

Le Robinson des Alpes, par l'abbé de Savigny...

Savigny, Laurence de (Abbé). Le Robinson des Alpes, par l'abbé de Savigny.... 1867.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.



LE ROBINSON

DES ALPES.

1158

447

-72
-

CLICHY. — Imp. MAURICE LOIGNON et C^{ie}, rue du Bac-d'Asnières, 12.



LE

266

62

ROBINSON



DES ALPES

par

l'abbé DE SAVIGNY

ORNÉ DE SEIZE GRAVURES HORS TEXTE.

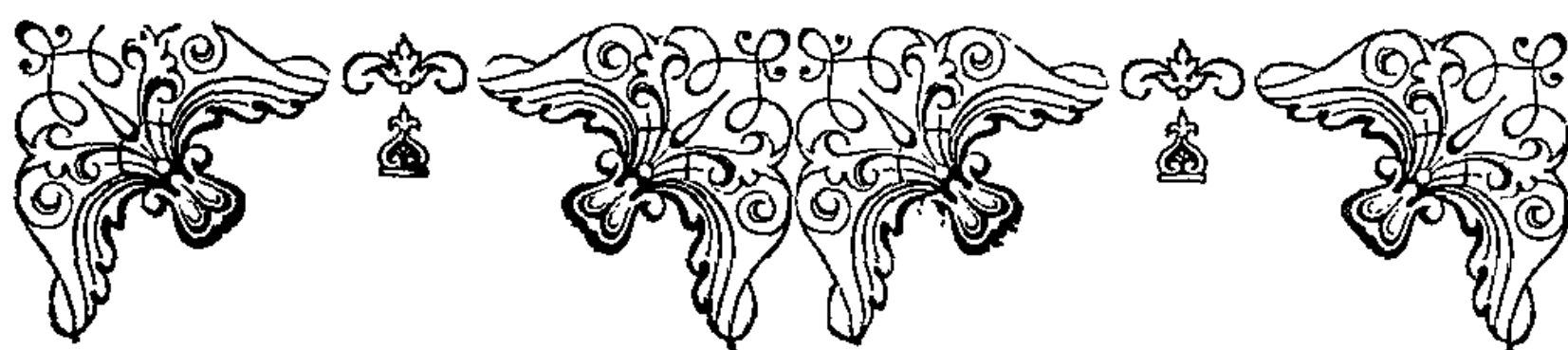


PARIS

ARNAULD DE VRESSE, ÉDITEUR

55, RUE DE RIVOLI, 55

1867



I

LES VOYAGEURS

Par une belle soirée d'automne de l'année 1718, une lourde berline de voyage, qui venait d'entrer dans la petite ville d'Annecy-le-Vieux, en Savoie, s'arrêta à la porte d'une auberge qui portait pour enseigne : *Au Chasseur de chamois*.

Trois voyageurs en descendirent.

C'étaient un homme d'un âge mur et deux enfants.

L'auberge, de fort mince apparence, était peu engageante. Son bâtiment ne se composait que

d'un long rez-de-chaussée surmonté d'une rangée de petites chambres, aux fenêtres carrées et fort écrasées sous la toiture; le tout n'ayant guère l'aspect que d'un vaste hangar.

La cour qui précédait ce logis était encombrée de charrettes, de tonneaux, de sacs de grains, et, par là, montrait la condition rustique de ses hôtes habituels.

En avant de la façade, l'enseigne se balançait au vent. On voyait une espèce d'homme et une espèce d'animal, qui étaient peints en jaune sur un fond bleu; et, ce qu'il y avait de particulier, c'est qu'en raison de l'exiguité du tableau, le chamois était obligé de s'avancer vers le bout du fusil du chasseur pour se faire tuer.

La porte de la maison ouverte en laissait apercevoir l'intérieur; et ce que l'on découvrait de l'aménagement de la grande salle ne flattait pas non plus le regard. C'était simplement une table de bois brut et des sièges semblables. La nappe de toile rousse était garnie de cruchons de terre, de vaisselle de grosse faïence, avec tout le reste assorti.

On devait bien penser que les plats du service étaient plus souvent remplis de noix et de fromage, que du fin poisson et du succulent gibier de ces contrées.

Cependant, les voyageurs, quoique d'apparence fort distinguée, entrèrent sans hésiter.

Sur le seuil, ils furent reçus avec cordialité par M. et madame Vateline, les maîtres du logis.

Comme il est d'usage, l'hôtelier apporta d'abord le registre sur lequel les étrangers doivent inscrire leurs noms et qualités.

Le voyageur écrivit :

« Le comte de Laverny et ses deux fils, Édouard et Lucien. »

Puis, la soirée étant déjà très-fraîche, les arrivants se hâtèrent de s'approcher de la vaste cheminée.

Deux lampes de fer furent aussitôt allumées ; le foyer, attisé et ranimé par une brassée de ougère, jeta de vives flammes.

Alors, à cette clarté, on put voir distinctement la figure des étrangers.

Ils paraissaient être de condition élevée, et leur aspect était infiniment sympathique.

M. de Laverny, âgé de quarante-cinq ans environ, était grand, bien fait, avec une tête noble, des yeux pleins de lumière, une physionomie pleine de franchise. Le vent de la route avait fait tomber la poudre de ses cheveux ; il portait par dessus ses habits une lévite brune à grand collet qui l'enveloppait entièrement. Ainsi, soustrait par

les nécessités de la route au costume disgracieux du temps de la minorité de Louis XV, rien ne gâtait ses avantages naturels, et il inspirait infiniment d'attrait dès le premier regard.

Entre ses deux fils, il y avait peu de différence d'âge. Édouard, l'aîné, venait d'atteindre sa quatorzième année, et Lucien en avait treize.

Mais la figure, l'esprit, le caractère des deux enfants augmentaient considérablement cette différence.

Édouard, grand, brun et bien développé pour son âge, avait un visage d'une régularité parfaite, d'une expression extrêmement intelligente et déjà pensive ; sa pose, ses mouvements, ses manières étaient empreints de réflexion et d'une gravité douce. On voyait que son âme avait compté double les années qui lui étaient données pour s'élever et grandir.

Lucien, lui, était resté en arrière pour tout accroissement physique et moral, mais il faisait le plus joli bambin qu'on pût voir. Ses cheveux blonds bouclés ombrageaient une mine ronde, rose et mutine ; les traits en étaient retroussés ; les yeux bleus, le nez mignon, la bouche fraîche, se relevaient finement en pointe. Ces petits traits-là n'étaient faits que pour exprimer la gaieté, le plai-

sir, la malice, tout ce qui amuse et rend satisfait d'être au monde.

Cette différence entre les deux frères fut, dès le premier moment, attestée par l'accueil de la bonne hôtesse, madame Vateline.

Elle appela Édouard *monsieur*, comme son père.

Pour Lucien, ce fut autre chose; le bambin tout de suite lui alla au cœur, et elle eut pour lui mille tendres gâteries. Elle lui apporta vite une tasse de lait chaud, en attendant le souper. Puis, s'apercevant qu'il avait pris froid aux pieds en voiture, elle l'assit sur ses genoux au coin de la cheminée, ôta ses souliers, enveloppa ses pieds de son tablier chauffé au foyer, et le tint douillettement appuyé contre sa poitrine, tout en l'appelant, à chaque propos, mon bijou, mon ange, mon chérubin. Quoiqu'à vrai dire, l'air angélique ne fût pas précisément celui qui se faisait remarquer sur sa figure.

Seulement, le petit bonhomme se laissait faire.

Pendant cela, maître Vateline préparait le repas.

Le souper fut très-simple : le pain du pays, pétri d'orge et d'avoine, une pièce de bœuf des gras troupeaux des montagnes, des œufs, une jatte

de crème recueillie dans l'étable, en firent tous les frais.

Mais le comte de Laverny était trop absorbé dans ses pensées, les enfants étaient trop heureux d'être arrivés au but du voyage, après une longue et pénible route, pour qu'aucun d'eux eût le temps de songer à ce qu'il mangeait.

A l'étage au-dessus, on mettait des draps blancs dans les lits ; on faisait bon feu dans les cheminées ; on posait sur la tablette le bougeoir allumé.

Ces arrangements terminés, M. Vateline conduisit les voyageurs dans leurs chambres.

Il était tard, pour des personnes qui avaient roulé jour et nuit en berline, depuis Paris jusqu'aux Alpes. Le froid de la vallée engourdissait les membres ; pourtant, M. de Laverny et ses fils restèrent encore quelques moments debout dans la chambre du premier.

Les enfants attendaient que leur père leur donnât le baiser du soir et leur dît d'aller gagner leurs lits, qui étaient préparés dans une petite pièce à côté, et le comte n'avait pas l'air d'y penser.

Même il avait ouvert la fenêtre, et, debout, les bras croisés, il considérait l'horizon, transparaissant à peine sous le voile de la nuit.

Il fit signe à ses fils de venir à lui.

Sa physionomie était empreinte d'une tristesse

calme, d'une imposante gravité, et ce fut d'une voix pénétrée, mais ferme, qu'il leur dit :

— Mes enfants, voici la terre où nous allons désormais habiter. Notre voyage, ici, n'est pas un voyage, c'est une fuite ; notre résidence dans ce pays n'est pas un séjour choisi, c'est l'exil !

Cette révélation, si étonnante qu'elle fût, n'amena pas de trouble bien vif chez les enfants ; leur figure n'en fut pas altérée. Édouard avait déjà assez de force pour en soutenir toute la haute importance, et Lucien ne la sentait pas encore.

Le comte reprit :

— Depuis quelque temps déjà, à Paris, vous auriez pu vous apercevoir d'un changement autour de nous. Bien que nous vissions habituellement assez de monde dans notre hôtel de la rue du Temple, il en venait alors bien davantage, et il y régnait un incessant mouvement. De même, quoique ce quartier de Paris soit des plus peuplés, vous auriez pu observer qu'il s'y formait certains rassemblements. Moi-même, mes enfants, je vous voyais moins souvent, ayant un grand surcroît d'affaires et de préoccupations dans ma vie habituelle.

C'est que, tandis que vous étiez si tranquilles dans l'heureuse ignorance de votre âge, autour de

vous bien des esprits travaillaient, bien des cœurs s'agitaient.

Un complot s'était formé contre le régent.

L'Espagne, représentée par son cardinal-ministre Albéroni, et le prince de Cellamare, ambassadeur en France, désirait, par des raisons de haute politique, que le régent fût déchu du pouvoir. Ce prince, par les désordres de sa vie, avait aussi soulevé la nation contre lui : elle devait user des armes déposées en ses mains pour le déposer.

Le duc et la duchesse du Maine se mirent à la tête de la conspiration : ce qu'il y avait de pur, d'honorable dans la société se rallia autour d'eux. C'est vous dire, mes enfants, que votre père ne fut pas des derniers à s'y joindre.

Les fils du comte l'écoutaient avec avidité ; ils ouvraient leurs grands yeux étonnés, ne comprenant pas bien encore, et déjà commençant à trembler pour leur père.

M. de Laverny poursuivit :

— Tout était prêt, les mesures prises, les opérations arrêtées pour ce changement du pouvoir souverain.

Le prince de Cellamare dut envoyer en Espagne le plan du complot, la liste des conjurés. L'abbé Porto-Carrera partit de Paris chargé du message.

On lui avait donné une chaise à double fond, dans lequel les précieux papiers étaient bien cachés. Une indiscretion du jeune secrétaire d'ambassade perdit tout. Le régent, informé de suite, fit partir un courrier qui arrêta la chaise de poste et s'empara des papiers.

Le bruit de l'événement se répandit parmi les affidés. Tout était résolu.

A cinq heures du même jour j'en reçus avis. A six heures, mon oncle, le duc de Laverny, était chargé de l'administration de tous mes biens en France. A sept heures, une voiture nous emmenait tous trois de Paris.

— Oh ! s'écria Édouard, que le ciel soit béni pour vous avoir accordé le temps si précieux de la fuite !

— Ce temps était mesuré bien étroitement, dit le comte. En sortant de notre hôtel, dans la rue du Temple même, nous rencontrâmes la voiture qui conduisait la duchesse du Maine prisonnière à la citadelle de Dijon. Le lendemain, j'appris en route que le duc du Maine était enfermé au château de Doulens... Et moi, grâce à Dieu, mon voyage était assez rapide pour me soustraire à la prison.

— A la prison, mon Dieu ! dirent en frémissant les enfants.

— Et au malheur plus grand d'être séparé de vous, mes deux bien-aimés ! dit M. de Laverny.

— Mon père ! mon père ! murmuraient les enfants du comte.

Dans tous ces importants événements politiques, ils ne voyaient que leur père.

Et ils tenaient chacun une de ses mains, qu'ils baisaient en pleurant de son danger passé.

Le comte reporta ses regards sur l'horizon.

— Si j'ai choisi cette contrée pour notre exil, dit-il, ce n'est pas en raison des beautés naturelles qu'elle renferme. Non, je ne vous ai pas amené ici pour admirer les merveilles de ces montagnes des Alpes. Mais, fatigué de luxe, de prodigalités, d'oisiveté pervertie, de toutes les folies de la fortune par les mœurs actuelles de la capitale, et redoutant de voir mes fils élevés dans cette atmosphère corrompue, j'ai voulu vous conduire au sein d'une population pauvre, laborieuse et sage; j'ai voulu que vous vissiez ces hommes simples, qui ne connaissent rien au monde, si ce n'est la famille, le travail qui la fait vivre, la religion qui la protège; j'ai voulu que vous grandissiez dans ces pures contrées, pour en respirer la vertu.

— Oh ! vous avez bien fait, mon père ! dit Édouard avec exaltation.

— Tu seras content de nous, petit père, dit

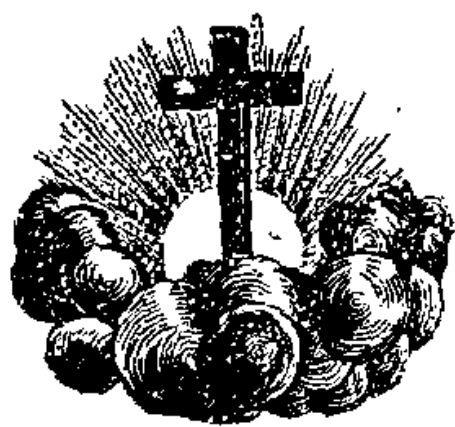
aussi Lucien en se jetant au cou du comte. Va, nous t'aimerons toujours de tout notre cœur, et nous nous conduirons bien ici, comme à Paris.

Pourtant le fils aîné de M. de Laverny était pâle d'émotion; on sentait que l'impression de ce moment était profonde en lui, et qu'elle y demeurerait toujours.

Le joli bambin pleurait aussi sincèrement, car c'était sincèrement qu'il aimait son père; mais, en même temps, il se frottait les yeux de sommeil, et pensait qu'il allait joliment dormir.

Le comte embrassa ses enfants, les conduisit dans leur chambre, les enferma doucement sous leurs rideaux.

Puis il vint aussi gagner son lit, calme, ferme au moment d'un si grand sacrifice, et s'applaudissant, dans sa conscience honnête, du parti courageux qu'il avait pris.





II

LE DÉJEUNER DE L'HÔTE



e lendemain, le jour se leva pur et splendide.

Les voyageurs furent donc éveillés de bonne heure par l'éclat du soleil ; ils se levèrent et descendirent dans la salle de l'auberge.

Malgré l'heure matinale, madame Vateline leur avait déjà préparé un copieux déjeuner.

Le comte de Laverny et ses deux fils sortaient de leur lit, mais en si bonne disposition, qu'ils se sentaient prêts à faire honneur au repas,

comme s'ils l'eussent acheté par l'exercice du matin.

La diligente hôtesse s'était levée plus tôt même que les soins de la maison ne l'exigeaient. Elle avait voulu confectionner pour Lucien une galette de fine fleur de froment, et le petit régal était prêt.

Aussi, dès qu'elle vit descendre son chérubin, elle courut à lui, s'informa d'abord s'il avait bien passé la nuit, puis alla lui chercher dans son armoire un petit fichu de mousseline imprimée, qu'elle lui noua au cou, dans la crainte qu'il ne ressentît la fraîcheur des montagnes.

Ensuite, elle l'emmena avec elle à l'office, et lui montra sa galette. Elle y joignit quelques pommes et des cerises sèches de la dernière récolte, fruits précieux, parce qu'ils sont les seuls du pays, et elle mit le tout dans un petit panier, en recommandant à Lucien de l'emporter avec lui pour son goûter.

Le jeune garçon souriait doucement à ces soins; et il croyait parfaitement récompenser la *grosse madame* de ses bontés en l'embrassant sur les deux joues.

Le déjeuner, que le comte voulut partager avec le maître et la maîtresse de la maison, fut très-gai.

M. de Laverny ne conservait pas d'inquiétudes sur sa position ; il savait bien qu'avec un homme du caractère du régent, l'affaire dans laquelle il se trouvait compromis serait promptement étouffée, et que l'oubli dans lequel lui-même tomberait bientôt à la cour, lorsqu'on ne l'y verrait plus, le protégerait bien plus que la frontière.

Il songeait donc seulement à choisir l'endroit de la Savoie dans lequel il s'établirait ; et, à ce sujet, il avait quelques renseignements de détail à demander à son hôte.

Lorsque le dernier cruchon du déjeuner fut vidé :

— Voici quel est mon plan, dit-il à M. Vateline. Comme la saison est très-avancée, je profiterai du peu de jours que les neiges nous laissent encore pour faire visiter les sites les plus remarquables de vos montagnes à mes fils. Ensuite, lorsque la première bourrasque d'hiver nous chassera des hauteurs, les chemins étant encore fort praticables en plaine, il sera temps de parcourir la contrée pour y faire choix d'une résidence qui réunisse les conditions d'agrément et de salubrité.

— Ah ! monsieur le comte, dit l'hôte, nous ne pourrons vous offrir que de bien petites villes, et qui sont semées clair dans le pays. Mais enfin,

il s'en trouve qui présentent les ressources nécessaires à la vie, et même le bien-être.

— Je compte sur vous pour me les indiquer, dit M. de Laverny.

— Eh bien, par exemple, Rumilly... Oui, il est probable que monsieur le comte choisira cet endroit. On y compte environ quatre mille deux cents habitants... ce n'est déjà pas mal !... puis, la ville est située dans les champs les plus riches, les plaines les plus fertiles.

— Mon cher hôte, dit le comte, quand on vient de Paris, on n'est pas jaloux de voir des villes populeuses... eussent-elles dix mille habitants ! On ne peut non plus s'émerveiller devant des campagnes fertiles quand on quitte la France.

— Mais c'est aussi près de là que se trouve le hameau de *Sales*, où naquit, en 1567, le célèbre saint François, que le nom de Sales, sa patrie, distingue des autres bienheureux portant le même nom que lui.

— Assurément, c'est là pour Rumilly un beau titre de noblesse. Mais voyons encore.

— Vous avez ensuite Bonneville, l'ancienne capitale du Faucigny, qui est fort citée pour son grand commerce de bestiaux et ses importantes fabriques d'instruments d'horlogerie.

— Mais, mon bon monsieur Vateline, quand

on vient de Paris, on est également blasé sur la richesse du commerce et les beaux travaux de l'industrie.

— C'est vrai, dit l'hôtesse. Moi, si j'étais monsieur le comte, j'irais plutôt demeurer à Saint-Gervais. Ce bourg-là, voyez-vous, est situé au milieu de magnifiques prairies, qui jouissent d'une qualité toute particulière ; il s'y trouve des plantes aromatiques qui donnent au lait, et par suite au fromage, une saveur délicieuse ; de telle sorte que nulle part ailleurs, on n'en peut manger de semblable.

— Certes, dit le comte, voilà un très-grand avantage ; mais quoique j'aime beaucoup le fromage...

— C'est la gloire de notre pays, monsieur le comte.

— Et je suis loin de la rabaisser ; mais avant de nous décider pour Saint-Gervais, on peut chercher ailleurs.

— Je vois, je vois, dit M. Vateline, il vous faut du pittoresque.

— Mais quand on vient dans les Alpes...

— Nous avons, par exemple, Menthon, d'où l'on peut admirer les plus magnifiques paysages de ces contrées. Placez-vous sur la hauteur et à l'instant vous avez devant les yeux le resplendissant lac d'Annecy, enveloppé de sites merveilleux.

— Bien alors... j'aimerais Menthon.

— Mais ce n'est pas tout ; des richesses historiques s'y trouvent aussi. Vous voyez un château situé à une hauteur prodigieuse, et dont quelques parties ont résisté à la ruine. Eh bien, c'est là qu'est né saint Bernard, fondateur des hospices du grand et du petit Saint-Bernard... On vous montrera encore la chambre dans laquelle il a reçu le jour. Puis, avant les souvenirs de nos temps, il s'en trouve des temps antiques ; au-dessus du village sont des restes de bains romains, où les soldats de César venaient fortifier leurs membres dans des eaux sulfureuses ; et au fond du lac (visible lorsque les eaux sont basses), la pile d'un pont commencé par ces conquérants, qui l'entreprirent on ne sait trop pourquoi, et l'abandonnèrent de même.

— J'aimerais fort Menthon ! dit Edouard, dont les yeux brillaient de curiosité.

— Maintenant, reprit l'hôte, je ne vous parlerai pas de Cluses, triste ville !... elle a été deux fois ravagée par le feu ; ce n'est pas sa faute ; mais elle a eu le tort de se reconstruire sur un plan si large pour son peu d'habitants, qu'elle a l'air d'un désert.

— Il n'y a donc pas à y songer pour l'habiter, dit le comte, ni même pour la visiter.

— Oh ! pour cela ! vraiment si, il ne faut même pas y manquer. C'est tout auprès que se trouve l'ouverture de la fameuse caverne de *Balme*, dont vous avez sûrement entendu parler.

— Une caverne ! s'écria Edouard. Oh ! certes, nous voulons voir cela !

— Et vous avez raison, mon bel enfant, dit M. Vatelina. Imaginez-vous une vaste profondeur, donnant entrée à une autre plus grande encore, mais où on ne peut pas pénétrer, et dont nul n'a jamais connu les ombres ni les mystères. Dans la première est un puits naturel creusé si avant, qu'une pierre jetée y produit des grondements pareils à ceux du tonnerre. Cet endroit est aussi *le pays des échos*. Au-dessus de Balme, un coup de pistolet tiré, est répercuté vingt fois dans les montagnes avec une intensité de son semblable à celle du premier coup.

— Nous espérons bien connaître tout cela, dit M. de Laverny. Mais voici bientôt l'hiver, et il nous faut chercher à le passer à l'abri d'un bon nid.

— Ah ! pour cela, dit l'hôte, vous pourriez bien penser à La Roche... C'est en cet endroit-là que s'élève une célèbre tour du douzième siècle, dressée sur une roche escarpée, qui donne son nom à la ville... Mais celle-ci est assez bien construite, et fut même autrefois fortifiée. Vous y trouverez

tous les produits nécessaires à la table. De plus, de votre chambre bien chauffée, vous verrez à travers les vitres décorées d'images par la glace, un immense horizon, le Jura, le Parmélon, les montagnes de Thorens et de Saint-Laurent, le Môle, le Buet, et quelques pics de la chaîne du Mont-Blanc.

— Avec cela, dit le comte en souriant, on peut prendre patience pour attendre le printemps...

— Pour des excursions qui ne seront pas bientôt finies, je vous assure. Et voici de jeunes garçons qui vont s'en donner à cœur joie.

On pouvait en effet prévoir leur bonheur à venir par l'air d'attention animée avec lequel les fils du comte écoutaient l'énumération de ces merveilles qui leur étaient promises.

— Vous, monsieur Édouard, qui m'avez l'air d'un garçon érudit, dit M. Vateline, je vous recommande de vous faire conduire au village de *Reposoir*. Vous verrez là une des plus célèbres chartreuses. Elle fut construite, il y a cinq cents ans par Aimon de Faucigny et restaurée par un autre seigneur de ces cantons, le siècle dernier. Vous y verrez sa riche église, son grand cloître, consacré par les doctes religieux qui s'y sont abrités, et qui est aussi de la plus belle architecture.

— Et les bons pères, dit le fils du comte, nous en ouvriront-ils les portes ?

— Parfaitement. Ces portes ne sont fermées qu'au mouvement et au bruit du monde ; elles s'ouvrent toujours aux voyageurs isolés, soit qu'ils aient besoin d'éclairer leurs esprits aux grandes vérités spirituelles, soit que la fatigue et la misère leur fassent désirer seulement le lit et la table du couvent.

— Merci, monsieur Vateline, dit Edouard ; nous mettrons bien à profit vos bonnes instructions.

— Et vous, mon charmant petit Lucien, reprit l'hôte, que verrai-je bien dans nos contrées qui vous puisse beaucoup étonner et réjouir ?... Ah ! tenez, cela vous plairait-il de voir une rivière qui roule des paillettes d'or ?... Oui. Eh bien, allez à Allèves, et penchez-vous au bord du Chéreau... Vous saurez que ces eaux, roulant entre de rustiques rivages, emportent avec elles ce précieux métal. Ensuite, en suivant quelque temps son cours, puis en traversant un étroit et sombre défilé, vous trouverez au-delà un amas de roches dits *Rochers de Saint-Jacques*. Ce sont des blocs de granit qui, en se détachant de la montagne, chacun tourné à sa manière, et se posant sur le sol au hasard, ont pris des formes de tours, de pyramides, de clochers, de portiques, comme s'ils

l'eussent fait exprès pour amuser vos yeux, et vous composer un immense livre d'images.

— C'est cela ! dit Lucien. Père, tu me conduiras à Allèves.

— Je vous conduirai partout où il sera possible... Mais pour cela... voyons... il ne nous faut pas rester éternellement à table, et nous allons dès à présent commencer quelque petite excursion.

Il se leva en ajoutant :

— Pour aujourd'hui, comme il faut tenir compte de la fatigue du voyage, nous irons seulement à Annecy ; puis demain, au jour, nous commencerons nos courses aventureuses.

— Mais, dit Lucien, il va donc nous arriver des aventures ?

— C'est bien possible, dit M. Vatelaine.

— Et quoi donc ?

— Par exemple, des éboulements de terrain qui déroberont le sol sous vos pas, des avalanches qui vous envelopperont de nuages de neige, des coups de vent qui vous emporteront d'une cime de montagne à l'autre.

— Rien que cela ! dit en riant M. de Laverny.

— Oh quelle joie ! et que nous allons nous amuser ! dit Lucien.

— Vous dites, rien que cela ! monsieur le comte, reprit l'hôte. Et que diriez-vous donc si vous voyez

mieux encore, par exemple une forêt qui marche.

-- Ah ! j'avoue qu'il me plairait fort d'avoir un tel spectacle.

— Eh bien, cela est arrivé. Tous les jours, en raison de l'ébranlement du sol, il se produit des phénomènes plus extraordinaires. On voit se former dans les glaciers d'immenses crevasses, des *rimages* et des *entonnoirs*. Au pied de ces glaciers et sur leurs bords s'accumulent des amas de roches, de sable et de débris de toute nature ; ce sont les *moraines*, produites par l'éboulement des montagnes qui les dominent. Quelquefois, au printemps, ces éboulements, sur de plus grandes proportions, concourent avec les avalanches et les tourmentes de neige, à combler des vallées entières ; où les cols par lesquels on communique de l'une à l'autre ; tout chemin disparaît bientôt sous cet amas informe de terre, de roche, de neige, de blocs de glace. C'est alors, quand il arrive qu'une côte de montagne glisse sur ses flancs et descend des hauteurs, qu'on voit parfois sa forêt suivre ce mouvement et opérer sa majestueuse descente.

— Vraiment, en vous entendant, monsieur Vatelaine, dit le comte, on se réjouit d'être dans les Alpes, et on s'attend à toutes les merveilleuses surprises.

— Oui, c'est très-bien, dit Edouard, mais dans

tout cela, la vallée de Chamounix est ce qu'il y a de plus important. Et c'est sans doute cette excursion que nous commencerons demain ?

— Peut-être... on verra, dit le comte.

— Puis, poursuivit son fils, nous continuerons aux divers pics du Mont-Blanc, au mont Brevent, à la dent du Buet, à l'aiguille d'Argentières, au sommet du Géant...


— Certainement, messieurs mes fils, dit le comte, je vais vous donner ainsi toutes les montagnes des Alpes pour jouer aux quilles !... Non pas, nous ménagerons mieux nos plaisirs... Et maintenant la canne, le chapeau... et partons.





III

ANNECY

 Le comte et ses fils descendirent la colline sur laquelle est situé Annecy-le-Vieux. Édouard remplissant déjà ses yeux des beaux paysages qui s'étendaient autour de lui. Lucien en faisant de même, mais portant aussi souvent son regard sur son petit panier garni par madame Vateline.

La vaste nappe du lac se déroulait comme une gaze azurée. A l'horizon, on avait les magnifiques

panoramas des vallées du Fier et de la Filière. Mais partout on apercevait, entre des bouquets d'arbres, quelque pierre antique ; de l'étendue des herbages on voyait surgir quelques restes de constructions romaines.

La nature, qui efface si promptement les champs de bataille , recouverts en quelques jours de sa végétation, ne peut rien sur ceux où ont passé les antiques légions ; leurs camps laissaient partout quelque ouvrage qui s'enracinait à la terre ; et, après les siècles écoulés, dresse encore sa pierre éternelle.

Dans l'enceinte d'Annecy , les voyageurs ne trouvèrent qu'une ville de très-peu d'importance à visiter.

Annecy, aujourd'hui, est un centre assez florissant d'industrie et de commerce ; les eaux du lac qui traversent la ville par trois canaux, y mettent en mouvement de nombreuses usines, des filatures, des fabriques d'étoffe de coton et de soie. Les monuments y sont remarquables, l'hôtel-de-ville, l'évêché, diverses églises, et surtout la bibliothèque publique et le musée, fort riche en médailles romaines, font prendre rang à la ville dans la civilisation de nos temps.

Mais au commencement du dix-huitième siècle, après avoir depuis longtemps oublié sa fondation

antique, elle en était encore à ses temps féodaux, formée et agrandie à l'ombre du château des comtes du Génevois qui la domine, elle n'avait que la nullité imprimée en tous lieux par le vasselage.

Les voyageurs quittèrent donc bien vite son enceinte et se rendirent sur le côté oriental du lac, au pied de la montagne de la Tournette, l'un des points de ces contrées les plus riches en admirables perspectives.

Là ils firent une longue halte.

Des maisonnettes, dispersées sur les agrestes hauteurs, coupaient de leurs lambris de bois rouge les masses de sombre verdure ; des jardins, des haies vives, des arbres fruitiers, des plantes appartenant aux climats les plus favorables, donnaient à ce rivage un très-riant aspect.

Au-delà se déroulait le majestueux cintre des Alpes.

Le comte de Laverny était assis sur un banc de gazon, ayant Edouard à ses côtés et Lucien à ses pieds.

A leur droite s'étendait une légère palissade de charmille enfermant un jardinet. Dans l'enclos, de jeunes paysannes dont la coiffe d'indienne garnie de dentelle noire ne gâtait pas trop la fraîche figure, se pressaient autour de nombreuses ruches

d'abeilles, dont elles recueillaient le miel d'excellente qualité.

De l'autre côté, sur un plan moins incliné, de robustes garçons achevaient la récolte d'un champ de lin. La terre qui avait donné ses produits, était d'un jaune brun, parsemée de paille dans ses sillons. Mais, çà et là, quelques touffes de tardives fleurs de lin, échappées à la faux, élevaient leurs délicieuses petites fleurs bleues, balancées sous la moindre brise et dont le charme suffisait à parer cette argile.

Et tout le tableau, montagne, bois de sapin, maison rustique, modeste enclos, champ de lin, se répétait dans le lac, dont le reflet fidèle, aussi bien que les sommets superbes, peignait les essaims dorés d'abeilles et les fleurettes encore égarées sur le champ agreste.

Lucien s'était empressé de saisir cet instant de repos pour étaler sur l'herbe la fameuse galette de madame Viteline, accompagnée de ses pommes et de ses cerises. Le comte de Laverny et son fils aîné étaient aussi fort satisfaits de la trouver... Ensuite, si elle était bonne ou non, on ne le sut jamais, car les voyageurs avaient en ce moment l'un de ces riches appétits qui font tout dévorer.

Pourtant Edouard laissa bientôt son léger repas en suspens.

Il considérait le tableau nouveau, imposant, et même terrifiant des Alpes, et son père remarquait qu'il avait l'air singulièrement absorbé, même qu'une légère pâleur se répandait sur son visage.

— Edouard, lui dit-il, on croirait qu'il est tout-à-coup survenu en toi quelque sujet de tristesse.

— Je pense, dit l'enfant sans détacher son regard des sommets escarpés, je pense qu'il y a parfois des voyageurs perdus dans ces montagnes. Et je me fais une idée affreuse de la solitude parmi ces pics inaccessibles, ces glaciers, ces bois peuplés de bêtes fauves. Être entouré de cette immensité où rien ne vient à votre secours, et où tout vous menace ! savoir que le monde existe, l'apercevoir même dans un lointain brumeux, et ne pouvoir le rejoindre ! mourir dans sa jeunesse, sa force, et mourir ainsi, sans raison, victime seulement du meurtre accompli sur vous par la solitude... Ah ! ce doit être affreux !

— Mon cher enfant, dit le comte, c'est une grande preuve de faiblesse que tu montres là. Les voyageurs égarés, ou du moins ceux tout à fait perdus sont rares... On ne doit pas ainsi se créer des fantômes pour s'effrayer... Cela nous inspire la peur, qui est toujours une disposition mauvaise et au-dessous de l'homme. Je t'engage

donc vivement à laisser là ta vision et à porter ton esprit sur tout autre chose.

M. de Laverny n'eut pas de peine à obtenir cette diversion d'idée d'un garçon de quatorze ans, surtout lorsque les nouveaux incidents de la route vinrent bientôt l'égayer.

Les voyageurs avaient repris leur marche le long du lac. Ils voulaient, à quelque distance, le traverser pour aller sur l'autre rive terminer leur journée par une visite au château de Duingt, l'endroit le plus pittoresque de la contrée.

Ils cheminaient donc sur l'étroite route.

C'était l'automne, le moment où les plus pauvres gens de la Savoie quittent leur terre qui ne produira bientôt plus que la neige et la glace, pour aller chercher les pays plus hospitaliers, où l'hiver, près de celui de la Savoie, ressemble à un printemps, et où l'on trouve à vivre ; ce qui les fait si bien appeler, lorsqu'ils nous arrivent, les *hirondelles d'hiver*.

La route était semée de caravanes d'émigrants de tout âge ; les plus petits portaient une marmotte, une vielle, les autres ne portaient rien. Ils allaient tous dans une ville inconnue, où rien ne les attendait, et où il fallait pourtant trouver du pain. Par exception, les enfants étaient les plus favorisés ; la marmotte qui devait exciter la cu-

riosité, et par là attirer quelques sous, était un point de départ de la fortune ; mais les grands allaient positivement à la grâce de Dieu.

Et en effet, la Providence à laquelle rendait hommage leur sérénité, leur confiance en l'avenir, allait leur trouver quelque bon petit état, où il ne faut ni mise de fonds, ni apprentissage, et dans lequel on ne prospère pas moins.

Les voyageurs se mêlèrent à une bande de Savoyards qui suivaient la même direction qu'eux. On causa, on chanta même les chansons du pays, et le trajet se fit très-gaiement dans cette partie du chemin.

En face de Duingt, M. de Laverny et ses fils montèrent dans une barque qui les conduisit de l'autre côté du lac, au pied du célèbre château.

Le petit village de Duingt est situé sur un rocher, qui s'avance dans le lac d'Annecy, et divise ses eaux en deux bassins. C'est à l'extrémité que s'élève le remarquable château, construit en plein lac, sans qu'on aperçoive à peine la chaussée qui le relie au rivage. L'habitation est pourvue de belles terrasses d'où l'on a des points de vue ravissants.

Les eaux, par leurs beautés et leur contraste avec la verdure, étant toujours le plus grand charme du paysage, les voyageurs goûtèrent long-

temps ce plaisir de se voir au milieu de la plaine liquide, sillonnée de ses belles lames d'argent, fendant de tous côtés la surface, et courant sur un fond bleu, et de se trouver pourtant immobiles pour contempler à l'aise l'étendue du rivage, dont le gazon velouté, le gracieux ajonc, le saule échevelé, le peuplier montant toujours au ciel, puis les nuages des montagnes apparaissant à demi, formaient le magique tableau.

Cette visite à Duingt, et leur première journée d'excursion dans la contrée, fut terminée par une particularité des mœurs de ces campagnes, qui se grava profondément dans la mémoire des fils du comte, ou du moins du plus jeune.

Comme ils retournaient vers Annecy-le-Vieux, en montant une colline agreste, ils virent que dans ce site dénué d'habitations, privé de culture, mais riche en plantes balsamiques, en roses sauvages, en mauvaises herbes de toute hauteur, on avait établi une magnifique collection de ruches d'abeilles, rangées en espalier.

C'était vers le soir ; et des travailleurs étaient occupés à garantir la demeure de ces précieuses mouches à miel de hautes palissades, qu'ils implantaient fortement dans la terre, et qu'ils paraissaient se hâter de mettre en place avant la nuit.

Un paysan passant sur le sentier, M. de Laverny l'interrogea à ce sujet.

— On craint donc dit le comte, que ces ruches soient enlevées pendant la nuit? ce qui semble pourtant chose très-difficile.

— Oh ! non monsieur, répondit le passant, il n'y a pas de voleurs ici, on ne connaît guère cela dans le pays.

— Eh bien, alors?...

— Ensuite, ajouta le paysan, quand il y en aurait, ils ne s'attaqueraient pas aux abeilles... Vous devez savoir, monsieur, que dans les propriétés, les abeilles sont regardées comme des personnes véritables et faisant partie de la famille. S'il y a un baptême ou un mariage, on met de beaux bouquets sur leurs ruches ; à la mort de quelqu'un de la maison, on ne manque pas d'y placer un crêpe noir. C'est connu.

— Pourtant, on les garantit solidement.

— Un voleur ! insista encore le paysan, ah ! bien oui ! s'il en venait, les abeilles se défendraient bien elles-mêmes ; elles le piqueraient jusqu'à ce que son corps ne fut plus qu'une ampoule, et le mettraient ainsi à la porte.

— Mais enfin, voyez donc toutes ces précautions, qui ne sont pas là sans cause.

— Pour cela, je vais vous dire. Il y a un habi-

tant de nos montagnes si amoureux de friandises, si gourmand sur ce point, que s'il pouvait, il ne vivrait que de miel, et partout où il y a des ruches, on craint sa visite.

— Et quel est donc ce gourmet, si délicat dans ses goûts, ce raffiné de la table ?

— C'est l'ours.

— L'ours !

— Mon dieu oui ! Il adore le miel ; et comme il est très-porté sur sa bouche, il passe à peu près tout son temps à rôder dans les campagnes où il peut en découvrir. Aussi, s'il entre dans la ruche, il fait rafle de tout, sans s'occuper même de trier la cire. Pour les aiguillons des abeilles, attendu qu'ils ne peuvent percer son rude cuir, il s'en moque, comme si leur essaim en colère ne venait tourner autour de sa tête que pour le caresser et lui donner de l'air.


M. de Laverny remercia le paysan de ces renseignements et s'éloigna.





IV

LE DÉPART

e lendemain, il s'agissait d'entreprendre le grand voyage de la vallée de Chamounix.

L'hôte du *Chasseur de chamois* fit amener trois mulets, pour le comte et ses deux fils.

M. de Laverny fit charger sur le dos de ces complaisants coursiers des provisions de voyage, surtout de chauds vêtements, des fourrures pour garantir ses enfants dans la région des glaces.

Puis tous trois se mirent en selle.

C'était sous les plus heureux auspices qu'ils quittaient la petite auberge d'Annecy-le-Vieux. Devant eux, la route s'éclairait du jour le plus rempli de promesses; et, sur le seuil de la maison, où les avaient accompagnés M. et madame Vatelaine, deux bons cœurs leur adressaient leurs vœux.

— Bon voyage ! et surtout bon retour ! disaient-ils à plusieurs reprises.

— Oui, à bientôt mes chers hôtes, répondait le comte.

— Vous nous reviendrez avec monsieur Édouard et notre petit chérubin.

— Et en bonne santé certainement.

— La semaine prochaine sans manquer ?

— Oui, la semaine prochaine, nous serons ici, j'en réponds.

C'est la plus grande folie de répondre du lendemain, qui trompe si souvent nos prévisions ; on ne sait pas plus les événements qui viendront ce jour-là qu'on ne sait le temps qu'il fera ; et on veut toujours en arrêter le cours à son gré... Quitte ensuite à être bien douloureusement trompé !

La route se fit fort heureusement par Thoucy et les bords du Gier, et les voyageurs arrivèrent le

lendemain vers le soir à Chamounix pour y prendre gîte.

Le village, peuplé de 2,300 habitants, est situé au milieu de belles prairies, au pied du mont Brévent, sur la rive droite de l'Arve.

On l'appelait autrefois *le Prieuré*, en raison de son couvent de Bénédictins, dont la fondation remonte au onzième siècle.

A l'époque où nos voyageurs y arrivaient, ce lieu n'était pas comme aujourd'hui fréquenté par tous les touristes de l'Europe; cependant les merveilles du pays y amenaient déjà assez souvent des étrangers.

Sans doute par suite de ce contact avec les hommes des pays plus avancés, les habitants de Chamounix étaient au nombre des plus civilisés de ces contrées; ils savaient presque tous lire et écrire; ils étaient éclairés sur l'élevage des troupeaux, l'éducation des abeilles, la culture de l'orge, de l'avoine, du froment, surtout du lin, dont le produit et l'exportation était la plus grande ressource du pays.

Le temps qui ne pouvait pas être donné aux travaux de la terre, était fructueusement employé à la chasse et à la recherche des cristaux, ces produits de l'hiver, pendant lequel le hardi Savoyard

sait encore arracher des richesses aux forêts de sapins, aux rocs les plus arides.

Après une bonne nuit, et dès le point du jour, M. de Laverny et ses fils étaient prêts pour la grande excursion de la vallée.

Le premier soin devait être de se procurer un guide.

Maintenant, les Chamouniards ne se livrent point à cette servitude ; ce sont les plus pauvres habitants des montagnes qui viennent y chercher leur existence ; et ces guides très-nombreux forment une espèce de corporation, qui est même soumise à une certaine surveillance et à quelques règlements.

Mais au siècle dernier, les voyageurs n'étaient point assez nombreux pour que cette industrie se fut encore organisée ; c'étaient les paysans auxquels les gorges et sentiers de ces montagnes étaient les plus familiers qui, pour quelque salaire, y conduisaient les étrangers.

M. de Laverny, après le repas du matin, pria donc son hôtesse de lui faire venir un guide.

A peine eût-il fait cette demande, qu'il vit l'aubergiste se tourner vers son valet, auquel elle dit :

— Il faut procurer ce petit bénéfice au pauvre Antoine... Va-t-en chercher Antoine.

Le comte attendit.

Au bout de quelques instants, il vit revenir le valet amenant le guide qu'il avait demandé.

Le mot de *pauvre Antoine* dont l'hôtesse s'était servi pour désigner celui-ci, avait déjà intéressé le comte en sa faveur.

Il n'y en avait pas besoin ; l'aspect du jeune montagnard prévenait pour lui. C'était un garçon de vingt et quelques années, robuste et bien découpé ; sa tête large, forte, aux abondants cheveux roux, s'alliait à son corps solide, à ses membres taillés en force, mais l'expression en était pleine de bonté, de courage et de franchise.

Sa chemise était de toile rousse, son surcot et son pantalon de laine grossière ; mais le tout était propre et neuf, on voyait que c'était le costume de la montagne et non point celui de la pauvreté.

Pour sa figure, elle avait une empreinte particulière. Avec ce riche épanouissement de force, de jeunesse, de vie, il y avait un cachet de tristesse qu'on voyait immuable ; le regard brillant, et qui devait avoir été très-vif, s'était à peu près immobilisé ; les sourcils s'étaient abaissés sous de pénibles pensées ; les joues, les coins de la bouche étaient comme pétrifiés, pour n'avoir souri depuis longtemps, et ne devoir plus sourire.

Évidemment, ce mot de *pauvre* dont on s'était servi pour désigner Antoine ne s'appliquait pas à

l'atteinte de la misère, mais à celle du malheur.

M. de Laverny en fit l'observation, et il employa beaucoup de douceur pour parler au jeune garçon. Il lui expliqua les services qu'il attendait de lui, et s'informa de la rétribution qu'il demanderait.

Le guide dit son prix.

Comme le comte, qui l'examinait toujours avec intérêt, tardait à répondre, Antoine se trompant sur la cause de ce silence, dit au voyageur :

— Monsieur trouve peut-être cela trop cher?

— Non certainement, dit M. de Laverny, il vous faut bien gagner votre vie.

— Oh ! pour moi, dit Antoine, ce serait bien peu de chose.

— Alors, c'est pour votre famille.

— Non, monsieur, je suis seul.

— N'importe, il faut penser au temps de la vieillesse.

— La mienne ne sera pas longue.

— Enfin, vous avez toujours besoin d'amasser quelque argent.

— Oh ! grand besoin... plus que si c'était pour gagner mon pain, car je travaille pour un but qui m'est plus précieux que la vie, et auquel il faut que j'atteigne.

M. de Laverny allait sans doute faire une ques-

tion sur ce but d'Antoine, mais celui-ci saluait et se retirait, pour aller se préparer au départ.

Le comte se tournant vers ses enfants :

— Ce jeune homme, dit-il, me convient parfaitement; je me sens confiance en lui, et me trouve heureux de l'avoir rencontré pour guide.

Antoine revint presque au même instant, avec les mulets et les instruments nécessaires à la route.

On partit.

Les commencements du voyage sont tout de gaieté et d'entraînement. Édouard enchanté tâchait de faire galoper son mulet. Lucien avait moins d'ambition, mais il battait des mains et sautait de joie sur sa monture; M. de Laverny était heureux du bonheur de ses enfants.

Ils gravirent d'abord le chemin qui, en sortant de Chamounix, monte jusqu'à une certaine hauteur du mont Brévent.

C'est de là, qu'en s'arrêtant sur un plateau situé au midi, en embrasse le mieux le gigantesque aspect du Mont-Blanc.

Le mont, dont la hauteur est de 14,700 pieds (1) au-dessus du niveau de la mer, étonne la pensée par le chemin que fait vers le ciel cette masse im-

(1) On comprendra que nous ne nous servions point de la mesure métrique dans un récit qui se passe au XVIII^e siècle, où elle n'était point connue.

mense ; mais l'esprit est bien plus étourdi encore quand on songe *que ce mont* irait seulement à la ceinture de quelques-uns de ceux du nouveau monde, et l'on reste frappé de ces prodigieuses aspérités de notre globe, tournant dans l'espace.

Mais , ce qui est un prodige tout particulier au Mont-Blanc , c'est que sa masse gigantesque se dresse isolée, et se soutient par sa seule puissance ; il n'y a point ici de ces vigoureux contreforts, qui forment les appuis successifs des chaînes de montagnes , le géant s'élève seul dans sa force et sa grandeur.

Les monts voisins en sont séparés par des gorges , des vallées ; et , comme l'a dit un voyageur, semblent craindre de l'approcher : ainsi que des seigneurs suzerains qui se tiennent à distance du monarque.

A cette époque , aux premières années du siècle dernier, on n'avait point encore tenté l'ascension du Mont-Blanc. Ce sommet fut gravi pour la première fois en 1786 par le docteur Paccard et Jacques Balmat , habitant de Chamounix. L'année suivante , M. de Saussure y monta à son tour, et , en étudiant sa forme, sa nature, en prit possession au nom de la science.

Maintenant on connaît cette cîme auguste ; les ascensions se sont souvent renouvelées et on a

trouvé moyen de les rendre moins difficiles et périlleuses. D'ailleurs, lorsqu'on approche du sommet, la pente devient relativement moins rapide. Mais la marche aussi est plus pénible. Dans cette atmosphère peu faite pour nous, la respiration est difficile, le pouls s'accélère; on n'a plus la force de manger pour se soutenir; on est dévoré d'une soif inextinguible; surtout on est toujours près de céder à un sommeil, dont le besoin semble irrésistible. Et dans cet affaissement général de l'être, on s'arrête, ou l'on n'avance plus que pas à pas.

Le sommet du mont est arrondi en forme de large cône; il a environ deux cents pas de longueur et à peine quatre ou cinq de largeur. Quand on est au point culminant, on voit à l'est, une pente qui s'adoucit à mesure qu'elle descend, et à l'ouest, au contraire, se dessine une arrête aiguë et effrayante.

De cette hauteur, on découvre l'horizon le plus immense, les grandes masses de montagnes, la chaîne du Jura, les Alpes suisses, les Alpes maritimes et les Apennins.

Mais à cette époque, comme nous le disions, on n'avait ni foulé ni contemplé ce sommet; et le nom d'*inaccessible* qu'il portait ajoutait infiniment à son prestige.

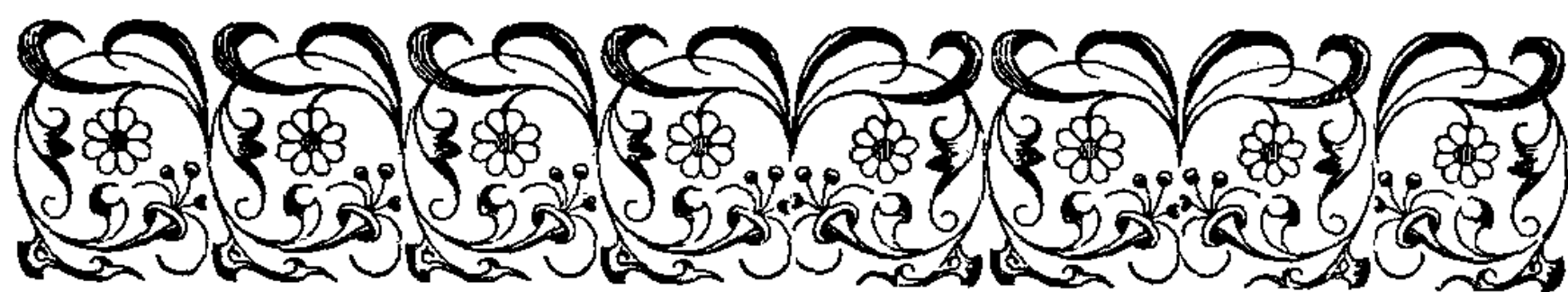
Le voyageur frâyait seulement les environs.

Là se trouvent d'immenses vallées , des gorges, des défilés , situés à de grandes hauteurs eux-mêmes, mais qui semblent des profondeurs à côté de cette élévation suprême.

Les montagnes voisines, effacées par le géant des neiges, sont pourtant encore d'une haute importance. On y remarque surtout l'aiguille d'Argentières, le signal de Vaugy, l'aiguille de la Tour, l'aiguille Verte, l'aiguille du Moine, et quelques autres qui tiennent une place de premier rang dans les Alpes.


Nos voyageurs, après avoir longtemps joui du tableau qui leur était donné des hauteurs du Brévent, redescendirent pour pénétrer dans la vallée de Chamounix.





V

LA VALLÉE DE CHAMOUNIX

a vallée de Chamounix est la terre promise du voyageur; tous ceux qui partent pour chercher de nouveaux horizons, aspirent à contempler ses merveilles; et lorsqu'ils y sont arrivés, les trouvent encore au-dessus de ce que l'imagination leur avait promis.

Le guide Antoine marchait en avant, ayant à ses côtés Lucien, auquel il donnait des explica.

tions sur ce qui frappait le plus ses regards, sur la route ; M. de Laverny venait ensuite en s'entretenant avec Édouard.

Les voyageurs arrivèrent sur les bords de l'Arve ; ils passèrent un pont, et pénétrèrent dans la vallée par le côté de la source de l'Arvériou.

Leurs mulets suivaient un chemin facile, qui leur permettait de se livrer tout entier au grand spectacle de la nature.

Au bout de quelques instants de marche, l'horizon se découvrit tout à coup et tout entier.

La scène qui se présenta devint si inattendue et saisissante, que les enfants s'arrêtèrent, avec une expression d'admiration et de stupeur qui semblait dire :

— Grand Dieu, où sommes-nous ?

La nature en effet s'éloignait complètement des lois ordinaires du monde : c'était le chaos, le désordre, mais d'une admirable beauté, d'une grandeur infinie.

Ce lieu semblait avoir été bouleversé par une puissance surnaturelle, qui lui avait donné un aspect aussi merveilleux que bizarre dans sa création fantastique.

Et cette impression qu'on en reçoit est si générale, qu'elle se trouve de toute part attestée par les noms donnés aux objets. C'est partout *le Pont du*

Diabie, les Cheminées des Fées, le Chateau des Génies, la Colonne de l'Ange, la Fourche du Démon.

Les voyageurs s'arrêtèrent devant la source de l'Arvériou.

Ce courant d'eau sort en bouillonnant de la mer de glace. Il fraye sa route au-dessous d'une magnifique arcade de glaçons, de cent pieds de hauteur. On peut, en suivant le bord de la cascade, passer sous cet arc imposant ; des voyageurs imprudents tirent là-dessous un coup de pistolet, qui, en frappant la voûte, rend absolument le fracas du tonnerre. Mais l'édifice est aussi fragile qu'imposant, et menace alors de s'écrouler.

Souvent aussi, lorsque la brise change dans les montagnes, lorsque *la vandièrè* apporte quelque douce tiédeur sur son aile, les assises de cette arcade se disjoignent et elle s'abîme d'elle-même.

Alors c'est entre des blocs de glace, roulants, enchevêtrés, que la rivière s'ouvre tumultueusement un passage.

Un peu plus loin se trouve l'hospice de Montanvert.

Et en face de ce point, on découvre la célèbre *mer de glace*.

Pour y pénétrer, les voyageurs descendirent de

leur monture, le guide leur remit à chacun un bâton ferré à la pointe, en prit un pour lui, et chargea sur son épaule une légère échelle, dont on ne comprenait pas encore l'usage, sa hauteur n'allant pas à la cheville des moindres monticules.

Ils commencèrent à avancer sur le sol congelé et miroitant.

Édouard, transporté d'admiration, d'émerveillement, ne sentait ni le froid ni la fatigue de la marche sur la surface glissante ; mais Lucien, moins enthousiaste, ressentait déjà de vifs frissons qui sillonnaient et bleuissaient ses joues roses. Le comte l'enveloppa d'une cape de fourrure dont il s'était muni, et le garda près de lui.

Les voyageurs avaient devant eux toute la perspective de la mer de glace, qui s'étend directement et se dévoile jusque dans ses profondeurs.

Cette plaine merveilleuse, appelée aussi dans le pays *glacier des bois*, n'a d'abord à son premier trajet que quarante-cinq minutes de marche environ. Mais plus loin, elle se bifurque ; une branche s'élève du côté de l'Est, et prend le nom de *glacier de Léchaud*, arrivant déjà à une grande hauteur au-dessus de Chamounix ; une autre branche, qui monte du côté de l'Ouest, se nomme *le glacier de Tucul* ou *du Géant*.

Dès l'entrée, on voit les deux glaciers se séparer

comme fendus par la vigoureuse montagne *des Périates*, qui s'avance entre eux et les écarte de sa masse puissante.

Puis, sur ce point de vue, domine de toute sa hauteur le pic du Dru, qui s'éclaire vivement dans sa région éthérée, et resplendit comme un obélisque de lumière.

Les voyageurs avaient à chaque minute un trajet plus difficile.

En avant marchaient Édouard et le guide.

M. de Laverny venait après eux, de la main droite s'appuyant fermement sur son bâton ferré, et, du bras gauche, enlaçant la taille de Lucien, bien emmitouflé dans son épaisse cape.

La surface qu'ils foulaient alors a l'aspect d'une mer qui, soulevée par le vent, roulant ses vagues pressées, eût été tout à coup congelée.

Ces vagues sont à peu près parallèles à la longueur du glacier.

A mesure qu'on avance, elles deviennent plus hautes, et ont l'aspect et la forme de ces hautes lames cambrées et chevelues que l'océan soulève dans les tempêtes ; et, comme sur l'océan, entre ces hautes cimes, se creusent de profonds abîmes.

Mais au milieu de ce chaos, nos voyageurs s'ar-

rêtèrent subitement ; le sol manquait sous leurs pieds.

Une énorme crevasse avait ouvert la glace.

Ces fentes, au moment où elles se produisent, sont accompagnées d'un bruit semblable à un éclat de tonnerre.

Parfois, ce sont de longs sillons appelés *rimages*, ou de larges cavités nommées *entonnoirs*. Au pied des glaciers, la secousse amène souvent un éboulement de la montagne voisine, qui répand alors sur le bord du gouffre des monceaux de *moraines*, c'est-à-dire des sables, des blocs de granit, des troncs d'arbres, des débris de toute nature.

Mais sur le chemin des voyageurs, la crevasse fendait seulement le sol dans une largeur de quatre ou cinq pieds, et une profondeur à peu près inconnue.

En même temps, son aspect n'avait rien d'effrayant, le bord de la cavité était d'une blancheur cristalline et éblouissante, le fond d'un sombre azur.

Ce fut alors que l'on connut le secours de l'échelle. Antoine l'étendit d'un bord à l'autre, où elle servit de pont sur la profondeur.

Tous agiles et légers, nos voyageurs passèrent l'un après l'autre sur ce fragile support.

Un pareil accident se renouvela souvent ; mais grâce à ce pont volant, la petite caravane put toujours poursuivre sa route.

Parfois cependant, les enfants détournaient leur attention de ce pénible trajet. Il y avait peu de monde dans la vallée en raison de la saison avancée, et elle paraissait encore agrandie par la solitude. Çà et là toutefois, des groupes de voyageurs se détachaient en noir sur le ton verdâtre du sol. Puis, sur les montagnes qui l'encadraient, sur les hauteurs de l'Aiguille Verte et de celle d'Argentières, des hommes, qui là-haut semblaient gros comme des mouches, erraient sur les aspérités. Et les fils de M. de Laverny jugeaient ces voyageurs bien heureux d'étendre si loin leur conquête des Alpes.

Mais comme ils approchaient du glacier de Léchaud, d'autres merveilles vinrent les surprendre et captiver leurs regards.

A gauche, et dans l'ombre projetée par la montagne *des Périates*, se déroula tout à coup un lac de la plus belle eau bleue.

Ce bassin ne ressemblait en rien à ce qu'on voit d'ordinaire ; il n'avait ni le sable fin de certaines rives, ni la mousse, ni les roseaux qui croissent ailleurs sur les bords humides, et leur

donnent une si riche bordure veloutée. Le bord du bassin était de glace, l'eau vive se jouait dans l'eau consolidée. Il en était absolument dans cette vallée comme sur nos tables où l'eau est versée dans des coupes de cristal.

Et plus loin, ces effets prestigieux des eaux murmurantes coulant dans les glaçons, se renouvellent souvent. On voit des ruisseaux qui frayent leurs cours dans des canaux de glace d'une couleur d'aigue-marine. Ailleurs, ce sont des sources bouillonnantes jaillissant d'une pente ardue, tourbillonnant entre les blocs anguleux, courant ensuite entre des parois unies et transparentes, puis allant se perdre dans des abîmes de glace.

Car, dans ces régions, l'horizon, l'air, le sol, les aspérités, les profondeurs, tout est glace, et toujours glace.

Nos voyageurs marchèrent près de deux heures sur le glacier de *Léchaud*.

En en sortant, on arrive au pied d'un autre glacier nommé *le Talefre*, et dans le pays *le Terrible*.

C'est là que l'on trouve vraiment les belles horreurs de la nature.

Sa pente est des plus ardues ; ses parois, bouleversées on ne sait dans quel cataclysme, ou

remuées par quelque puissance mystérieuse qui les disposait dans un ordre inconnu, ont été violemment arrachées des zones supérieures, et roulées dans l'espace pour produire ces étranges effets. Ses glaçons se pressent ensemble, s'éloignent, se rejoignent, s'inclinent vers la terre, se redressent en pointes aiguës, se superposent à l'infini, formant des pyramides, des arcades, des colonnades, tout un tableau magique aussi grandiose que terrifiant.

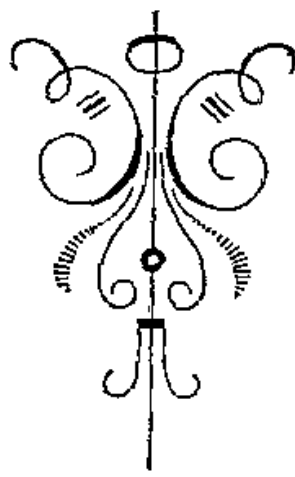
C'est comme un temple sauvage élevé dans une architecture fantastique on ne sait à quelle divinité des glaces.

Mais, dans tout le parcours, le cadre de cette vallée de Chamounix est majestueux comme elle.

Ce sont des montagnes imposantes, offrant les contours les plus divers, les couleurs les plus variées, les dessins les plus différents, étincelantes de congélation, teintes en vert pâle par les minces herbages, coupées de zones granitiques, d'écharpes de neige, de sombres forêts de sapins.

Les voyageurs, après une grande journée de marche entrecoupée de quelques moments de repos, se détournèrent de la vallée pour aller chercher le plus prochain village.

Mais comme ils passaient sous les hauteurs d'Argentières, une petite hôtellerie de passable apparence se présenta, et ils se décidèrent à y entrer pour ne pas aller plus loin chercher le repos du soir.





VI

LA VEILLÉE

Ce bâtiment, connu sous le nom de *Pavillon des Grands-Bois*, servait de lieu de rendez-vous aux voyageurs qui voulaient coucher au pied des montagnes, pour être plus près le lendemain des points de leurs excursions.

Un vieux garde y donnait à souper et à coucher, pourvu que l'on se contentât de la frugale nourriture de ces terres agrestes et d'espèces de hangar, pour chambres à coucher ; ce qui était toujours

assez indifférent à des gens qui ne devaient y passer qu'une nuit.

Ce ne fut que plus tard, lorsque l'affluence des étrangers qui visitaient les curiosités du pays en fit sentir l'utilité, que s'élevèrent peu à peu les gîtes plus habitables que l'on y trouve aujourd'hui.

Lorsque M. de Laverny et ses deux fils, conduits par Antoine, arrivèrent à ce logis, il n'y avait encore personne. Le garde et ses garçons furent tout à leur disposition pour leur préparer le repas, et surtout le bon feu bien clair dont ils avaient grand besoin.

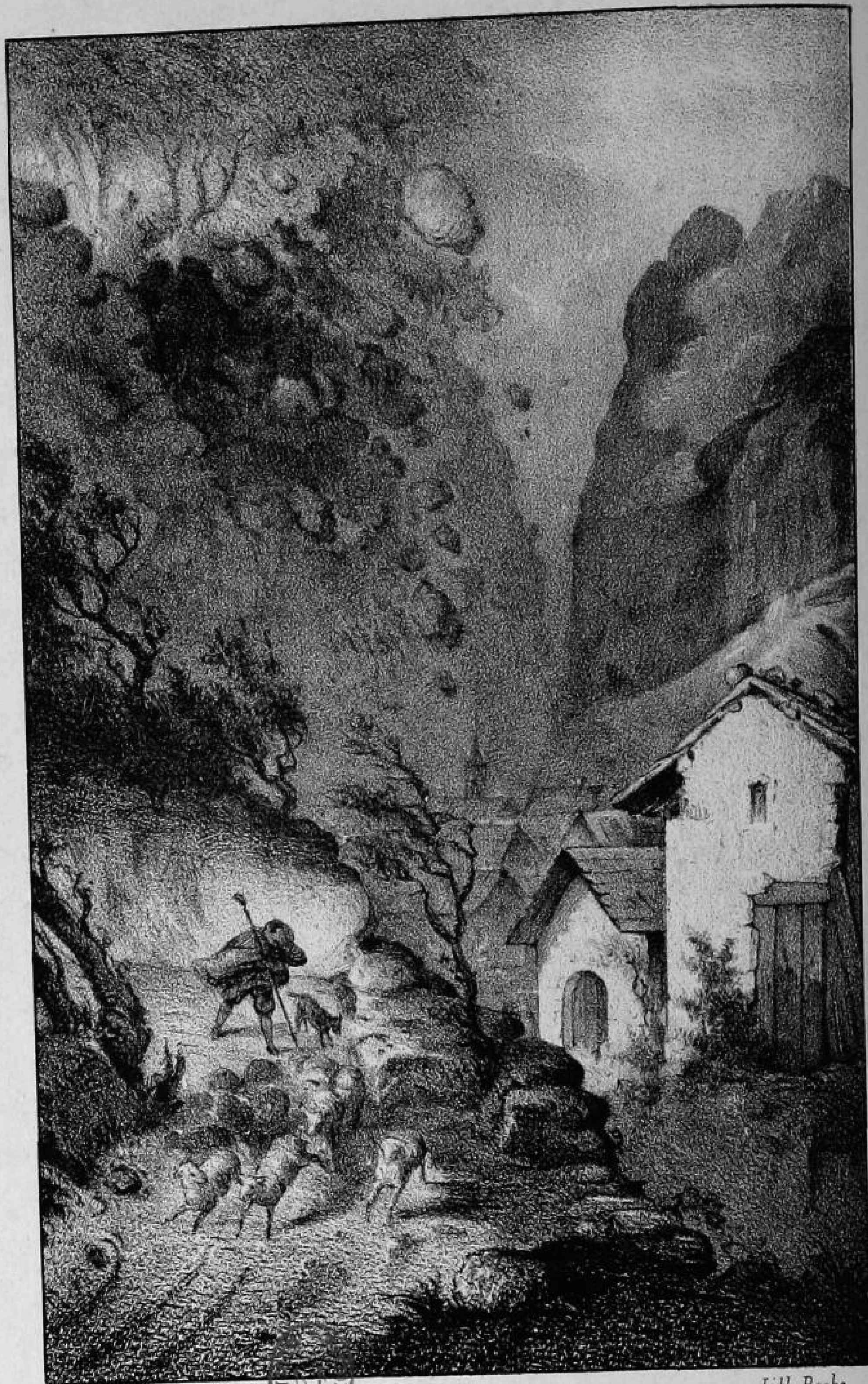
Aussi, après le souper, sans penser encore au sommeil, ils préférèrent s'établir à l'aise sous le manteau de la vaste cheminée.

Peu à peu, la salle basse se remplit tant de voyageurs que de chasseurs, qui avaient passé la journée dans les neiges, qui devaient recommencer le lendemain, et réclamaient à grand bruit tous les réconforts nécessaires après la rude fatigue.

Mais en même temps, ils parlaient tous ensemble, et à voix haute, de leurs exploits de la journée.

Cependant il n'y avait pas à beaucoup près, autant de monde que de coutume dans ce pavillon où l'on venait faire halte en chemin ; les chasseurs

LE ROBINSON DES ALPES.



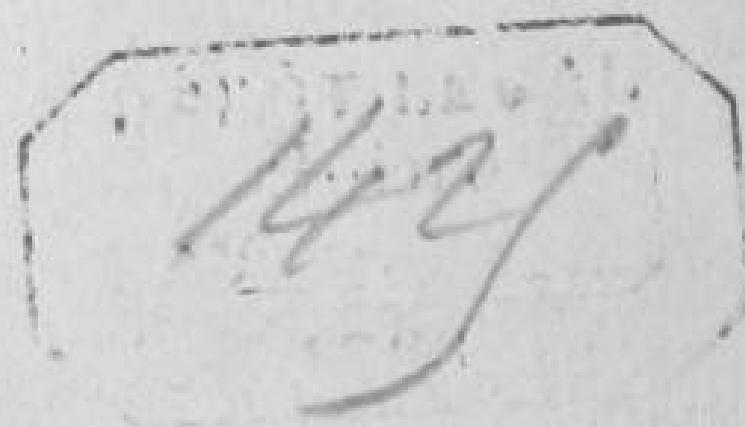
A. de Vresse, Edit. Paris.



Lith. Roche.

Catastrophe de la Vallée des Pleurs.

Page. 57.



étaient à peu près aussi nombreux, mais les voyageurs ne se voyaient pas en affluence.

Au mois de septembre, la température est déjà moins favorable et surtout moins sûre dans les montagnes. Ensuite, depuis une année environ, on parlait beaucoup de la terrible *catastrophe de Pleurs*, et cet exemple avait rendu les amateurs d'ascensions périlleuses plus rares et plus timides.

Au pays des Grisons, au pays où naît le Rhin, roi des fleuves, à une lieue de Chiavenua, était située la petite ville de Pleurs, sans doute prédestinée par son nom au malheur dont le destin l'accablerait, sous une forme ou sous l'autre.

A la fin de l'été précédent, le vent du midi régnant assez longtemps, avait profondément ramolli les neiges. Par une nuit où la tempête tourbillonnait dans les montagnes, une énorme masse du mont *Conto*, détachée de sa base avec des bruits épouvantables, était venu engloutir la malheureuse ville, broyer, creuser le sol où elle s'était élevée, et rouler au loin, en ne laissant plus à sa place que des monceaux de terre ou de neige.

Cet événement avait eu dans toutes les Alpes un long et cruel retentissement.

On en parlait encore ce soir-là au Pavillon des Grands-Bois.

Pendant le souper des voyageurs qui se pro-

longeait, le comte, les enfants et leur guide étaient restés au coin du foyer.

Loin d'être atteints par le sommeil à l'heure ordinaire du coucher, les fils du comte avaient l'esprit on ne peut plus agité. Les objets si nouveaux et si surprenants qu'ils avaient vus dans la journée avaient surexcité à l'excès leurs jeunes imaginations, amené en eux une sorte d'irritation nerveuse.

Mais surtout, en voyant ils avaient senti le désir de voir davantage ; ils étaient saisis d'une indicible ardeur de voyage, et réellement enfiévrés de curiosité.

Car tous les désirs, toutes les ambitions ont leur fièvre ; et celle qui excite à aller en avant, à s'emparer des terres inconnues, s'est souvent manifestée avec ses résultats merveilleux ou funestes.

Ainsi, pendant cette halte du soir, le comte de Laverny, à demi-étendu sur son siège, un peu appesanti par la fatigue, était calme, mais grave. Il pensait peut-être à la France, à toutes les splendeurs de son rang qu'il y laissait, à la nouvelle existence choisie par lui, mais qui demandait tant d'abnégation et de vertu.

Antoine, le rude montagnard, qui n'avait pas senti le froid, ne paraissait pas non plus goûter les douceurs du foyer. Immobile, les bras croisés,

la tête inclinée sur la poitrine, il avait en ce moment une expression de tristesse plus marquée. Évidemment sa pensée était loin de ce qui l'entourait... peut-être loin de ce monde.

Mais les deux enfants étaient tout oreille pour ce que l'on disait à table, et leurs yeux petillaient d'intérêt.

Au milieu du bruit des verres, des bouteilles, des bouchons qui sautaient, on faisait des récits de chasse, on parlait de l'ours vainement poursuivi dans les bois, et des chamois abattus sur les sommets, on se vantait, on se donnait des démentis, on se jetait d'impétueux défis. Puis d'autres interrompaient tous propos en parlant de leur hardie ascension à l'*Aiguille Verte*, jusqu'à ce que de troisièmes interlocuteurs vinssent leur fermer la bouche par leurs rapports enthousiastes sur les beautés d'*Argentières*, aux sommets sourcilleux, aux plateaux propices à d'immenses points de vue, aux flancs tantôt revêtus de neige et tantôt enveloppés de la plus riche verdure. Enfin ceux qui partaient le lendemain, interrompaient tous les autres pour parler de leurs hardis projets, de leur ascension qui surpasserait tout ce que l'on avait pu jusque-là exécuter, de cette journée du lendemain, dont ils se promettaient... on pouvait bien le dire

au pied de la lettre... dont ils se promettaient *monts et merveilles*.

Les enfants surtout, occupés à écouter ces derniers, nourrissaient en secret les mêmes espérances.

Aussi lorsque M. de Laverny, tirant sa montre, annonça qu'il était l'heure d'aller se mettre au lit, Lucien donnant à sa jolie figure l'air le plus résolu du monde, répondit :

— Nous irons nous coucher, mais à une condition.

— Comment, monsieur mon fils a une condition, dit le comte en riant.

— C'est ainsi, dit en appuyant, l'enfant gâté.

— Et voyons cette injonction de votre part que je dois subir.

— Cher petit père, c'est que tu nous mèneras demain sur la montagne d'Argentières.

— Vraiment non ! je l'ai dit : pour cet automne, quelques petites excursions dans les lieux les plus accessibles, mais les grandes ascensions pour l'année prochaine.

— Oh ! j'ai tant d'envie d'aller là-haut sur ces routes de neige.

— Mais petit malheureux, tu étais déjà tout transi dans la vallée.

— Je n'avais pas plus froid que mon frère.

— Tu mens, mon bijou, j'ai été obligé de te cacher jusqu'au nez dans la fourrure, et de te serrer encore contre moi pour te réchauffer.

— Quand nous étions dans la vallée, nous avons bien vu là-haut passer du monde... et il y a ici des voyageurs qui vont y monter demain... Ce doit être bien amusant d'être sur ces hauteurs, si hautes, que l'on y paraît tout petit.

— Ah ! mon bonhomme, tu n'as pas besoin de cela pour paraître *petit*, tu n'as seulement pas la taille de tes treize ans.

Lucien ne trouvant plus de raisons à émettre, et ne pouvant s'appuyer que sur sa volonté, répétait en se pressant contre son père.

— Je veux aller sur la montagne d'Argentières.

A cet instant, Édouard se leva vivement, s'élança de l'autre côté de M. de Laverny, et dit en se penchant vers lui :

— Cela nous rendra bien heureux.

— Ah ! dit le comte avec le plus tendre sourire, voilà qui est plus habile ! Oui, si les enfants connaissaient bien leur rhétorique, ils diraient aux

parents pour tous moyens oratoires : *Cela nous rendra heureux* ; et ils seraient sûrs de triompher par l'éloquence.

Édouard embrassa son père et reprit avec un joli sourire :

— Cela veut dire que nous monterons l'*Argentière*.

M. de Laverny s'adressa au guide :

— Voyons, Antoine, dit-il, est-il possible pour nous de risquer cette ascension ?

Le montagnard quitta de suite son monde de rêveries pour répondre au comte :

— Sans doute, monsieur, c'est possible, mais vous feriez peut-être mieux de vous en abstenir.

— Il y a du danger ?

— Il n'y a jamais de danger quand on part ; le danger vient en chemin, il est sur l'aile du vent, par conséquent inconstant comme lui, et impossible à prévoir. Seulement il y a plus de raisons de le supposer dans les jours d'automne où nous sommes.

— L'automne commence à peine.

— Sans doute, mais c'est le moment du terrible *Joran*.

— Qu'est-ce que le Joran ?

— Monsieur, les montagnes ne sont pas visitées seulement par les vents qui soufflent sur les plai-

nes ; elles ont leurs courants atmosphériques, leurs brises qui leur sont propres, et qui se modifient selon l'enchevêtrement des cols, des sommets. On donne le nom de *Morgès* au vent qui traverse le lac Léman ; il est sec et froid ; le nom de *la Vandière* à la brise qui arrive du Valais ; elle amène la pluie d'ordinaire ; le nom de *Joran* au vent qui vient du Jura ; il est le père des tempêtes et sinistres.

— Et ce vent-là doit bientôt souffler ? et l'on ne peut se soustraire à sa violence ?

— Non, monsieur, il n'y a pas de raison pour que le Joran se lève demain, seulement dans ce moment de l'année, c'est possible. Et même lorsqu'il souffle, on se garantit de ses rafales, mais nécessairement avec une forte dose de sang-froid et de courage.

— Oh ! s'écrièrent les enfants, oh ! que ce doit être beau de braver la tempête et de tenir tête à cet abominable vent !

Le comte les embrassa tous deux.

— Antoine, dit-il, je tiens compte de vos conseils, mais dans ma conscience, il me semble ne devoir pas les suivre. La vie de mes enfants m'est cent fois plus chère que la mienne, et je veille de toute mon âme à leur sûreté ; mais mon devoir de

père est surtout de former leur caractère. J'espère bien qu'il ne se présentera nul péril dans notre voyage de demain, mais enfin, comme les enfants en connaissent la possibilité, cette excursion est un moyen pour eux d'exercer leur courage, et je dois avant tout les rendre courageux.

Édouard et Lucien exprimèrent toute leur joie.

Puis, après un moment de silence, M. de Laverny reprit :

— Eh bien ! Antoine, pouvons-nous compter sur vous pour nous conduire à Argentières ?

Le guide, à cette demande, parut avoir un tré-saillement douloureux, et il se tut.

Le comte le regarda avec intérêt, et renouvela sa question.

— J'aimerais mieux vous conduire partout ailleurs, dit Antoine d'une voix oppressée.

— Vous en éprouveriez donc quelque peine ? dit le comte. Alors, il faut me le dire franchement, je chercherai un autre guide.

— Non, monsieur, c'est inutile, dit Antoine avec un certain effort. Je me suis promis à moi-même d'amasser une certaine somme d'argent, il faut que je la trouve dans nos montagnes ; si ce n'est demain, c'est un autre jour que le service des voyageurs me conduira à Argentières ; je préfère rester avec vous.

— Eh bien ! puisque vous le voulez, il en sera ainsi, dit le comte.

Et pour tâcher de dissiper la tristesse visible de son guide, il reprit :

— Je suis bien aise de vous conserver encore ces jours-ci près de moi, Antoine. J'ai remarqué que vous aviez une connaissance parfaite de cette partie des Alpes, même, au-delà de la simple pratique, celle que donnent l'étude et la réflexion, et je pourrai me renseigner près de vous sur bien des choses.

— Oh ! oui, interrompit Lucien, moi je veux demander à Antoine comment peut se faire cette chasse à l'ours, qui doit être si difficile.

— Je vous le dirai en chemin, mon bel enfant, répondit le guide, et même la chasse que l'on fait au bouquetin et au chamois.

— Au bouquetin et au chamois !

— Je vous le promets... Nous causerons de cela ensemble dans les lieux escarpés où s'accomplissent ces chasses périlleuses.

— C'est bien, dit le comte, mais nous observerons, surtout en chemin, les produits de ces montagnes, dont la diversité est si étonnante.

— Vous aurez à tous les pas sujet de la constater davantage, dit le guide.

— Je croyais avoir étudié la grande végétation

ainsi que la flore de ces contrées, et à tout moment, des arbres ou des plantes inconnus frappent mes yeux.

— C'est naturel, monsieur, les produits tiennent au climat; et chaque montagne a, à elle seule, des climats différents. Depuis les sommets éternellement couverts de neige, jusqu'aux chaudes vallées du Midi, on rencontre le froid de la Laponie, l'atmosphère tempérée de l'Allemagne et de la France, les chaleurs de l'Italie. Ainsi, la terre donne les divers végétaux qui vivent dans ces diverses températures.

— Et qui attendent, pour être bien connus, des études plus longues et plus éclairées.

— Elles viendront des savants étrangers, que le sujet est assez intéressant pour attirer.

— Mais les habitants du pays, mon cher Antoine, progresseront aussi dans leurs lumières.

— Pour cela, monsieur, le temps en est loin. Mais en attendant, vous pourrez toujours constater les larges divisions que voici.

— Dites, Antoine.

— Les pics sont, en général, sans aucune végétation. Au-dessous de la région des neiges, commence une zone de rochers couverts de pâturages, qui, dans l'hiver, n'appartiennent qu'aux bêtes fauves, mais où les troupeaux de brebis vont

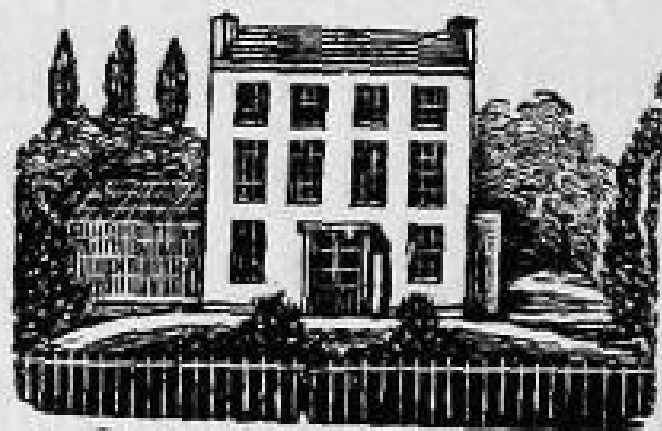
paître pendant quelques semaines d'été. Les effets du froid sont tels dans cette région, que les plantes alpines, les seules qu'on y trouve, y croissent infiniment rapetissées. Mais un peu plus bas, les frais végétaux qui aiment l'air vif et pur des montagnes, le voisinage humide des torrents et des lacs, l'aspérité des rochers et des précipices, poussent en grande abondance. C'est ainsi qu'en descendant, comme par échelon, de pentes en pentes, depuis la cime jusqu'au pied des monts, on voit dans cette dernière partie le sol couvert de la végétation la plus variée, par de magnifiques prairies, par les arbres les plus grandioses, tels que le sapin, le chêne, le pin, l'orme, le tilleul et par toutes les richesses des campagnes.

— Eh bien ! dit le comte, il me semble qu'en ceci on voit l'ordre de la Providence.

— On le voit toujours dans la nature, monsieur, dit Antoine.

— Oui. Et ici, on peut le remarquer, cette nature est âpre et sauvage dans les lieux nécessairement déserts ; elle s'adoucit en approchant des endroits habités, se couvre aux pieds des monts, des récoltes nécessaires à la substance des habitants, et devient toujours plus bienfaisante pour l'homme à mesure qu'elle s'approche de lui. C'est là qu'on reconnaît le mieux la bonté suprême.

Sur cette réflexion de M. de Laverny, on termina enfin la longue veillée. Les voyageurs gagnèrent les lits qui leur étaient préparés, en songeant à partir le lendemain, dès le point du jour, pour le mont d'Argentières.





VII

L'ASCENSION

EN sortant du Pavillon des Grands-Bois, et se dirigeant à gauche, vers les côtes d'Argentières, le chemin suit quelque temps une pente douce, puis arrive à un profond défilé qui ouvre, par son immense canal, les abords de la montagne.

Il était huit heures du matin, lorsque M. de Laverny et ses fils, accompagnés du guide Antoine, pénétrèrent dans cette majestueuse profondeur.

On n'avait de chaque côté que des murailles de granit, si droites et si hautes, que rien ne se découvrait de l'horizon, et que le ciel n'apparaissait au-dessus que comme une bande d'un bleu pâle.

Le chemin n'offrait d'espace que pour deux mulets. Le comte et son fils aîné cheminaient côte à côte ; devant eux, Lucien était sous la conduite d'Antoine, qui tenait la bride de sa monture.

Le jeune garçon n'avait pas perdu cette occasion de se faire raconter par son guide les chasses à *la grosse bête*, que le montagnard partageait avec ses compagnons pendant l'hiver. Il écoutait ces longues et terribles luttes de l'homme contre l'ours et le loup-cervier, la victoire du chasseur, et trop souvent aussi celle de la bête fauve sur son malheureux adversaire. Ces récits lui offrait l'intérêt de combats de géants, et, en effet, ils n'étaient guère moins merveilleux.

Pendant cela, le comte expliquait à Édouard ce qu'il y avait de ressources, et même de richesses, dans ces rocs d'une si uniforme âpreté, et qui cachent si bien leur trésor, qu'il a dû se passer bien du temps depuis la création avant que l'homme songeât à l'y chercher.

C'est là cependant que se trouvent des mines de divers métaux, et surtout ce cristal de roche, qui

est une des matières les plus précieuses et les plus recherchées dans le luxe des villes. On en extrait de ces monts savoisiens des blocs qui pèsent jusqu'à 7 ou 800 livres.

Puis, leurs flancs fouillés offrent aussi de l'ardoise, de très-beaux marbres, et même des matières plus précieuses encore : le jaspe, l'agate, le porphyre qui abondent en quelques parties.

Après une heure de marche, le défilé inclinant au Sud, change subitement d'aspect ; il s'élargit et s'éclaire davantage.

Puis, ce sont sur les bords des terres végétales, de verdoyants herbages, de riches massifs de châtaigniers, de chênes, de bouleaux, d'arbres des climats tempérés.

En même temps, la scène se vivifie et s'anime.

Au bruit que font les pas des voyageurs, la verdure se meut et révèle des hôtes dans ses abris. Puis, la marmotte au pas lent regagne timidement sa tanière ; le lièvre qui s'enfuit ploie les rameaux sous sa course rapide ; les lapins sortent curieusement leur tête du milieu des taillis ; des chèvres s'arrêtent immobiles pour voir passer des étrangers.

Plus loin, des bords d'un étang, des canards s'élèvent lourdement sur leurs épaisses ailes qui battent l'air à grand bruit ; sur un pic de rocher,

des vautours se disputent à grands coups de bec un serpent qu'ils ont tué et emporté sur ces hauteurs; tandis qu'à côté, d'innocents oiseaux chantent dans le feuillage, ou, plus bas, cherchent leur simple pâture dans les guérets.

Mais bientôt la végétation gagnant encore davantage, couvre et efface tout le sol.

La forêt se déploie, ne laissant plus qu'un étroit passage qui devient toujours plus sombre. On avance entre des murailles de verdure, sous une voûte de verdure; l'ombre épaissit tellement qu'on éprouve une sorte de crainte en se voyant perdu dans cette demi-lueur d'un vert sombre, sans qu'il ne reste plus rien de l'horizon ni du ciel.

On ne savait où aboutissait ce mystérieux chemin; lorsqu'il s'éclaircit, on vit qu'il avait traîtreusement conduit à une montée des plus raides et ardues.

Les mulets commençaient à perdre pied, à avancer à grand'peine sur cet escarpement qui les rejetait en arrière.

Bientôt ils s'arrêtèrent tout à fait.

Antoine annonça qu'il n'y avait pas d'autre route à prendre, et qu'il fallait mettre pied à terre.

Il attacha les montures à un tronc d'arbre, et indiqua à ses voyageurs des degrés taillés dans le roc qui se trouvait devant eux.

Ils les gravirent légèrement, et, au dernier, ils se trouvèrent sur un large plateau. Là, ce fut un véritable éblouissement. En sortant de cette forêt obscure, on se trouvait subitement devant un horizon immense, sans borne comme l'océan, et majestueux comme lui.

En face, on avait toute l'étendue des Alpes jusqu'au Jura; à droite, les contrées où coule le Rhône; à gauche, les hauteurs de l'Aiguille Verte, puis la formidable masse du Mont-Blanc; au-dessous, dans une vaste profondeur, la vallée de Chamounix, le cours de l'Arve, puis plus loin et plus bas encore, les bassins pittoresques de la Savoie.

C'était partout une quantité innombrable de pics neigeux, de glaciers, de lacs, de vastes forêts.

Puis le jour était si splendide !...

Sous les rayons du soleil, les lacs semblaient des ondes de feu; les glaciers, des miroirs ardents; les sommets, de merveilleuses aigrettes de diamants; les forêts mêmes revêtaient une teinte d'or à leurs cimes, qu'elles balançaient majestueusement sous le vent.

Le comte de Laverny, qui n'était guère sorti des cités, et ses deux fils qui n'avaient rien vu encore du monde, restaient dans un véritable enchantement, stupéfaits d'admiration, et ne pou-

vant encore parler de leur ravissement, parce qu'ils ne trouvaient aucune expression pour le rendre.

Quand le premier émerveillement fut passé, on songea à jouir du site même où l'on se trouvait.

C'était un gradin spacieux, bien abrité d'un côté, offrant un tapis de mousse, des sièges naturels de rocher, un endroit parfaitement fait pour le repos et la réfection.

Antoine connaissait près de là un chalet.

Il s'y rendit, et en fit apporter une collation pour ses voyageurs.

Inutile de dire que le repas fut trouvé délicieux.

M. de Laverny le fit partager au guide qui les avait si bien conduits, et dans la belle humeur de ce moment, un peu plus d'intimité, une sorte d'abandon s'établit entre eux.

— Voyez donc, quel beau temps ! disait le comte en promenant ses yeux autour de lui, quelle magnifique journée !

— Hum !... je l'aimerais mieux un peu moins splendide, répondit le guide.

— Y pensez-vous, Antoine ?

— C'est que le temps couvert n'amasse sur nos têtes que la pluie ; on a certes moins de plaisir en voyage, mais on a moins de peine à en revenir ;

tandis que dans des jours si beaux, si le vent change, c'est pour l'orage.

— Bien ; mais il ne vient pas si vite.

— Peut-être... toutefois, jusqu'à ce qu'il soit là, il ne faut pas y songer.

On recommença à admirer le magique spectacle, on recommença à fêter les bons fromages, les jattes de crème.

Enfin se levant :

— Maintenant que nous voilà bien reposés et restaurés, dit le comte, nous allons reprendre notre route.

— C'est qu'à présent, dit le guide, il s'agit de changer tout à fait notre ordre de voyage qui va se faire à pied.

Les enfants demandaient à rester encore un peu en cet endroit qui, selon eux, devait être le plus beau de la montagne.

— En effet, messieurs, dit Antoine, je vous donne encore un quart d'heure, parce qu'il faut que je conduise nos mulets au chalet prochain, où nous les trouverons au retour.

Le guide aussitôt descendit les degrés du rocher ; il emmena les montures à l'abri et revint à ses voyageurs.

Quand il reparut sur le plateau, il avait un rouleau de cordes passé à un bras, le faisceau de

bâtons ferrés sous l'autre ; il tenait de la main droite le panier de provisions, et de la gauche le paquet de casques de peau.

— Nous allons un peu partager ces fardeaux, dit le comte.

— Oui, dirent les enfants, c'est nous qui nous en chargerons.

— Du tout, dit M. de Laverny. Toi, Édouard, tu as déjà voulu mettre ces deux grands pistolets à ta ceinture, et dans ta poche un sac de munitions... Je ne sais pas trop pourquoi.

— Mais, parce qu'un homme ne doit jamais marcher sans armes, dit le bambin en se redressant.

— Dans le monde, c'est vrai, dit à demi-voix le comte ; mais on est moins exposé dans les lieux sauvages.

Puis tout haut :

— Enfin vous porterez tour à tour le panier de provisions, voilà tout ce que vous pourrez faire ; je prendrai les fourrures, et Antoine gardera le reste, jusqu'au moment où il devra nous distribuer les bâtons pour franchir la glace.

Ce fut ainsi que la caravane se mit en marche.

Le chemin, en sortant du plateau, suivait une

montée assez facile : c'était un simple sentier, tracé sur la côte par les pas des bergers, des troupeaux, des bûcherons qui, en été, venaient jusqu'à cette latitude ; il serpentait entre les plantes alpines, les bouquets d'arbres devenant plus frêles et plus rares à mesure que l'on s'élevait.

Cependant Lucien commença bientôt à se plaindre du froid.

— Oui, dit le guide, le thermomètre est déjà descendu d'un degré depuis l'endroit où nous avons fait halte pour déjeuner.

— Papa, dit naïvement Lucien, nous allons donc rencontrer le thermomètre en chemin ?

— Comment cela ? demanda son père.

— Parce que, à mesure que nous montons, Antoine dit qu'il descend... et alors ?...

— Tu juges que l'on doit se rencontrer. C'est ma foi vrai ! dit le comte en riant.

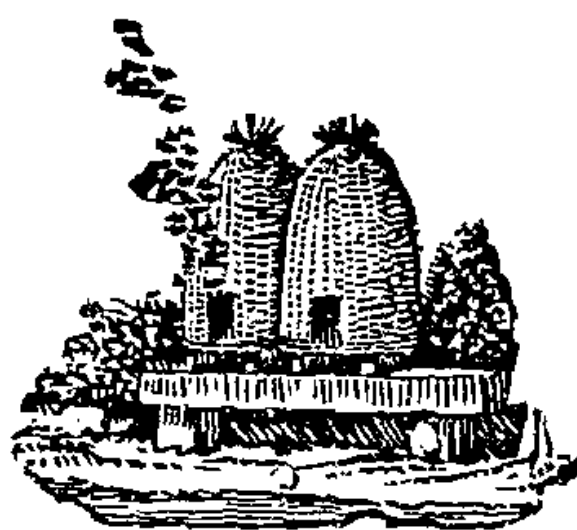
Pourtant il engagea le bambin à réserver le secours de sa fourrure pour le moment où l'âpreté de la brise serait devenue insupportable.

Et l'ascension de la montagne continua.

Mais l'atmosphère, pure, brillante, n'avait encore qu'une fraîcheur agréable.

L'air vif de la hauteur s'infiltrait de tièdes cou-

rants du midi ; on sentait que les végétaux respiraient librement ; les oiseaux se répandaient tous au dehors et remplissaient l'espace ; le temps était clair, la chasse aux insectes était bonne, ils célébraient par des cris joyeux les plaisirs et la bombance de la journée.





VIII

ANTOINE



La pureté de l'air, la sérénité du ciel, le calme majestueux du paysage, la facilité du chemin que les voyageurs frayaient sans se sentir marcher, contribuaient à épanouir l'âme, à la porter aux effusions douces.

Antoine lui-même, paraissait sentir le charme de ce moment ; sa figure était moins morne, son regard moins concentré. Le grand air chasse un

peu les soucis de notre esprit, comme il emporte la poussière sur son passage.

Le comte de Laverny voulut profiter de ce moment pour amener à la confiance son jeune montagnard, vers lequel il se sentait porté par un extrême intérêt... un intérêt qui avait une cause dans les secrets de Dieu, mais qu'en ce moment le comte ne pouvait s'expliquer lui-même.

— Antoine, dit-il, depuis que nous marchons sur ces sommets d'Argentières, vous regardez ce qui vous entoure avec une expression particulière... On voit que vous pensez à mille choses, dont vous ne nous dites rien.

— Non, monsieur, répondit le guide, parce que ces choses sont tristes.

— Raison de plus.

— Je ne crois pas.

— Tout doit se rapporter pour vous à un malheur.

— Oh ! le plus grand de tous !

— Et je suis sûr qu'il y a de l'affection dans vos peines.

— Elles en sont toutes.

— Eh bien, les peines de cœur ne sont jamais sans quelques douceurs, car il y a toujours le

bonheur d'aimer, si ce n'est dans le présent, c'est dans le passé. En les confiant, vous sentiriez mieux cette consolation suprême.

— Je n'ai aucune raison pour rien cacher de ma vie.

— J'en suis persuadé... D'ailleurs, la vie ne peut avoir rien que de simple et d'honnête dans ces contrées, où sans doute vous êtes né ?

— Je suis né ici même, sur les côtes d'Argentières.

— Et dans quel hameau ?

— Oh ! pour cela, n'en parlons pas !

— Et vous y aviez votre famille ?

— Mon père, ma mère, deux frères, une sœur.

— Et vous viviez, sans doute, du produit de vos troupeaux ?

— Mon père était l'un des habitants du pays qui possédait le plus de têtes de bestiaux ; mes frères les gardaient ; ma mère et ma sœur étaient occupées des soins de la laiterie, des fromages.

— Et vous ?

— Moi, je me livrais à d'autres travaux... J'étais si fort et vigoureux dès mon plus jeune âge, que la vie molle et oisive des bergers ne pouvait me convenir. Je me sentais une passion irrésistible pour la chasse... puis je voulus avoir un état pour les jours où les ouragans du dehors nous tiennent

enfermés dans nos cabanes. En travaillant seul, j'appris la profession de charpentier.

— Tout cela était d'un jeune homme de courage et de bonne volonté. Ensuite vous avez eu le temps de prendre quelque instruction.

— Nous avons tous, dans nos montagnes, ce qu'il y a d'indispensable dans la première éducation.

— Puis, vos rudes labeurs devaient être aussi les plus productifs.

— C'était ce qui m'y attachait davantage ; je voulais gagner et amasser le plus possible : depuis l'âge de dix ans, j'avais l'ardente volonté de devenir riche.

— A dix ans ?

— J'étais un petit ambitieux qui ne fit que grandir, parce que j'avais un but pour ma fortune future.

— Et un but, à ce qu'il paraît, des plus absolus.

— Oh ! pour cela, je puis bien le faire connaître.

— Voyons ce qu'il en était.

— Cela tient à un incident bien simple et bien peu remarquable, même dans nos villages, mais qui eut sur moi une grande influence.

— Vous allez nous le raconter, Antoine.

— Il y a de cela seize ans ; c'était dans l'année 1692, le soir du 2 octobre. J'avais alors dix ans. Mon père m'avait envoyé à Chamounix payer quelques têtes de bétail qu'il devait. Je donnai mon argent, puis, comme c'était jour de marché, je m'amusai aux boutiques, et les boutiques vues, je m'amusai aux marionnettes.

— Je crois bien, vous étiez un enfant.

— Et le lendemain j'étais un homme.

— Continuez, je vous prie.

— Je m'amusai si bien que le jour était déjà avancé lorsque je quittai Chamounix. Je gravis ma route le plus rapidement que je pus ; pourtant lorsque j'arrivai à un échelon, qui est l'un des principaux de la montagne, et se trouve à une lieue environ de notre demeure, la nuit était tombée. De là, on dominait la côte, largement déroulée et la vallée. Il faisait un clair de lune splendide ; la terre venait de se couvrir des premières neiges. Il semblait que ces neiges nouvelles venues des nues, et que n'avaient pas encore profanées les vents de la terre, eussent une blancheur plus pure et plus éblouissante ; et on distinguait leurs immenses ondulations dans une étendue infinie.

Malgré moi, je ralentis mon pas pour considérer ce tableau. La lueur de la lune redoublait d'intensité sur cette surface blanche, et la nappe

congelée éclatait davantage sous cette lumière cristalline qui s'harmonisait avec elle. Il me semblait avoir devant moi un miroir d'argent d'une étendue sans bornes. Et quand je me sers de ce mot *argent*, c'est que je n'en trouve point d'autre pour rendre mieux ma pensée, car l'étendue dont je parle avait un éclat bien autrement merveilleux que celui de ce métal.

Je fus subitement arrêté par la vue d'un point noir sur la neige, parce qu'il se trouvait justement devant mes pas.

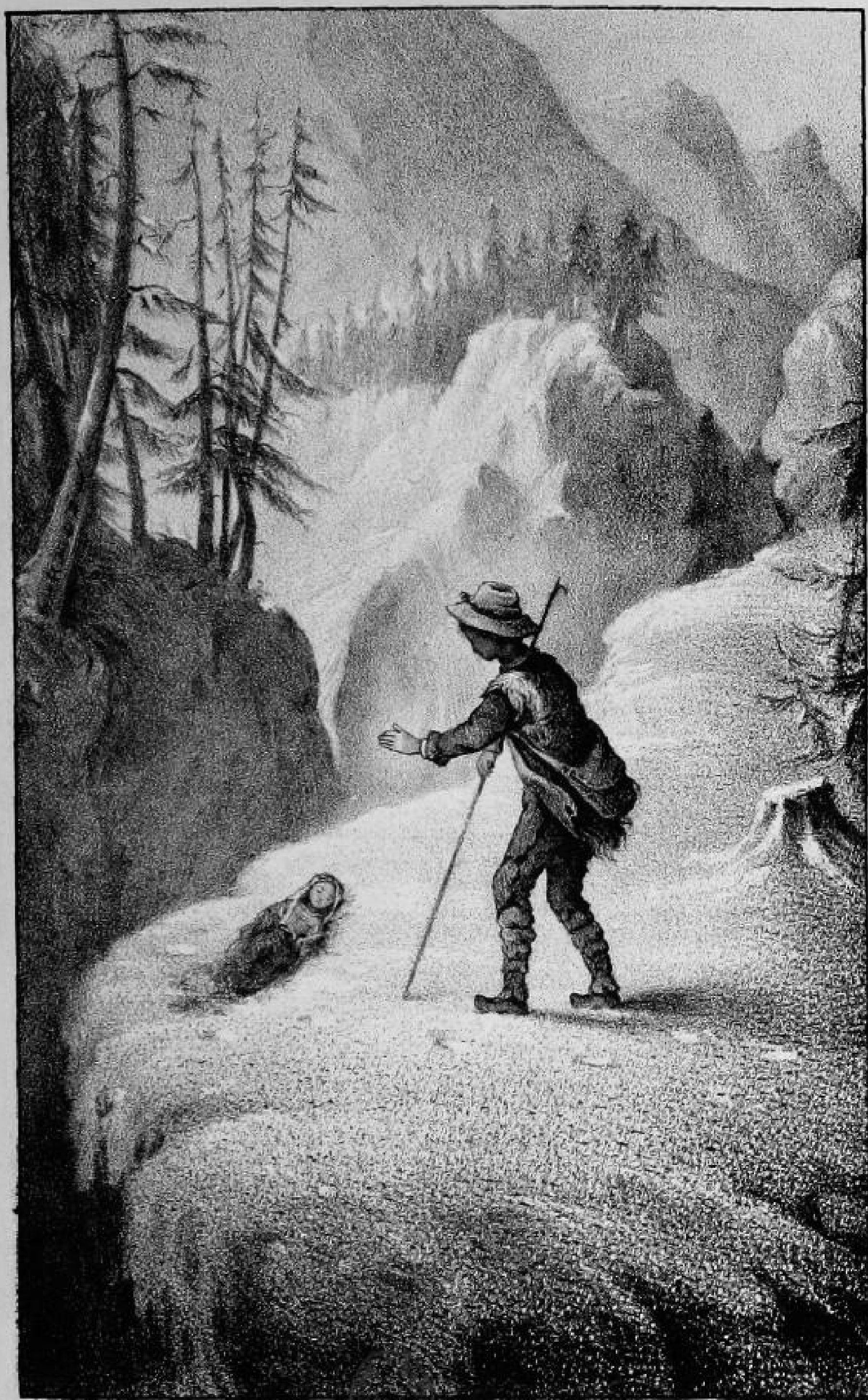
J'approchai, je me baissai, et je reconnus le corps d'un enfant, mort et gelé, enveloppé de quelques haillons de laine brune.

Ce devait être celui d'une petite fille de six ou huit mois ; quelques cheveux blonds dépassaient son bonnet d'indienne, et son corps était si menu, qu'il se perdait dans les plis de sa robe d'étoffe grossière.

Comment ce corps inanimé était-il là ? La petite n'avait pu venir seule dans ce désert pour y mourir.

Je regardai alors où j'étais. Je suivais le bord d'un précipice, et je marchais sur l'arête même du gouffre. En cherchant bien, je reconnus sur la neige d'autres traces de pas que celles laissées par les miens, et qui s'arrêtaient où je venais de m'arrêter moi-même. Puis, dans un endroit du bord

ROBINSON DES ALPES.

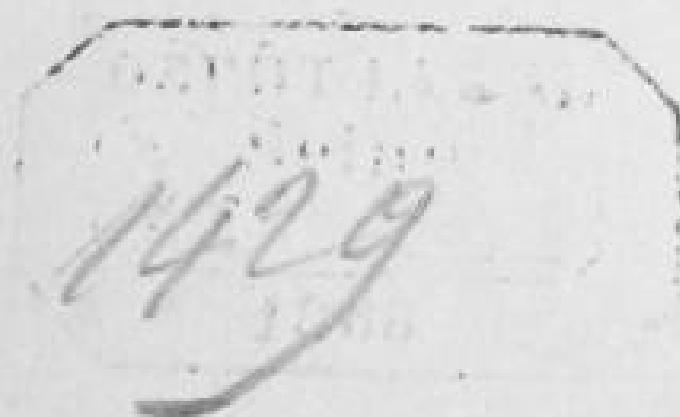


A. de Vresse Edit. Paris



Lill. Roche Paris

Antoine trouve Ninette.



Page 84.

de l'abîme, je vis la neige largement et pesamment foulée.

C'était bien simple alors. Le pied de la mère qui portait son enfant sur ce bord, avait glissé sur la pente, dans la secousse, la pauvre femme avait laissé tomber son enfant sur la terre, et avait roulé dans le précipice. Puis bientôt le froid mortel les avait tuées toutes deux.

Je me penchai en frémissant sur la profondeur où je croyais voir un cadavre...

Mais rien... le poids du corps l'avait fait enfoncer dans la neige, en tombant, la victime s'était tuée, et avait en même temps creusé sa tombe.

Je revins vers l'enfant en pensant avec un sentiment de tristesse que sa mère n'était plus... comme si la pauvre morte avait besoin de mère !

Il n'y avait plus rien à attendre pour elle que d'être la pâture d'un loup.

Je pensais que ce petit être allait être bientôt déchiré en lambeaux par les dents d'une bête fauve, englouti dans ses entrailles.

Cela me parut être dans son sort un malheur de plus ; je résolus de l'emporter pour le déposer le lendemain dans notre cimetière.

Je quittai ma casaque de peau de chèvre, au risque de me geler moi-même, et j'y déposai l'enfant bien doucement.

Enfant que j'étais moi-même, je craignais que la petite morte n'eût froid ; je craignais de lui faire mal en la touchant !

Enfin, je réunis les bouts de la casaque et je chargeai le fardeau sur mon épaule. Puis je franchis tout d'un trait, et presque en courant, la lieue qui me restait à faire... Il est vrai que j'étais comme enfiévré par ce qui venait de m'arriver, et que la petite morte ne pesait guère.

Lorsque j'arrivai chez nous, la soupe était trempée. On m'avait attendu bien tard pour ne pas se mettre à table sans moi. La grande chambre était bien éclairée, bien chauffée ; la soupière y répandait son bon et chaud fumet ; on avait reconnu mon pas dans la cour, et la joie et la gaieté étaient sur tous les visages.

Mais j'entrai, je racontai tout ce qui s'était passé, et montrai mon triste fardeau.

Alors le silence se fit ; on ne répondit qu'en faisant le signe de la croix.

J'avais le cœur prodigieusement serré ; rien ne venait me réjouir dans cette grande chambre de famille, où d'ordinaire je me trouvais si bien, je ne me sentais nulle envie de manger.

Je dis que, voulant donner le lendemain la sépulture à cette enfant, je préférerais, si on le vou-

lait bien, consacrer le reste de la veillée à lui faire un petit cercueil.

Mon père me dit avec bonté :

— Va, mon fils, tu as commencé le devoir d'un chrétien, va l'achever ?

Ma mère me serra la main.

Et, comme je sortais, les enfants joignirent les mains et dirent une prière sur mon passage.

Je me dirigeai vers un petit réduit qui était de l'autre côté de la cour. Comme je commençais alors à m'exercer à faire de la charpente, j'avais pris ce recoin pour mon atelier, et j'allais y trouver sous la main tout ce qui m'était nécessaire.

Je posai la petite morte sur mes copeaux ; j'allumai la lampe de fer accrochée au mur ; je fis du feu, et je me mis à l'ouvrage.

La mesure de la bière n'était pas nécessaire à prendre : pour ce petit corps mignon, elle serait toujours assez grande.

Je commençai à scier et raboter une planche. Non plus comme d'ordinaire en chantant... Pourtant mon esprit travaillait toujours en dehors de mes mains.

Je jetais de temps en temps un coup d'œil vers l'enfant.

Je l'avais posée sur le dos, et maintenant sa figure était vivement éclairée par la lampe.

Et je me disais :

— Elle aurait été jolie, c'est dommage !... Oui, je crois qu'elle aurait été jolie ; cela se voit à ses grands yeux, et puis à ses traits si fins. Cette pauvre petite mine, si pâle et rétrécie, ne demandait qu'à s'épanouir, à éclore pour le charme des yeux... Je ne sais pas, moi, mais il me semble que ce doit être bien agréable de se voir une jolie fille... comme ma sœur, qui a neuf ans, et qui est déjà si gentille.

A quoi tient notre sort ! Un pas de la mère un peu incliné de l'autre côté, et la pauvre femme serait rentrée au logis avec son enfant, et toutes deux auraient eu peut-être de longs jours.

Puis je regardai encore ; et dans la pitié que la petite m'inspirait, je continuais :

— Mourir ainsi, à cet âge de quelques mois, mourir sans avoir vécu, trouver pour son enfance ce tombeau de neige dont le froid est mortel, et puis, que tout soit fini !... Pauvre petite, la mort t'a fauché ton blé en herbe !

Qu'avait donc fait cette enfant pour venir au monde et en être retirée si vite ? Pourquoi ne lui a-t-il pas été permis de grandir comme les autres.

Avec toutes les gentilles choses qui sont là en germe chez elle, sa part de bonheur n'eût pas été la moindre. Au village, on l'aurait gâtée, choyée.

A la messe, elle aurait été la plus belle et la plus regardée. Et dans les jours fériés où l'on danse sur la grande place, elle aurait été la petite reine; chaque dimanche lui aurait apporté un nouveau plaisir et lui aurait donné du contentement pour toute la semaine.

Oh ! oui, tout le monde l'aurait aimée. Puis, il en serait venu un qui l'aurait aimée plus que tous les autres ensemble, et qui aurait été son mari.

Ensuite, il lui serait arrivé tous les bonheurs du ménage; ces bonheurs de famille, que ma bonne mère trouve si grands ! si grands ! qu'elle dit que, quand elle embrasse l'un de nous, n'importe lequel, elle ne donnerait pas sa place pour celle de la reine... Oui, la pauvre mignonne, elle aurait eu tout cela et puis mille autres choses encore.

Il arriva alors une singulière chose.

Tandis que je réfléchissais ainsi, on eût dit que ces pensées de jeunesse, de beauté, de bonheur, réchauffaient l'air, y répandaient le souffle bien-faisant de la vie.

En ce moment, comme je quittais des yeux mon ouvrage pour regarder encore de l'autre côté, il me sembla que la figure de l'enfant avait tout à fait changé d'aspect.

Je pris la lampe et l'approchai de son visage.

Les teintes livides et violacées avaient disparu ;

les yeux grands ouverts avaient maintenant un regard ; les lèvres avaient repris une légère teinte rose... Si ce n'était pas encore la vie, ce n'était déjà plus la mort.

Je me penchai davantage, et de ces lèvres entr'ouvertes, un léger souffle vint effleurer mon visage.

Je jetai un cri et je courus chercher ma mère. Dès cet instant, elle s'empara de la petite fille, la réchauffa dans une couverture de laine, lui fit boire du lait chaud, employa toute sa science de bonne mère à ranimer ses membres engourdis.

Elle fit si bien, qu'au bout d'un moment, les nuances, l'expression de la vie, tout revint sur les traits de l'enfant... tout, jusqu'au sourire.

Je me disais avec une folle joie que c'était pourtant mon ouvrage.

J'en fus bien récompensé ; son premier regard lucide, comme ce premier sourire qui revient, furent pour moi.

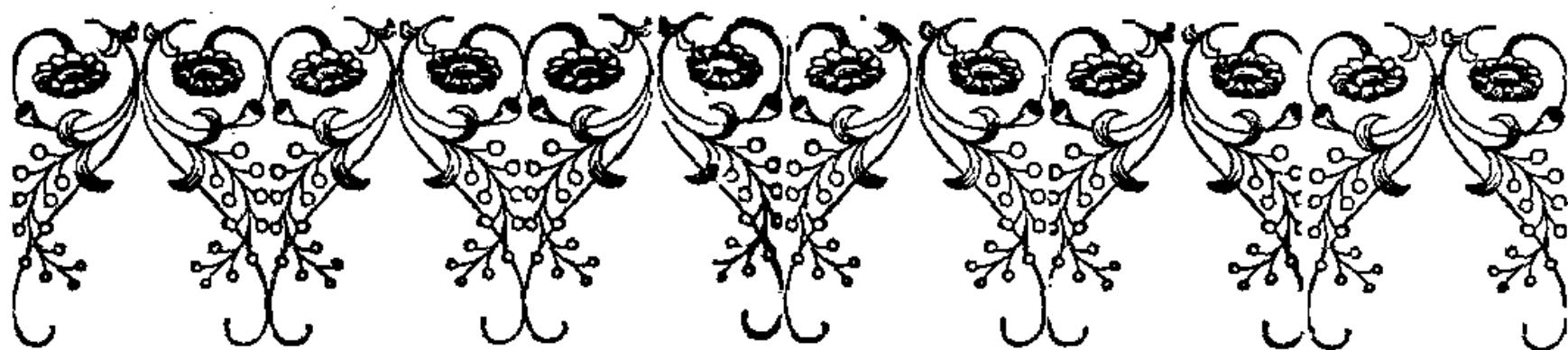
Comme elle était alors dans les bras de ma mère, je voulus la prendre à mon tour ; je lui tendis les mains et voulus l'appeler. Mais pour l'appeler, il fallait un nom, je ne savais pas le sien, je ne devais jamais le savoir. Elle était si délicate, petite et fluette, que je la nommai Ninette. Et ce nom lui fut toujours laissé.

Le lendemain, au lever du jour, ma mère et moi, nous présentâmes Ninette à la famille.

— Antoine, me dit mon père, les enfants sont la bénédiction de la maison ; et tu as bien mérité de moi en me donnant une fille de plus.

A ce moment de son récit, le comte interrompit Antoine.





X

L'ANNEAU BRISÉ

Monsieur de Laverny voyait le jeune montagnard fort ému de la scène touchante, et sans doute bien mémorable pour lui qu'il venait de rappeler ; il voulut lui parler pour lui laisser le temps de se remettre.

— Je m'explique maintenant, dit-il, ce que vous me disiez tout à l'heure, qu'avant cette nuit-là, vous étiez un enfant, et que le lendemain vous

fûtes un homme. C'est qu'ayant réellement donné la vie à cette enfant, vous vous sentiez envers elle des devoirs de père.

— Oui, monsieur, dit le guide.

— Puis, reprit M. de Laverny, vous me disiez aussi que dès votre première jeunesse, en vous livrant à la chasse, en exerçant l'état de charpentier, c'était avec un ardent désir de gagner de l'argent. Je pensais bien que cette ambition en vous venait d'une source honnête, et je ne me trompais pas; sans doute, en apportant le produit de votre travail dans la maison, vous vouliez dédommager vos parents du surcroît de dépense que vous y aviez amené.

— Monsieur, dit Antoine, tout cela est vrai, mais non pas précisément comme vous l'entendez. Quant aux devoirs de père, j'avais bien, en effet, la pensée de subvenir toujours à l'existence de cette enfant, que la Providence m'avait donnée, mais de plus, je la voulais aussi heureuse que possible, dans notre condition; et c'était ce qui me rendait si avide de bénéfice. Mes idées de protection paternelle n'allaient pas au delà.

— Mais, si jeune, cette responsabilité d'un autre être vous avançait subitement dans la vie, et vous donnait quelque chose de la gravité d'un autre âge.

— Il est vrai. Quant à dédommager mes parents de la charge de Ninette, je n'y pensais pas, et ne devais pas y penser. La dépense d'un enfant ne compte pas dans nos hameaux ; le lait, la principale nourriture des enfants de la Savoie, coule avec assez d'abondance pour qu'on n'en compte pas les gouttes. Et, comme il y a des travaux pour tous les âges, un enfant rend bientôt plus qu'il n'a coûté.

— Eh bien, alors ?

— Oui, mais en voyant cette petite fille dans son berceau, je trouvais son aspect plus charmant que tout ce qui avait jamais frappé mes yeux. J'avais la secrète volonté qu'elle fût à moi plus qu'à tout autre membre de la famille, et je tenais à payer son entretien pour qu'elle m'appartînt. Le sentiment *du tien et du mien* s'était subitement développé en moi, et j'avais comme l'homme le plus consommé, l'amour de la propriété.

— Enfin, ce fut l'événement capital de votre jeunesse.

— Et il en amena le temps le plus heureux.

Édouard demanda :

— Et Ninette, en redevenant vivante, fut-elle aussi jolie que vous l'aviez pensé ?

— Encore plus, mon jeune monsieur.

— En vérité, Antoine ?

— Et bonne, gentille à croquer ! Tout le monde la chérissait à la maison. Mes frères la trouvaient plus jolie que leurs petites brebis. Ma sœur croyait que c'était une belle poupée qu'on lui avait donnée et voulait toujours en jouer. Mon père n'était occupé qu'à la sauvegarder contre tout le monde, qui la mangeait de baisers et la fatiguait de caresses. Moi, je l'aimais vraiment autant que ma sœur, et, en la regardant vivre, Dieu sait si j'étais fier de mon ouvrage !

— Voyons, Antoine, dit M. de Laverny, continuez.

— Sur ce temps, je n'ai plus rien à dire.

— Expliquez-nous ce qu'il advint dans cette existence de famille, qui commençait si bien.

Le jeune montagnard était dans un moment d'effusion telle qu'il n'en avait pas connue depuis son malheur. Entraîné par ses propres impressions, il se laissa aller à répondre, comme s'il ne parlait presque qu'à lui-même.

— Si vous voulez que je continue, dit-il, il faut que j'arrive tout à coup à seize ans au-delà, au printemps de cette année où nous sommes.

Je venais d'avoir vingt-six ans ; Ninette entraînait dans sa dix-septième année.

Depuis cinq ans, je ne logeais plus avec mes parents. Mes frères avaient grandi, ma sœur s'é-

taît mariée et habitait chez nous avec son mari et ses enfants ; la maison était devenue trop petite. Puis, j'avais pris plaisir à m'en construire une pour moi-même.

Notre habitation était située à la limite du village, lequel s'élevait à peu près à mi-hauteur de cette montagne d'Argentières, au débouché d'un long défilé et au-dessus de la principale côte, qui plus haut se divise en deux mamelons.

Je choisis un terrain à l'Est, séparé d'une cinquantaine de pas de notre maison, et isolé du village. La disposition des lieux marquait cette séparation davantage. Dans l'intervalle, un rocher s'avancait en arc-boutant, ayant à sa base un gros bouquet de mélèzes de toute hauteur. Le roc formait un abri contre la rafale ; en même temps cette grande surface de granit et de verdure, frappée des rayons du matin qu'elle reflétait, éclairait et réchauffait le toit qui s'élevait sous ses auspices.

Vous savez, monsieur, que presque toutes nos maisonnettes sont de bois ; les charpentiers sont donc les meilleurs constructeurs. Je mis à celle-ci les plus grands soins et tout l'art dont j'étais capable ; je m'appliquai à l'agrément comme à la solidité du local... Car, dès lors, j'avais mon idée, qui m'encourageait à bien faire.



J'habitai seul dans cette maison, comme je vous le disais, environ cinq années.

Pendant cela, j'achevai de m'assurer un certain bien-être. Chaque année, avec les travaux de mon métier, et avec le produit des peaux de chamois, quelquefois des dépouilles d'ours que je vendais, je me créais des ressources; et bien que je donnasse une partie de ces bénéfices à mes parents, j'avais pu encore amasser un capital assez important pour les modestes besoins des habitants de nos contrées.

Enfin, le printemps dernier, le jour du 20 mars, qui était un dimanche, et à l'heure où je savais que mon père et ma mère seraient seuls, j'allai les trouver.

Je leur dis que ma résolution était d'épouser Ninette.

A vrai dire, mon père fut un peu étourdi. Il était regardé comme l'un des habitants les plus riches du pays; et voir son fils aîné se marier avec une fille qui n'avait ni nom, ni famille, et qui ne possédait pas seulement une demi-douzaine de moutons à elle, cela ne lui souriait pas complètement.

Ma mère parut beaucoup moins étonnée; on eût dit qu'elle s'attendait à la chose.

Comme mon père ne disait rien, et que ie

voyais très-bien sa pensée, j'y répondis de suite.

— Ninette, dis-je, a une famille, puisque vous lui en avez toujours servi. Et, en espèces, elle est juste aussi riche que moi.

Ceci surprit encore plus mon père, qui ouvrit de grands yeux stupéfaits.

— Oui, continuai-je, chaque année, sur mes bénéfices, j'ai prélevé la part de Ninette; j'ai fait sa bourse en même temps que la mienne; nos fortunes sont absolument semblables.

A cette manière d'arranger les affaires d'intérêt dans un mariage, ma mère éclata de rire. Mon père ne prit pas mon invention tout à fait avec la même gaieté. Cependant il n'avait pas de bonnes raisons à y opposer.

Mes parents ne pouvaient donc pas me refuser leur consentement; et d'ailleurs, leur grande affection pour Ninette empêchait qu'ils eussent trop de peine à me le donner.

Le mariage fut fixé au 5 avril.

La semaine suivante, je partis pour Cluses, où, tandis que l'on remplirait chez nous les formalités nécessaires, je mettrais la dernière main à une construction dont j'avais été chargé dans la ville, et j'achèterais nos anneaux de mariage, ainsi que le peu de présents que je devais offrir à Ninette.

J'étais bien heureux!... Cependant, j'allais quitter pour quelques jours tous les miens, qui m'étaient si chers! quitter ma petite fiancée, descendre cette montagne où était ma vie pour aller dans une petite ville triste et déserte, avec ses silencieuses fabriques d'horlogerie, et où je n'avais jamais connu que le travail et l'ennui... Mais, avec tout cela, je ne pensais qu'au retour et j'étais bien heureux!

La joie rend enfant. Avant de partir de ma maisonnette, je pris dans l'âtre un charbon, et j'écrivis sur le mur, en aussi grosses lettres que je pus, pour qu'elles frappassent bien mes yeux :

Le cinq avril, Antoine ne sera plus seul ici.

Et je partis.

Aussitôt à Cluses, je commandai les anneaux de noces, pour qu'ils fussent faits et gravés pendant que je terminerais mes autres affaires.

Comme je comptais les jours et les heures, je m'acquittai de tout cela le plus vite possible.

En effet, le 2 avril j'avais tout terminé. Je comptais partir dans l'après-midi, et employer la nuit à ma route, pour être arrivé chez nous le 3 au matin.

J'allai chercher mes anneaux. Celui de Ninette, comme on achevait de le graver, s'était cassé, et

on me demandait la journée du lendemain pour le refaire.

Ainsi, cette journée du *trois*, où je comptais être auprès de tout ce que j'aimais, il faudrait encore la passer seul, dans cette ville de Cluses, et avec cette souffrance si lourde et si pénible de l'attente.

D'après cela, je me levai au matin de ce jour dans les plus tristes dispositions.

Le temps, très-beau les jours précédents, était devenu tout à coup prodigieusement sombre. On avait eu les premières émanations tièdes du printemps, et il semblait qu'un mauvais génie eût métamorphosé cette douce saison pour lui faire porter toutes les brises âpres et mortelles.

Il pleuvait à grands flots, comme il arrive souvent à cette époque de l'année ; mais la pluie était mêlée de flocons de neige et de grêlons.

Tout cela cependant m'aurait semblé la moindre des choses, si j'avais pu partir, gravir, dans les terres détrempées et les ravins, les côtes de notre chère montagne !

Mais il me fallait attendre dix ou douze heures.

Ennuyé à mourir, je sortis dans la ville, allant de rue en rue, sans savoir que faire.

Enfin, me sentant tout trempé de cette pluie

froide, j'entrai sous le porche de la petite église Saint-François.

La voûte m'abritait, et j'étais assis sur le banc de pierre de l'entrée. Il n'y avait personne dans l'église ni au dehors par ce temps affreux; j'étais seul, avec le vent lugubre, les frissons de l'atmosphère, sa sombre tristesse.

J'entendis pourtant bientôt des cris rauques et perçants de l'accent le plus insupportable. Audessus de l'arête en ogive du porche, était un saint François de pierre, dans sa niche, et, dans cette niche, des corbeaux se battaient avec tant de furie que, des pieds de la statue, ils faisaient tomber des plumes et des graviers sur la dalle du porche.

J'avais le cœur cruellement serré.

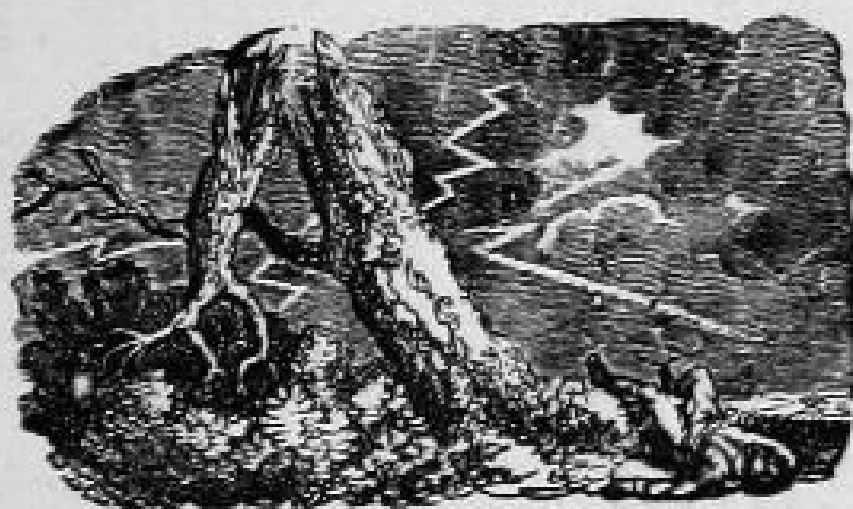
Il y a des moments où l'imagination se remplit de mille idées funestes. Déjà, en voyant que l'anneau de Ninette s'était rompu, j'avais craint pour sa vie; il me semblait que cette pauvre jeune existence de seize ans allait aussi se briser subitement. Le temps bas et chargé de tempêtes, avait ensuite répandu son ombre dans mon âme. Maintenant, en entendant ces corbeaux crier sur ma tête, il me sembla que tant de mauvais présages ne pouvaient pas être accumulés en vain. Le malheur se présenta à mes yeux avec une lucidité de perception

telle, que c'était presque pour moi comme s'il eût déjà été accompli.

Je jetai ma tête dans mes mains et je pleurai.

Oui, je pleurai sans cause réelle, comme l'être le plus faible, mais sentant bien que mes larmes auraient sujet de couler, que mes mortelles appréhensions ne seraient pas vaines.

A ce moment de son récit, Antoine s'interrompit subitement.





X

LE HAMEAU EMPORTÉ

LE conducteur de M. de Laverny et des enfants de celui-ci avait, avant tout, son devoir à remplir. Il était fortement impressionné des circonstances de sa vie qu'il rappelait, mais son instinct de guide dans les montagnes veillait toujours, et venait de lui donner un avertissement subit.

— Monsieur, dit-il au comte, j'avais raison de vous dire en partant que le temps était trop beau ;

un ciel splendide, au moment de l'année où nous sommes, ne peut durer tout le jour; il faut qu'il paye son tribut à l'arrière-saison, et il va nous le faire sentir.

— Que voulez-vous dire, Antoine?

— Qu'il y a un grain à l'horizon.

— Y pensez-vous!... le soleil est radieux et dore toute la côte, bois, prairies, rochers et courants d'eau, depuis ce sommet jusqu'au fond de la vallée.

— Oui, le soleil est ici. Mais voyez, entre l'Aiguille-Verte et le pic d'Amont, le premier du Mont-Blanc, cette colonne noirâtre.

— Je la vois en effet; mais elle me semble une simple vapeur flottant sur le sol, pas davantage.

— Ce n'est que cela, en effet; cependant elle va grossir, s'étendre, et venir jusqu'à nous.

— Eh bien! mon cher Antoine, nous marcherons à l'ombre... Du reste, nous voici bientôt au terme de notre excursion. J'ai promis à mes enfants que nous irions jusqu'à cet escarpement du mont, but ordinaire des voyageurs, en raison de ces belles horreurs des Alpes qui y sont accumulées... nous y touchons... Et après cela, je ne veux pas entendre parler de prolonger notre course davantage.

— C'est convenu, mon bon père, dit Édouard;

mais pendant le peu de chemin qui nous reste à faire, nous voulons entendre la fin de l'histoire d'Antoine.

— Oui, dit aussi Lucien, moi, je veux absolument l'histoire d'Antoine.

— Je m'y intéresse autant, et bien plus encore que vous, mes enfants, dit le comte, parce que je sais mieux, par l'expérience de la vie, comprendre et plaindre le malheur... Et notre brave et digne guide va nous satisfaire.

— Je me garderai d'y songer, monsieur, dit Antoine. Nous n'atteindrons pas, du moins de ce pas, à cette élévation escarpée, qui est devant nous...

— Comment, interrompit le comte, il n'y a que deux ou trois cents pas !

— C'est vrai, nous n'avons que deux ou trois cents pas, la colonne a deux ou trois lieues à faire, et elle sera arrivée avant nous.

— Eh bien, alors ?

— La furie du vent rendra la montée impraticable... Ce vent vous emporterait de là comme de pauvres feuilles mortes.

— Vous m'effrayez, Antoine.

— Non, il ne faut pas craindre, il faut se préserver.

— C'est juste : la peur a toujours tort, la pru-

dence a raison... Eh bien ! que fera ici la prudence ?

— De ce côté, à notre gauche, derrière cette arête de rocher, est un grand bois de sapins, abrité en partie dans un pli de terrain... Nous y touchons, bien que la saillie du roc nous le cache... Et je sais à l'entrée un refuge dont nous pourrions profiter... Pendant que nous serons là, le grain passera... et vous jugerez ensuite, monsieur, de ce que vous aurez à faire.

Le guide marcha devant ; les voyageurs le suivirent avec toute confiance.

Le bois indiqué ne tarda pas à se montrer. A la lisière, on trouva l'abri dont avait parlé Antoine. C'était une cabane de berger, qui cessait d'être habitée au mois de septembre, et qu'on abandonnait à la destruction certaine de l'hiver, pour la reconstruire l'année suivante.

Les voyageurs s'y installèrent.

Ils avaient beaucoup monté depuis leur dernière halte ; le froid était devenu toujours plus intense. Cette fois, M. de Laverny fit envelopper ses enfants de leur casaque de peaux de chèvre, et prit pour lui-même un manteau fourré.

Antoine trouva facilement des morceaux de bois morts aux alentours et alluma du feu.

Le vent commençait à grossir ; il faisait grincer

les cimes d'arbres, mugissait dans la gorge voisine, et balayait la mousse des vieux granits qui restaient à nu sous son aile.

Battus par l'ouragan, et attirés par la lueur rouge du feu, qui brillait dans le cadre sombre du bois, deux soldats de passage, et ensuite un vieux berger, vinrent s'abriter sous l'auvent de la cabane.

M. de Laverny, faisant les honneurs du gîte sauvage, fit asseoir ces nouveaux venus vers le foyer.

C'était peut-être le moment de toucher au panier de provisions; mais, sans vouloir l'avouer, au milieu de ce fracas de l'ouragan, les deux jeunes garçons avaient peur; le comte, lui-même, n'était pas au fond très-rassuré; et ces dispositions secrètes étant tout à fait contraires à l'appétit, on s'accorda à refuser le pâté et le jambon.

M. de Laverny se contenta de tirer une grande bouteille et de verser une légère réfection d'eau-de-vie, à laquelle il fit participer les hôtes de hasard qu'avait reçus la cabane.

Pendant cela, Antoine était debout à l'entrée, les cheveux tourmentés par le vent, mais calme, les bras croisés, inspectant la tempête.

— Quel gueux de temps ! disait à l'intérieur un des soldats ; j'aimerais mieux avoir devant moi un

bataillon ennemi que les diableries de cette montagne bouleversée.

— L'impatience vous fait déraisonner, mon brave, dit le berger.

— Pas du tout, dit le soldat ; une décharge de mitraille, et je passerais tout de même dans les rangs ennemis. Tandis qu'ici... dire qu'il faut reculer devant une chienne de bourrasque!.... qu'on ne peut enfoncer ça avec le plomb ni le fer!

— Moi, reprit le berger, j'aime mieux la lutte des éléments que celle des hommes : si elle est rude au corps, elle attriste moins l'âme.

— Je crois bien... vous y êtes accoutumé.

— Oui, j'ai vu soixante fois les neiges d'hiver s'accumuler sur ces monts, et je suis encore vivant.

— Eh bien ! c'est la raison de votre patience devant tout ce bacchanal des autans.

— Non, en vérité, mon troupier. C'est que la tempête est envoyée par Dieu, qui sait ce qu'il fait, et qui fait tout pour notre bien, quoiqu'il y paraisse. Tandis que la guerre est le fait des hommes, qui sont tous sujets, vous en conviendrez, à l'erreur et l'injustice.

Pendant que les hôtes du foyer continuaient leur discussion, Antoine appela M. de Laverny.

Le comte le rejoignit.

— Voyez, monsieur, lui dit le guide, voyez, au delà de la branche de la vallée, sur ces flancs du pic d'Amont, couronné d'énormes aspérités, les arbres arrachés qui roulent des sommets, les blocs de granit qui se détachent et tombent, en rebondissant comme des balles, d'échelon en échelon, les cascades fouettées avec tant de violence, qu'en laissant à nu leur lit de rocher, elles vont jeter leurs eaux à des distances infinies.

— Je vois tout cela... et quel bouleversement de la nature !

— Qui semble remuée de fond en comble.

— C'est effrayant.

— Au contraire, monsieur.

— Comment, au contraire ?

— Cela montre que la bourrasque tourne au Midi; et, dans le courant qu'elle a prise, va se perdre vers le versant du Piémont.

— Et qu'ainsi ?

— Nous sommes sauvés de ce coup de vent-ci.

— Vrai, mon brave Antoine, je n'en suis pas fâché.

— Dans une demi-heure, le temps sera calme comme si de rien n'était.

La prédiction d'Antoine se réalisa.

Au dehors, le fracas diminua; de longs gé-

missemments succédèrent aux éclats impétueux et menaçants des vents, comme si la tempête soupirait en mourant, et bientôt sa voix s'éteignit tout à fait. — Les soldats reprirent leur route; le vieux berger s'éloigna de son côté.

Comme il arrive toujours, une extrême confiance avait succédé à une grande crainte. Le comte voulait profiter du calme pour redescendre dans la vallée, les enfants qui, un instant auparavant, auraient bien voulu être encore dans le pavillon des *Grands Bois*, avec leur extrême mobilité, parlaient déjà d'ascensions nouvelles, et, en tous cas, ne voulaient absolument pas renoncer à celle qui leur avait été assurée.

Naturellement, leur avis prévalut.

Mais comme il était encore de bonne heure, et que la dernière traite avait été rude, M. de Laverny modifia ainsi son consentement.

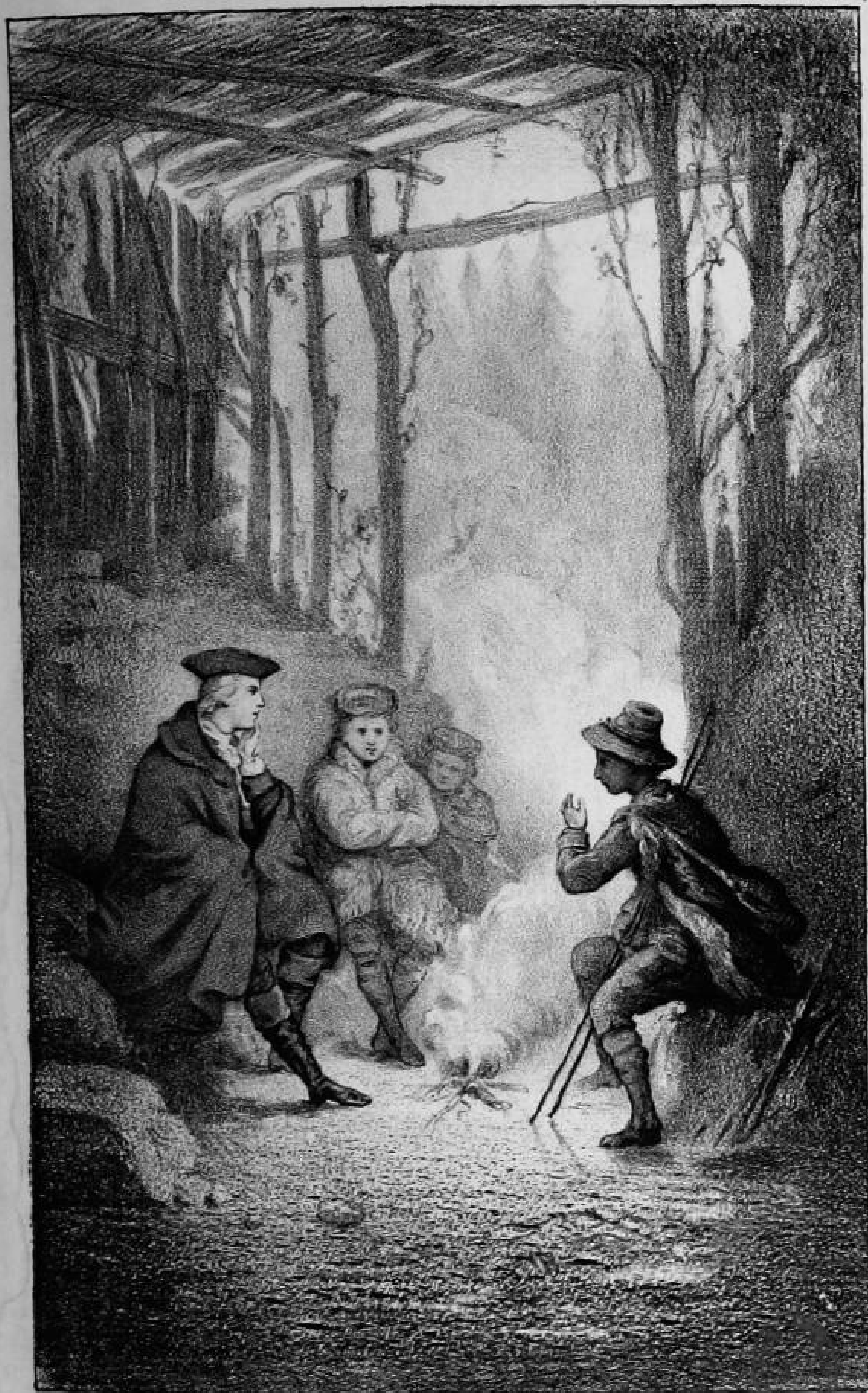
— Eh bien, dit-il, l'ascension se fera, à la condition qu'avant de se remettre en route on se reposera encore un moment dans ce bon abri.

— On se reposera, dit à son tour le gâté petit Lucien, à la condition qu'Antoine nous finira son histoire.

— Ah ! il ne peut plus s'en défendre ! dit aussi Édouard.

— Non, ajouta le comte en souriant, un guide

LE ROBINSON DES ALPES



A. de Vresse, Edit. Paris

Lith. R. Rocher, Paris

Antoine raconte ses aventures

Page 112

1422

ne peut plus objecter ses devoirs quand ses voyageurs se reposent.

— Monsieur, dit Antoine, ce qui me reste à dire est bien court; quelques mots suffiront... Mais ces mots seront tristes... peut-être même effrayants. Et ce n'est pas après l'émotion que ces jeunes messieurs viennent de subir, qu'on doit, à ce qu'il me semble, présenter à leur esprit des images sinistres.

— Mon cher Antoine, dit le comte, que cette considération ne vous retienne pas. Je vous ai dit que, même avant tout autre soin, mon devoir était de former mes enfants au courage, et j'entendais toute espèce de courage.

— Monsieur, si vous le voulez...

— Nous vous en prions, Antoine.

— Eh bien, monsieur, vous saurez d'abord une chose. La destruction de la ville de Pleurs, au pays des Grisons, dont on parlait encore hier avec tant d'intérêt au souper de l'auberge, n'est pas le seul cataclysmisme qui ait marqué ces derniers temps. A quelques lieues de l'endroit où nous sommes, sur cette montagne d'Argentières, il existait, l'année dernière, un hameau nommé Moriat, à l'extrémité de la gorge de ce nom, et ce hameau n'est plus.

— Est-il possible !

— La ville de Pleurs a été emportée par la tourmente, l'automne passé; le hameau a disparu le printemps dernier, à la fonte des neiges. Mais Pleurs était une ville, tout le pays s'en est ému. Moriat était un hameau de trois cents âmes à peine, on s'en est peu occupé, et déjà on n'y pense plus. C'est partout la même différence entre les grands et les petits.

— Mais c'est épouvantable... un village !

— A été emporté en un roulement de la tempête... et ce village était le mien !

— Bon Dieu !... à l'instant où vous alliez y rentrer.

— Je vous ai dit le bouleversement de l'atmosphère qui se fit sentir à Cluses, dans cette journée du 3 avril. Le soir, le temps était encore plus affreux. Je partis dans la voiture publique, et j'arrivai à la nuit au pied de notre montagne.

Mais là je trouvai beaucoup de monde assemblé. On parlait d'éboulements de rochers qui venaient de se pratiquer sur la côte, de terres emportées, de torrents débordés qui coupaient les chemins. Dans la nuit, on ne pouvait se rendre compte de rien ; on ne jugeait ni de la nature ni de la force des désastres. Mais personne n'osait s'aventurer sur le premier échelon de la montée.

Tandis que nous attendions ainsi, ne sachant

ROBINSON DES ALPES.



A. de Vresse, Edil. Paris

Edil. Paris

L'avalanche.

1428

Page 115.

que faire pour nous renseigner, il retentit sur la hauteur un éclat formidable, un éclat puissant, terrible, comme vingt coups de tonnerre qui seraient partis à la fois ; la terre tremblait comme si la montagne se fût arrachée du sol et renversée tout entière.

L'avalanche seule, l'horrible avalanche, dans toute sa violence, pouvait produire cette secousse épouvantable.

Dans le moment qui suivit on n'entendit pas un souffle ; l'excès de la stupeur paralysait toutes les voix ; les animaux mêmes se tenaient dans leur gîte, accroupis et tremblants.

Mais ce bruit horrible, qui augmenta la terreur des autres, me rendit fou d'impatience, fou du besoin de m'élancer sur les sommets, pour voir et connaître toute l'étendue du malheur.

Je partis.

Je frayai mon chemin dans un si terrible chaos, que, le lendemain, en le voyant au jour, je ne savais où un homme avait pu trouver les forces surnaturelles qu'il fallait pour le franchir.

J'étais environné de ténèbres. Des troncs d'arbres qui achevaient de se déraciner, se renversaient devant moi ; des blocs de pierres venaient me heurter les genoux ou rouler sous mes pieds ; un torrent, tout à coup rencontré, abattait sur moi

sa masse d'eau, me roulait, pêle-mêle avec les cailloux, les souches d'arbres et les débris de toute sorte, jusqu'au bas d'une pente... Je me relevai et je recommençai à monter avec plus d'ardeur.

Cependant, je mis longtemps à accomplir cet horrible trajet ; il était grand jour quand j'arrivai à la hauteur où était situé mon village.

Quel tableau, et quel moment pour moi !

Le village n'était plus. Et à la place, sous mes yeux comme au loin, une immense nappe de neige !

De la région où les glaces sont éternelles, une montagne entière de neige, détachée de sa base, avait roulé avec des éclats de tonnerre dans la gorge de Moriat. Le hameau écrasé, broyé sous son poids, était rentré dans la terre ; et sur cette couche de ruines, sur ces débris de maisons, d'habitants, de troupeaux, partout régnait dans sa vaste étendue, la neige, maintenant, immobile et glacée pour l'éternité.

— Malheureux Antoine ! murmura le comte.

— Oh ! oui, bien malheureux, dit le guide. J'étais là, seul sur cette tombe, sur cette tombe immense de tous mes compagnons du village, de mes amis, de mes parents, de ma fiancée !

— Hélas ! oui, votre pauvre petite Ninette.

— Elle ! la neige me l'avait donnée, la neige me l'a reprise.

— Cruelle fatalité !

— Mon premier, mon plus grand regret, fut de n'être pas parti plus tôt, et arrivé le 3 avril au matin, comme je le voulais, je serais mort avec eux.

— Oh ! je le comprends !... Et maintenant, Antoine ?

— Maintenant, ce lieu est maudit ; il ne sera jamais qu'un désert de glace, d'où toute végétation est bannie, d'où les hommes n'approcheront plus. Mon dessein est d'aller y finir ma vie.

— Se peut-il !

— Ma maison seule a été à demi-épargnée ; le roc qui la séparait du village a fendu l'avalanche, pulvérisé son courant qui, retombant sur le bâtiment en poudre de glace, ne l'a pas entièrement abîmé ; il en reste des débris, bien ébranlés, mais encore debout. Eh bien, comme je vous le disais, monsieur, je travaille maintenant à gagner quelque argent, et ce but si envié, auquel je veux le consacrer, c'est de reconstruire cet asile pour l'habiter.

— Mais, Antoine, vous aviez des épargnes, une petite fortune pour vous et pour votre fiancée.

— La veille de mon départ pour Cluses, j'avais déposé toutes ces sommes chez mon père.

— Et tout a été englouti ?

— Oui. Mais ce n'est pas là ce que je regrette ; avec un peu de temps et de travail je puis le retrouver... Mais le reste !...

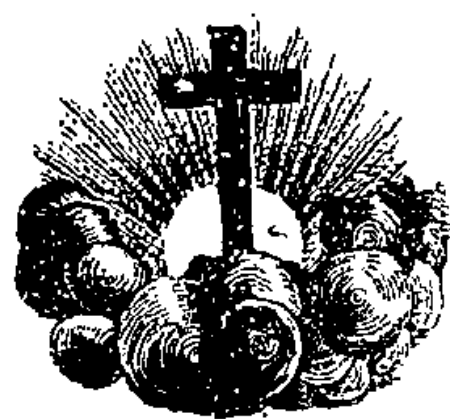
— Et vous habiterez-là, Antoine ?

— Oui, tout le temps qui me reste à vivre. Je me retirerai sur cette tombe, ou plutôt ce triste cimetière. Comme on allume une lampe dans un sanctuaire, ma pensée au moins veillera sur les morts.

Après ces mots, il se fit un long silence.

Le récit d'Antoine avait été encore plus affreusement triste qu'on n'aurait pu le penser.

Les enfants, et le comte lui-même, étaient profondément émus. Pour faire diversion à ces pénibles préoccupations, M. de Laverny décida que l'on se remît en route.





XI

L'AVALANCHE



ES voyageurs, en quittant la cabane à l'abri des bois, et se remettant à gravir les passages escarpés, marchèrent avec plus de recueillement.

Tous sentaient vaguement que leur excursion était entourée de dangers. Le guide avait conseillé que l'on renonçât, pour ce jour-là, à gagner cet échelon élevé, le dernier où les hommes pussent atteindre, et qui était, en tous temps, d'un difficile accès. M. de Laverny avait eu la

faiblesse de céder au désir que ses fils témoignaient de s'y rendre, mais ce n'était pas sans crainte pour eux. Les enfants eux-mêmes montraient une gravité qui était en eux le sentiment instinctif du péril et de l'acte important qu'ils accomplissaient en le bravant.

Puis, l'immense solitude qui régnait autour d'eux était imposante. Dans ces régions où les passants sont rares, ce jour-là, il ne se trouvait personne ; les gorges profondes, les mamelons superposés, les chaînes de rochers, toutes ces étendues sauvages où le regard pénétrait jusqu'à un lointain infini, ne montraient pas un être humain.

Antoine, d'une force physique peu commune, avait emporté avec lui tout ce qui pouvait servir à assurer la marche.

Il n'y avait pas alors çà et là, dans les montagnes, de ces grottes abritées dans lesquelles les guides déposent les échelles et les cordes, qu'ils prennent en passant, et qui servent à franchir les crevasses des glaciers.

Le conducteur de M. de Laverny, depuis que l'on était descendu de mulets, transportait ces ustensiles sur ses fortes épaules.

A l'endroit de cette ascension que l'on nomme la *Pierre droite*, les difficultés commencent.

Cette *Pierre droite* est un amas d'énormes blocs de glaces dressées en pics, et qui ont environ trente et trente-six pieds de hauteur. Ils sont là comme une borne entre les passages praticables et ceux où l'homme ne devrait pas chercher à atteindre.

A partir de ce point on marche continuellement sur les glaciers.

Quelquefois ils sont nus et miroitent au soleil comme de grandes bandes d'acier luisant et azuré, d'autres fois recouverts de neige.

En ce cas, ils sont plus dangereux, les fissures ne se laissent guère apercevoir. Le guide marche en avant, sondant le sol de son bâton, devant ses pas et à côté de lui, et s'assure de la route.

Antoine, suivi de ses voyageurs, arriva ainsi au glacier du *Bruit*.

Jusque-là, il avait demandé la circonspection ; mais ici, il commanda que l'on franchît l'espace le plus rapidement possible. En cet endroit, et en raison de la direction des pentes d'alentour, les avalanches partielles sont fréquentes ; et il arrive parfois qu'après y avoir passé sans difficultés, on trouve le chemin fermé au retour ; ce qui force alors à franchir l'espace nommé le *lit de l'avalanche* sur des échelles difficilement jetées.

Ensuite, on se trouva en face d'une côte qui

montait avec rapidité, et chaque côté du chemin que l'on pouvait frayer, était creusé de précipices.

Le guide donna à chacun des enfants le bout d'une corde qu'il enroula fortement à son bras. Il leur recommanda de garder cette corde bien serrée dans la main gauche, tandis que de la droite, ils s'appuieraient sur leurs bâtons ferrés.

On monta lentement, péniblement.

Au sommet, on arriva sur une espèce de plateau, d'un parcours plus facile, et qui présentait une vaste et majestueuse plaine de neige. Cette plaine était légèrement ondulée. Pourtant ce qui semblait seulement un pli de sa nappe éblouissante, marquait une fissure dans le sol, ou une crevasse profonde, dans laquelle on serait englouti si l'œil exercé du guide ne reconnaissait le danger sous cette apparence d'une pureté et d'un éclat infini. Puis, au bord du plateau, un abîme sans fond.

A ce point du trajet, il était impossible de ne pas s'arrêter.

Le temps, redevenu calme, était toujours splendide.

D'immenses horizons se découvraient. Dans les chaînes de montagnes, c'étaient de magnifi-

ques forêts ; des cols se déroulant à perte de vue ; des glaciers formant des colonnades, des arcades, des portiques, des temples de glace ; au loin, on voyait encore des lacs, des fleuves, des prairies, des contrées entières couronnées de majestueux sommets, ou se perdant dans la vapeur de l'espace infini.

Et, en tournant la hauteur, ces aspects changeaient à chaque pas, toujours plus vastes, plus merveilleux et d'une magnificence indescriptible.

Maintenant, les voyageurs n'avaient plus qu'une montée d'une centaine de pieds à gravir pour atteindre à ce point culminant, où devait se couronner leur hardi pèlerinage à l'aiguille d'Argentières.

Mais, malgré l'admiration, l'enthousiasme même qui les soutenait, ils éprouvaient le mal de ces régions éthérées ; ils se sentaient la tête appesantie, la poitrine oppressée, leur pouls était accéléré, et, en même temps, leurs membres engourdis ; la marche à chaque pas leur coûtait davantage à fournir.

Cependant, encore un effort et ce serait le dernier.

Ils allaient entreprendre ce suprême trajet.

Mais à ce moment, il se produit un phénomène étrange.

Il semble tout à coup que le sol tremble, et on entend comme un sourd grondement de la foudre.

M. de Laverny regarde d'abord de tous côtés autour de lui, et, ne découvrant rien, il reporte ses yeux sur Antoine qu'il interroge du regard.

Antoine est arrêté, immobile, pâle comme la mort.

A son aspect le comte pâlit comme lui.

— Qu'arrive-t-il donc, demande-t-il.

— Ce que nulle puissance humaine ne peut prévoir, répond le guide, l'avalanche !

A ces deux mots échangés, les enfants frissonnent de tout leur être, et joignent étroitement les mains.

Pauvres jeunes insensés ! dans leur âme, ils demandent pardon à leur père de l'avoir amené dans cet abîme.

— Et que faut-il faire ? demande encore avec force M. de Laverny au montagnard.

Antoine étend sa main à droite, et dit précipitamment :

— Là... une voûte de rocher... une grotte... en dehors de la voie que suivra le courant de neige... tâcher de s'y rendre...

— Et ensuite ?

— Demander que Dieu aie pitié de nous.

Il n'a pas plus tôt achevé, qu'il éclate une détonation épouvantable.

En même temps la secousse du sol devient plus violente.

Puis l'air est subitement obscurci et se change en un voile épais, ou plutôt ce n'est plus notre atmosphère ordinaire qui enveloppe la côte, c'est la neige épaisse, compacte, la neige sous les pas, au ciel, autour de soi ; la neige qui vous étreint, vous presse, vous étouffe, qui coupe tout passage au regard, à la voix, qui ne laisse pas le malheureux qu'elle va tuer pousser un cri de détresse.

Pourtant, ce n'est encore que la pōussière jetée devant lui par le tourbillon énorme.

On entend des éclats terribles ; on entend les déchirements des entrailles du mont qui craquent et grondent à la fois.

C'est que, dans cet instant, la masse formidable se détache de sa base ; elle va rouler sur la pente

immense, pour y entraîner avec elle tout ce qui se trouvera sur son passage.

A l'instant même de la détonation, Antoine saisit chacun des enfants de l'un de ses bras, il les emporte en courant, puis il les jette, plutôt qu'il ne les dépose, sous la voûte de rocher.

Ensuite, il revient précipitamment à M. de Laverny, qu'il saisit par le bras et va entraîner à son tour, ayant peut-être encore la force de lui faire franchir le tourbillon qui épaissit et grossit avec une rapidité épouvantable.

Mais il est trop tard. Le premier flot de l'avalanche touche au plateau ; il repousse le malheureux comte quelques pas en arrière... Et quelques pas en arrière, c'est le précipice.

Un instant le comte chancelle sur le bord, puis il roule dans la profondeur.

Antoine s'y précipite avec lui.

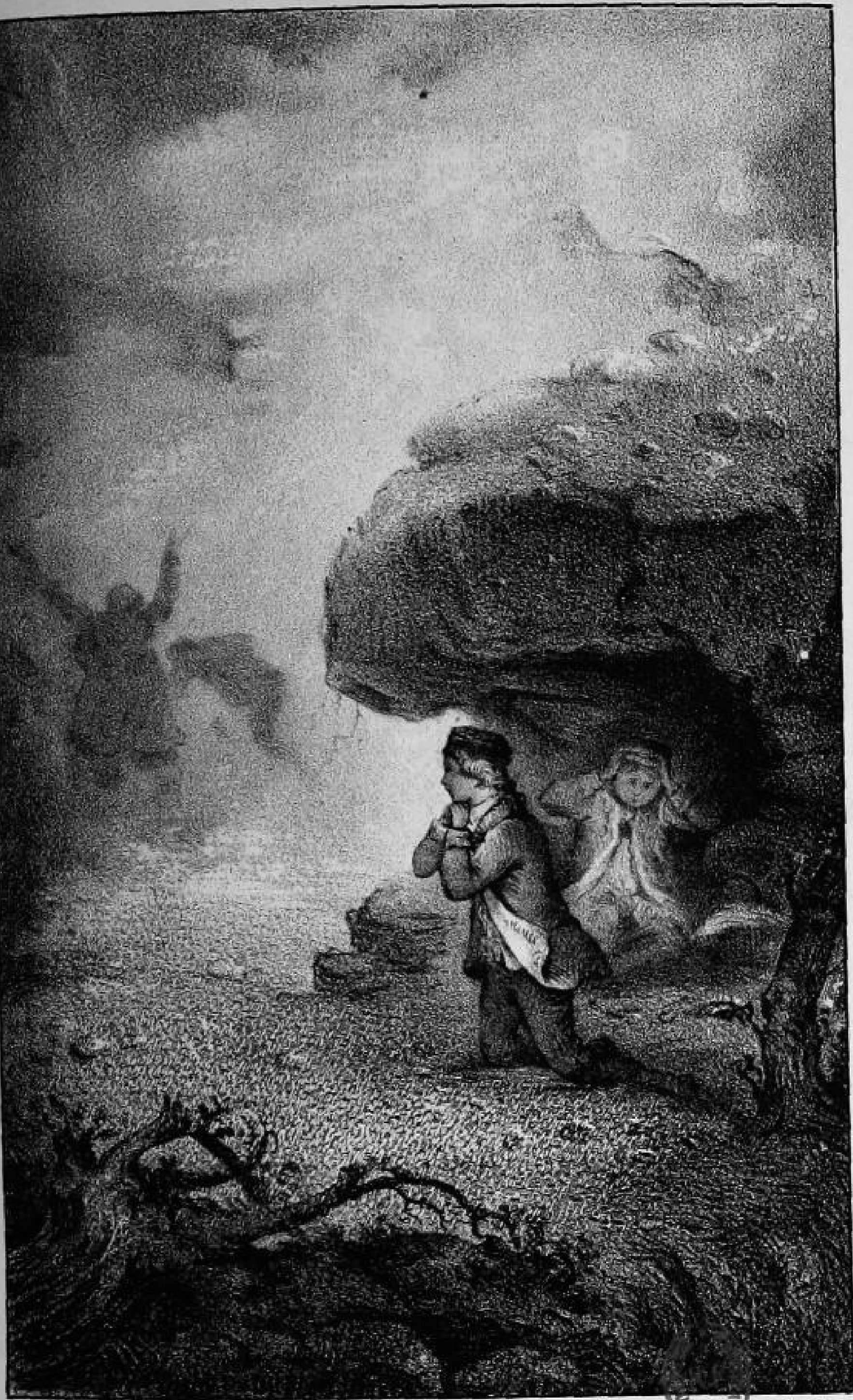
Les enfants, à travers l'épaisseur de la neige, voient seulement de cet horrible tableau deux ombres qui vacillent sur la crête du gouffre.

Puis elles disparaissent.

Ces ombres étaient tout encore pour eux... et maintenant plus rien..... ils ont perdu leur père !

Ils tombent à genoux, anéantis d'effroi, de désespoir.

LE ROBINSON DES ALPES



J. de Vresse, Edit. Paris.

Ed. Roche Paris

Les deux ombres vacillent sur la crête du
gouffre et disparaissent.

Page 126.

1424

Et tandis que l'avalanche bondit, tandis que tout se bouleverse autour d'eux, ils restent ainsi, pliés sous le rocher, dans une situation dont rien ne peut peindre l'horreur.





XII

LE DÉSERT DE GLACE



Le jour allait finir.

Le terrible fléau des Alpes, l'avalanche, avait fourni son cours, accompli son œuvre de destruction ; le sol et l'atmosphère étaient revenus à leur nature habituelle.

Pourtant, dans cette zone de la montagne d'Argentières, toutes les voies étaient coupées et entièrement interceptées par les masses de neige éboulées et maintenant immobiles.

Édouard et Lucien, les deux fils du comte de Laverny, étaient forcément restés réfugiés dans cette grotte de rochers que le guide leur avait donnée pour abri.

Ils ne savaient rien du sort de leur père ni de son brave compagnon, de ce digne Antoine qui, n'ayant pu sauver le voyageur confié à ses soins, plutôt que de l'abandonner, s'était perdu avec lui.

Ces enfants étaient dans la situation la plus exceptionnellement cruelle qui se pût imaginer. Élevés dans le bien-être de la fortune, et près du meilleur père, n'ayant jamais subi l'adversité ni même connu la moindre inquiétude, ils se trouvaient tout à coup seuls, perdus dans un désert de glace, et sans savoir comment ils pourraient en sortir.

Mais ils avaient le bienfait de leur âge, qui ne connaît pas toute l'étendue du malheur ; ils avaient aussi pour eux la bonne constitution, la force juvénile, le sang généreux, tous ces biens de la nature qui servent à surmonter bien des peines.

D'abord, après cette épouvantable secousse, en revenant à eux, ils s'agenouillèrent, ils prièrent Dieu de leur donner du courage, et Dieu les exauça.

Ensuite, comme ils voyaient le jour s'éteindre, l'instinct de conservation les fit songer à s'arranger

pour passer la nuit dans cette cavité, qui était encore un asile précieux au sein de la nature sauvage.

Sur la route, le tourbillon de glace avait déraciné des arbres. Ils choisirent les troncs les moins lourds, et, à eux deux, les attirèrent devant l'entrée de la grotte, où ils les mirent en travers, en les élevant l'un sur l'autre jusqu'à une certaine hauteur, qu'ils escaladèrent ensuite pour rentrer.

Ainsi, ils purent se tenir là pour y attendre le lendemain. Leur demeure était fermée ; le sol en était tapissé de mousse qui restait toujours sèche ; la barrière les défendait des bêtes fauves ; leur logis était assez clos aussi contre le froid, sauf dans la partie supérieure de l'entrée, qui leur laissait voir le ciel étoilé.

Et, dans cette sécurité, ils s'endormirent.

Après les longues fatigues, le sommeil se prolonge aussi.

Le lendemain, le soleil brillait lorsque les enfants s'éveillèrent.

Ils sortirent bien vite de leur asile pour aller inspecter la montagne.

Il fallait trouver un chemin pour redescendre la côte ; certes, le trajet ne serait pas facile ; mais une fois au bas de la montagne, ils retrouveraient l'endroit où l'on avait abrité les mulets, après la

traversée de la grande forêt, et feraient le reste du chemin sur leur monture.

Les jeunes garçons errèrent longtemps en portant leurs regards observateurs de tous côtés.

Mais, chose étrange, tout était changé !

Là où ils avaient vu le flanc du mont rocailleux et dénudé, était une nappe de neige ; là où ils avaient vu un monticule, un ravin était creusé. Impossible donc de rien reconnaître sur cette pente ; non-seulement ils ne retrouvaient plus l'âpre sentier qui les avait amenés, mais ils ne savaient pas même où le chercher dans ce bouleversement des objets ; ils ne reconnaissaient même pas le côté de la montagne par lequel ils étaient arrivés.

Ils ne se lassèrent point cependant, et continuèrent avec ardeur leurs recherches.

Mais tous leurs efforts ne servirent qu'à leur prouver davantage qu'ils ne trouveraient pas de chemin pour redescendre.

A chaque minute, le découragement entra davantage dans leur âme.

Enfin, cette parole de triste vérité se fit entendre en eux :

— Nous sommes perdus ici... il faut y rester... et Dieu sait pour combien de temps !

Ils retournèrent vers leur grotte.

L'un des troncs d'arbre qu'ils avaient dérangés pour sortir leur servit de siège. Ils s'assirent en face de cet horizon, tout grand ouvert, et cependant fermé pour eux !

Cette nuit avait mûri la raison d'Édouard.

Après un moment de réflexion :

— Lucien, dit-il, lorsque nous serons reposés, nous ferons de nouvelles recherches .. mais ma pensée est que nous ne trouverons pas davantage.

— Puisque dans ces maudites glaces, dit son frère, il n'y a nul endroit où passer !

— Alors, vois-tu, il vaut mieux tout de suite dire la vérité, et prendre sa résolution en brave. Il est probable que nous devons mourir ici ; mais puisque nous ne sommes pas morts, il faut faire comme s'il y avait encore pour nous des chances de salut, nous aider de toutes nos forces. Il est probable que nous ne reverrons plus notre père ; mais puisque nous ne sommes pas assurés de sa perte, il faut faire comme si nous devions le rejoindre et retrouver sa protection, sa tendresse.

Le jeune frère entra parfaitement dans ces idées de se rattacher courageusement à la vie.

Et pour première preuve de sa conviction, il proposa que l'on se mît à déjeuner.

Le panier de provisions étant porté tour à tour par les enfants, au moment du cataclysme, il était

passé au bras d'Édouard; il y était resté on ne savait comment, et il se trouvait maintenant déposé dans la grotte.

Au reste, les pauvres égarés étaient encore dans les moins mauvaises conditions possibles; ils avaient quelques vivres, leurs bonnes casaques de peau de chèvre, des pistolets emportés par Édouard, et des bâtons ferrés.

Le panier ouvert contenait :

Un pâté, un jambon, un pot de confiture et un rayon de miel pour dessert. On n'y avait mis ni pain ni vin pour ne pas le rendre trop lourd, et parce que l'on pensait trouver ces ressources-là dans les villages.

Lucien, qui était le plus fort pour les choses de la table, proposa que l'on commençât par manger le pâté, parce qu'il pouvait moins se conserver que le reste, et parce que la croûte remplacerait le pain qui manquait. Pour la boisson, la neige amassée dans le creux de la main en servirait.

Le repas fut pris avec un excellent appétit, et agréablement terminé par la confiture.

Ensuite, les enfants reconfortés par une nuit de sommeil et ce passable déjeuner, purent songer sérieusement à ce qu'ils avaient à faire.

Alors ce fut Édouard qui dût avoir la priorité.

— Il est bien prouvé, dit-il, que nous ne pou-

vons retrouver le chemin qui nous a servi pour arriver ici, et que toute autre issue nous est également impossible à découvrir dans cette partie de la montagne.

— C'est même des plus certain, ajouta Lucien.

— En ce cas, reprit son frère, il nous faut tourner la hauteur en suivant à peu près la ligne horizontale, et marcher courageusement jusqu'à ce que nous trouvions quelque descente moins ardue, quelque passage praticable, qui nous permette de regagner la plaine.

— Mais ce sera alors pour arriver en pays inconnu.

— Je le comprends bien ; mais qu'importe, il ne s'agira que d'un retard ; une fois dans des lieux habités, nous nous procurerons une voiture pour aller au Pavillon des Grands Bois. Car il est presque sûr que mon père aura la même pensée que nous, et se rendra en cet endroit pour nous y attendre.

— Oui !.... mon pauvre père.... si le ciel a voulu....

— Il faut le croire, Lucien... Nous avons décidé que l'Espérance pour nous, pour notre père, était la vertu qu'il nous fallait pratiquer.... D'ailleurs, bien des voyageurs sont sortis d'accidents terribles dans ces montagnes...

— Mais bien d'autres n'en sont pas revenus.

— Sans doute. Mais il faut songer qu'Antoine est fort, intelligent, courageux... dévoué surtout ! Avec cela, il a dû lutter furieusement contre la mort, et faire un miracle de salut.

— O bon Antoine ! s'il est vrai... si nous pouvons le revoir... J'ai dix écus à moi, je les lui donnerai vite pour reconstruire sa maison.

— Et moi, donc, qui ai à peu près la même somme !... et notre père !... Mon Dieu, il ne s'agit que de se rejoindre, tout le monde sera bien heureux !

— Oui, tout le monde.

— Alors, en route ! mon garçon.

— Dame ! c'est qu'il faut alors déménager notre grotte.

— Je crois bien !

— Et la quitter.

— A moins que tu ne veuilles l'emporter avec toi.

Les enfants reprirent le panier de comestibles, les casaques, les bâtons, et se mirent en chemin.

Lucien jeta un dernier regard sur la voûte de rochers, et murmura :

— Je crois bien que nous la regretterons.

Ils s'orientèrent pour tourner du côté du Midi, espérant y voir diminuer l'âpreté du désert de glace.

De ce côté, les passages n'étaient guère moins difficiles; cependant, avec beaucoup de prudence et d'agilité, on pouvait s'en tirer. Ils avancèrent en montant et descendant sans cesse, mais en restant toujours à peu près dans la région qu'ils voulaient suivre.

— A propos de notre argent, disait Édouard en cheminant, sais-tu que les choses s'arrangent encore pour le mieux. Nous avons conservé avec nous, sur ces hauteurs où le hasard nous jetait, quelque chose à manger, des vêtements chauds, des armes, tout ce qui pouvait nous servir; et pour l'argent qui nous serait si fort inutile, il est resté dans nos valises, à Annecy-le-Vieux.

A ce souvenir d'Annecy-le-Vieux, Lucien poussa un profond soupir, qui s'adressait moins pourtant à Madame Vateline qu'à sa galette.

Puis il répondit :

— Mais nous n'en sommes pas moins par les chemins, sans un sou dans la poche.

— Il n'en faut point, dit son frère. Nous voici transformés en véritables aventuriers.

— Joli métier, pour les fils du comte de Laverny !

— Nous ne l'avons pas cherché.

— Sans compter que les aventures qui nous attendent seront belles !

— Pourquoi pas ?

— Avec ces grands sombres défilés qui ont l'air de vouloir vous avaler ! ces affreux rochers qui ne semblent chercher qu'à vous casser la tête !

— Après ?

— Ne crois-tu pas qu'on va trouver des salles à manger illuminées ; où après vous avoir débarrassé de votre bâton de voyage, on vous fera asseoir à un magnifique souper... ou bien qu'il va sortir de ces glaciers un bois de roses, sous lequel de jolies villageoises viendront vous inviter à commencer la danse avec elles !

— Non, pas du tout.

— Tu vois bien !

— Mais, de ce métier que tu dédaignes, de ce métier d'aventurier battant la campagne, il peut ressortir pour nous mieux que cela, mieux que ton souper et ta danse.

— Je voudrais le savoir.

— C'est facile.

— Eh bien, quoi ?

— Une bonne vérité à connaître. C'est-à-dire, qu'au lieu des titres et des coffres-forts, il vaut mieux avoir sa valeur dans sa tête et dans son bras, parce que les premiers avantages restent toujours accrochés aux murs de votre hôtel ; tandis que les

seconds, l'intelligence et la vigueur, sont partout emportés avec vous.

— Hum... c'est égal.

— Écoute bien. Avec tes dix écus dans ton gousset, tu ne trouverais pas un morceau de pain à acheter sur cette route de neige ; tandis que, si nous devons être encore un jour ou deux égarés dans ces montagnes, il est probable qu'avec les ressources d'esprit qui, grâce à Dieu, ne nous manquent pas, nous pourrons pourvoir à notre subsistance.

— Ça, c'est assez juste.

— Et dans d'autres circonstances, il en est de même. Crois-tu, par exemple, que si, au tournant de ce rocher, nous nous trouvions tout à coup face à face avec un ours, tu pourrais lui graisser la patte avec des pièces d'or, et qu'il te laisserait passer?... le plus souvent!... Tandis qu'avec nos bâtons ferrés, courageusement brandis, ou bien notre agilité à grimper sur une haute cime d'arbre, nous pourrions bien lui échapper.

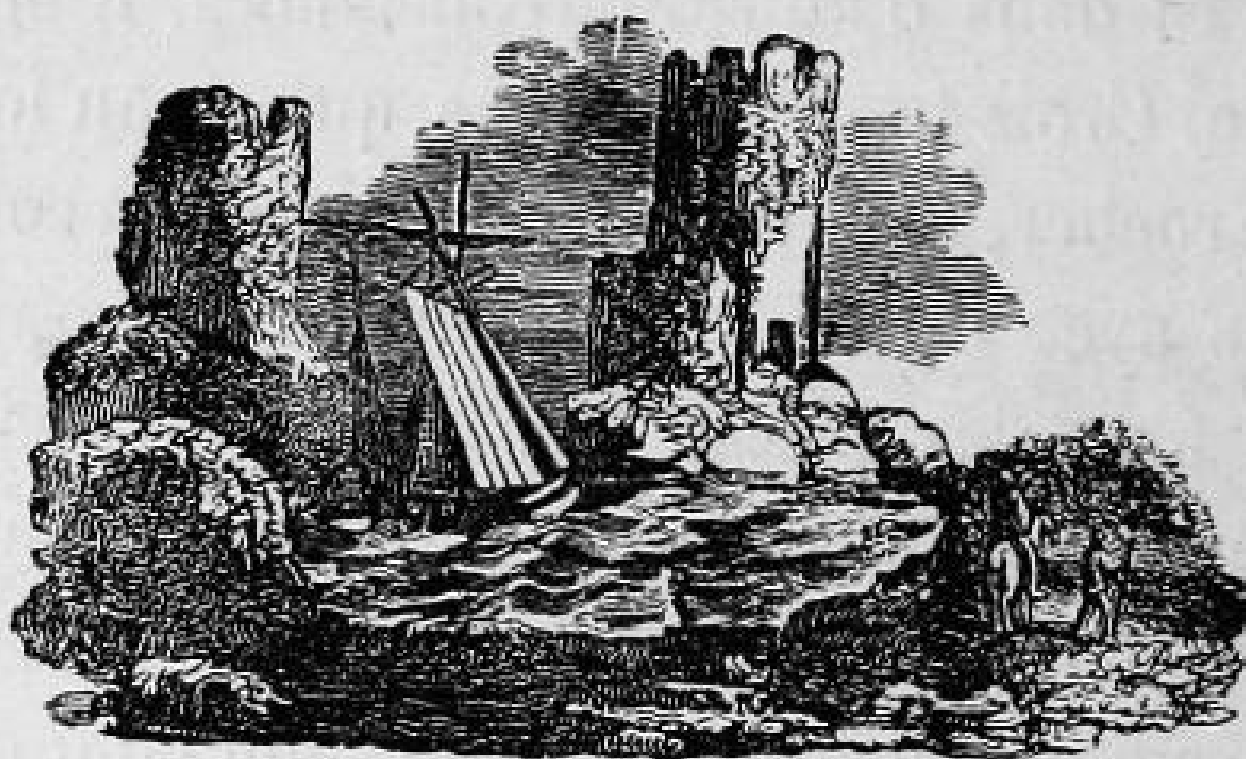
— A la bonne heure... je ne dis pas non.

— Ou bien encore, si cette montagne de neige que voici devant nous prenait envie de dégringoler, penses-tu qu'elle s'arrêtât devant toi et te fît la révérence parce que tu es le fils du comte de Laverny ? Non pas ! Tandis qu'avec la présence

d'esprit, la force de jarrets et la légèreté que la nature nous a données, en nous sauvant à propos, nous irions peut-être plus vite que le courant.

— Édouard, c'est vrai... je te donne gain de cause.


Nos enfants continuèrent à jaser ainsi, et en même temps avancèrent assez rapidement dans leur route.





XIII

LA NOUVELLE DEMEURE

 Les petits voyageurs en recherche d'un passage qui pût redescendre vers la plaine, avaient déjà fait beaucoup de chemin.

Et ils avaient toujours avancé dans la direction du Midi.

Les Alpes, et surtout les Alpes Pennines, sont plus qu'aucun autre pays du monde remarquables par la variété de paysages, parce qu'au-dessous des régions glacées, les brises adoucies y apportent une plus grande quantité de produits.

Ainsi, sur les flancs de cette grande montagne d'Argentières, les sommets de neige perpétuelle, les énormes précipices, les glaciers semblables à des mers de glace, contrastent avec les immenses herbages, les champs cultivés, les épaisses et majestueuses forêts, les ruisseaux d'un cristal paisible, les libres cascades qui bondissent au milieu de la verdure.

Cette différence est plus marquée du montant au versant. Le côté de l'Est et du Nord se rapproche, pour la végétation, de la France et de l'Allemagne; les faces qui regardent l'Italie empruntent en partie, pour la flore et la faune, les richesses des pays chauds.

Mais l'aspect, la forme, la découpure du mont, compensent cet avantage; vers le Nord, les pentes adoucies aux premiers échelons sont encore praticables jusqu'à une certaine hauteur, tandis que la côte du versant est infiniment plus abrupte, escarpée et presque partout inaccessible.

Édouard et Lucien, dans leur route à peu près circulaire, avaient atteint, vers le coucher du soleil, cette dernière face de la montagne.

La fatigue les empêchait d'aller plus loin; cependant dans toute l'étendue, partout où leur regard pouvait pénétrer, ils n'apercevaient que le désert.

Sur leur route, il ne s'était pas offert le moindre abri dont ils eussent pu se contenter pour quelques heures, pas même les restes de quelque cabane de berger à demi emportée. Ils n'avaient vu que des espèces d'antres, qui devaient être la retraite des ours bruns ou des loups cerviers, puis des chaînes de rochers qui étaient bien habitées, mais par l'aigle qui s'y reposait au retour de la chasse, par le chamois qui passait comme une flèche de l'un à l'autre pic, par le bouquetin qui bondissait sur ces parois de granit comme une balle lancée.

Mais alors les voyageurs cherchaient encore ; ils espéraient trouver un chemin pour les lieux habités, ou un refuge momentané, tandis que maintenant, il fallait bien se persuader que la nuit qui approchait devait être passée en plein vent et à la belle étoile.

Naturellement, ils ne savaient pas où ils étaient : des escarpements de terrain et des taillis leur cachaient la terre du Piémont, que d'ailleurs ils n'eussent pas reconnue. Et comme, en tous cas, ils étaient sur des hauteurs perdues et sans ressources, peu importait la dénomination qui dût leur être donnée.

Cependant il fallait souper et se coucher.

Les haltes faites dans cette journée de route avaient entièrement mis à néant le bienheureux

pâté. Chemin faisant, les enfants avaient trouvé, dans quelques filets d'herbage serpentant à travers les rochers, une plante qui ressemblait à la chicorée des prés, puis, à des arbres rabougris, quelques pommes sauvages. Ces produits avaient été d'abord dédaignés par eux ; mais la faim les ayant rendus moins difficiles, ils s'en étaient arrangés, et en avaient même rempli le panier, en prévision de l'avenir.

Le repas se composa donc des tranches du jambon entamé à son tour et de ces quelques racines, de ces âpres fruits pour l'accompagner.

Ensuite, il fallut songer à se garantir des bêtes fauves pour les heures nocturnes qui s'avançaient.

Les matériaux ne manquaient pas pour se construire un abri. Le *Josau* qui avait soufflé la veille, et, ainsi qu'on l'a vu, tourné vers le Midi, avait sur son chemin déraciné assez d'arbres, détaché assez de fragments de roches pour qu'on en trouvât à tous les pas.

Mais le temps laissé par le crépuscule, et les forces des enfants, étaient bien peu de chose pour cette construction.

Cependant il fallait bien ou mal y arriver.

— Je disais bien, grommelait Lucien, que nous regretterions notre grotte.

— Mon cher, répondait Édouard, comme le

chemin de la montagne ne serait pas venu nous chercher dans la grotte, c'était à nous à aller le trouver. Eh bien, *fais ce que dois advienne que pourra*. Moi, je ne sors pas de là.

— Il est advenu que nous n'avons rien trouvé.

— C'est vrai.

— Il est advenu que nous sommes rompus de fatigue... Oh ! mais ce qui s'appelle rompus.

— Je ne dis pas non.

— Il est advenu que j'ai les pieds meurtris, déchirés jusqu'au sang.

— Je le sais, pauvre enfant !

— Et avec cela, un sommeil !... Oh ! d'abord, quoique tu en dises, je veux dormir demain toute la journée.

— D'accord, mais pour cela, il nous faut une espèce de logis, fermé de pierres, de broussailles.

— Comme celui de la nuit passée.

— Ah ! nous ne sommes pas à même de varier les genres d'architecture. Il s'agit seulement d'avoir une demeure fermée, pour que le loup ne puisse entrer chez nous sans frapper.

— Allons, tu as raison.

— Mais, repose-toi, mon pauvre garçon, je tâcherai de venir à bout de la besogne tout seul.

— Non, Edouard, si je te voyais prendre de la

peine sans moi, j'en souffrirais plus que des écorchures de mes pieds.

Les enfants se mirent à l'ouvrage

Toutefois, l'entreprise d'édifier une demeure la minute se simplifia plus qu'on aurait dû le penser. Il se présenta un angle aigu, profond, dans des masses de rochers fort élevés; cela faisait déjà deux murailles du logis toutes construites; la troisième fut élevée avec de grosses pierres superposées et alternées de branchages. Edouard trouva même aux alentours assez de feuilles mortes pour y faire une espèce de couchette. La toiture seule manquait; mais on remit ce détail à un autre jour.

Les voyageurs s'y retirèrent avec le panier au jambon, leur unique bagage.

Et Dieu sait de quel bon sommeil ils dormirent!

L'œil des étoiles qui passaient à la voûte céleste pouvait les voir sur leur couche sauvage, les mains entrelacées, et si jeunes, si frais, si beaux tous deux, qu'ils semblaient avoir apporté la grâce et la vie dans cet âpre désert.

Le lendemain, Edouard se leva de bonne heure. Lucien renonça au projet de dormir toute la journée, car ils avaient fort à faire au dehors pour considérer ces lieux, à peine entrevus la veille, connaître leur nouvelle solitude, et savoir ce qu'ils pourraient y devenir.

Debout sur un étroit plateau, les bras croisés, arpentant le terrain du regard, inspectant ce qui les entourait, ils levèrent le plan exact de cette partie de la côte, et en gravèrent l'ensemble dans leur esprit.

De ce point voici au juste quel est leur horizon :

Au-dessus du plateau, touchant à l'éther du ciel, est la région des glaces. En descendant, se trouve une zone de terrain entièrement aride et qui semble avoir été récemment bouleversé. Plus bas, une forte nappe de neige qui se déroule en forme allongée dans une étendue d'environ une demi lieue. D'un côté, cette nappe de glace rejoint une sombre gorge, qui tourne brusquement, et semble perforer la montagne pour aller se perdre dans ses entrailles ; de l'autre côté, elle s'arrête à un massif d'arbres d'hiver, qui se profilent sur le bleu de l'espace, et après lesquels on n'aperçoit plus rien.

Voilà pour la partie supérieure.

A la hauteur du plateau, on a, à droite et à gauche, de colossales tours de rochers, à la construction hardie, aux créneaux sourcilleux, entremêlés de chênes, de bouleaux, puis des échelons qui descendent à pic en entrechoquant leurs arêtes aiguës.

Sous les pieds s'étend un véritable rempart de rochers à la pente perpendiculaire, sillonnée de si

profondes crevasses qu'elles semblent avoir été ouvertes par un tremblement de la montagne. Ce rempart, à droite, s'arrête, coupé en droite ligne à un immense précipice, sur la profondeur duquel il détache l'angle de sa paroi ; à gauche, il est borné par un énorme torrent, masse d'eau tumultueuse, qui court en bondissant dans son ravin, jette des grondements effrayants, remplit l'atmosphère de son écume blanche, et disparaît tout à coup sous la voûte d'une immense caverne, où elle semble vouloir aller cacher sa fureur.

A la base de la muraille de granit, il n'y a rien que des pics abrupts, des langues de terrain d'une déclivité impossible à frayer, et coupés de rochers surplombant sur l'espace.

Puis, plus bas encore, rempart de rochers, précipices, torrent, caverne, tout va se perdre sous le noir rideau d'une gigantesque forêt de sapins.

Après l'inspection terminée :

— Eh bien, dit Lucien à son frère, vois-tu ici quelque grande route qui nous conduise bien commodément dans la plaine ?

— J'y vois toutes les horreurs de la nature, dit Edouard.

— Nous voici joliment perchés ! reprend le bambin.

— Je ne sais, sur l'honneur, dit son frère, par où nous pourrions descendre d'ici.

— Il n'y a au monde de praticable que le sentier en zigzag par lequel nous sommes venus.

— Et ce n'est guère la peine de le reprendre pour retourner où nous étions.

— Du reste, pour aller à droite ou à gauche, en haut ou en bas, il faudrait être oiseau.

— Pas tant d'ambition, Lucien ! Si nous avions seulement le bonheur d'être un escargot ou une mouche, nous nous en tirerions bien.

— En être réduits là ! Nous, des hommes, Edouard, désirer d'être mouche !

— Que veux-tu ?

— Mais nous sommes donc cloués sur cette maudite montagne !

— Cela me fait bien cet effet-là.

— Nous sommes donc prisonniers !

— Mon Dieu, oui ; c'est une prison aérienne, voilà tout ; elle est ouverte de tous côtés, et nous n'y sommes pas moins enfermés ; quant à des geôliers pour nous garder, voici, plantés à la porte, ces vieux rochers, avec l'air sombre et rébarbatif qui convient à leur rôle.

— Ah ! mais, je n'ai point fait de mal, moi, et je ne veux pas être incarcéré, pas plus sur la montagne que dans la prison du Châtelet.

— Alors, que prétends-tu ?

— A tout prix, il faut nous en aller. D'abord, pour notre honneur et notre liberté...

— Ensuite ?

— Ensuite, parce qu'ici, il n'y a pas à dîner.

— Mais encore ?...

— Plutôt retourner d'où nous sommes venus.

— Bah ! est-ce que nous y trouverons mieux la table mise ?

— Mais c'est donc un enfer !... Oui vraiment, quoi qu'on ne parle point d'*enfer de glace*, en voici bien un d'où l'on ne peut sortir.

— Prison ! enfer ! De mieux en mieux.

— Mais, dis donc quelque chose !

— Tiens, Lucien, asseyons-nous un peu, car la vue de ces lieux sauvages m'a plus brisé que la marche d'hier, et je me sens tout étourdi !

Ils allèrent s'asseoir à l'entrée de leur cabane, où le seuil formé d'un tronc d'arbre, présentait un siège naturel.

Puis, lorsque l'aîné des fils du comte de Laverny eut tenu quelque temps sa tête dans ses mains, et profondément réfléchi, il reprit :

— Écoute, Lucien, il faut voir les choses comme elles sont. Nous tirer d'ici par nos propres forces est impossible. Il n'y avait que des chemins difficiles, que l'avalanche nous a fermés, et ce

n'est pas nous qui vaincrons les géants de glace. Nous ne pouvons plus maintenant attendre notre salut que de quelque secours étranger et inconnu.

— Alors, dit Lucien, nous sommes perdus ?

— Je ne le crois pas, reprit son frère. J'ai dit, dès le premier moment, que dans de telles circonstances, l'Espérance devait être notre vertu, et il ne faut pas l'abjurer.

— Eh bien ! qu'appelles-tu un secours étranger et inconnu ?

— Que sais-je ?... c'est ce que la Providence nous enverra... quelque montagnard, qui mieux instruit que nous des dédales de ce désert, viendra à le traverser et nous emmènera avec lui... quelque chasseur intrépide, que l'ardente poursuite de sa proie entraînera dans ces rochers, et qui nous rendra le même service.

— C'est joliment amusant de n'avoir qu'à attendre, et de ne pas seulement savoir ce qu'on attend.

— Lucien, on n'est pas en ce monde pour s'amuser.

— C'était ce que je voulais, moi.

— Une fois la chose admise que nous ne pouvons rien faire qu'attendre, il y a deux partis à prendre : rester ici, ou bien retourner par notre

chemin dans l'autre désert d'où nous sommes venus...

— Oh ! alors...

— Il faut aller là bas, n'est-ce pas, retrouver notre grotte, avec sa voûte épaisse, son tapis de mousse, qui te tient tant au cœur... Mais là bas, au milieu des glaciers, nous n'en avons pas pour deux jours avant de mourir de froid, mon cher.

— Ça, je le crois.

— Tout le temps que nous avons marché hier, le soleil nous a dit que nous avançons vers le midi... et, en effet, ici la différence de température est sensible... quelques plantes y vivent; nous ferons comme elles.

— Hélas !

— J'avoue qu'ici, notre logement laisse beaucoup à désirer; mais nous pourrions l'améliorer... cela dépend de nous, nous avons les matériaux sous la main. Après le logis, reste la nourriture à trouver. De ce côté est aussi tout l'avantage; tandis qu'au nord, il n'y a pas un brin d'herbe, nous avons dans ces parages des pentes de gazon, des taillis, où l'on peut découvrir des racines et des plantes fort mangeables... des fruits de buisson... puis un ruisseau limpide tout auprès.

— Hum ! triste chair.

— J'en conviens.

— Et bien dure sous la dent.

— Justement. En même temps que les bois nous donneront des fruits et des racines, ils nous fourniront aussi des broussailles pour les faire cuire, si cela peut en améliorer la qualité.

— Au fait, il faudra bien.

— Sans compter que ces bons feux, que nous allumerons à volonté, serviront aussi à nous chauffer dans les matinées et les soirées trop fraîches.

— Pourquoi pas toute l'année !...

— Qui sait ?

— Nous resterons donc ici ?...

— Ce que Dieu voudra, mon enfant.





XIV

LE VAUTOUR



Dès ce jour, les jeunes solitaires de la montagne se mirent à commencer la solide construction de leur habitation. Ils disposèrent des solives, puis comblèrent les intervalles de pierres cimentées par la mousse et la terre glaise qu'ils allaient chercher au bord du ruisseau voisin. Ainsi s'éleva la façade, que l'angle de rocher laissait encore à édifier.

Le logis eut aussi sa toiture, et même une porte mobile ; c'est-à-dire une étroite ouverture, qui se

fermait pour la nuit avec des pierres superposées, et restait ouverte dans la journée.

Pendant ce temps, les jeunes garçons ne s'éloignèrent guère de la plate-forme, ayant besoin de toutes leurs forces pour les travaux de construction.

A la fin du troisième jour, l'ouvrage était achevé.

Mais, le lendemain, Lucien se leva soucieux.

— Frère, dit-il, le jambon finit aujourd'hui.

Et le soir, lorsque le dernier repas fut pris :

— Frère, dit-il, le jambon est fini !

Il y avait là un véritable malheur pour les pauvres égarés. Ils avaient pourtant bien cherché dans les parties de terre végétale ce que le sol, les buissons, les arbres pouvaient leur donner, et soigneusement apporté à la maison la moindre plante qui pût passer pour un comestible ; mais avec cela, un peu de viande salée les soutenait, et désormais il faudrait s'en passer.

Ce régime de maigre forcé fut pourtant adopté, et même il menaça de se prolonger.

Pourtant un jour, vers midi, les enfants étaient assis à leur place habituelle, au seuil de la cabane.

Les privations, la faim, avaient déjà un peu altéré les traits de Lucien. Édouard n'était guère plus fort, mais il ne sentait pas son mal. Tenant

son frère enlacé dans un de ses bras, la tête penchée vers lui, il observait sa pâleur d'un regard douloureux, et n'avait d'inquiétude que pour ce pauvre enfant.

Le temps était radieux, la nature imposante et splendide.

Le soleil frappait les vastes plans de la montagne, qui se détachaient en or et en couleurs chaudes, énergiques, d'un ensemble merveilleux : on eût dit de magiques tableaux faits par le pinceau d'un peintre surhumain.

L'air était d'une pureté, d'une limpidité délicieuses.

L'atmosphère vive et froide de la hauteur s'infiltrait de tièdes courants du Midi. On sentait que les végétaux respiraient largement, et ils épanouissaient le luxe de leur verdure. Les oiseaux se répandaient tous au dehors et remplissaient l'étendue d'azur ; le temps était gai ; ils jouissaient de ce beau jour, comme si ce n'eût pas été peut-être le dernier, et chantaient le plaisir qui leur était donné.

Hélas ! dans ces régions, les plantes, les animaux vivaient, et les jeunes fils du comte de Laverny allaient peut-être mourir !

Ils étaient là, silencieux, les yeux machinalement fixés devant eux.

En ce moment, une large tache sombre vint se marquer fortement sur le gravier doré du plateau.

Puis, un bruit étrange se fit entendre dans l'air.

Les enfants se dressèrent de leur place.

Et cette exclamation sortit de la bouche de Lucien :

— Ah ! le sacripant de vautour, il emporte un agneau !

Édouard, instinctivement, saisit un de ses pistolets à sa ceinture, et il tira en l'air.

Le pistolet n'était chargé qu'à poudre, et l'oiseau de proie volait à une hauteur bien éloignée de sa portée.

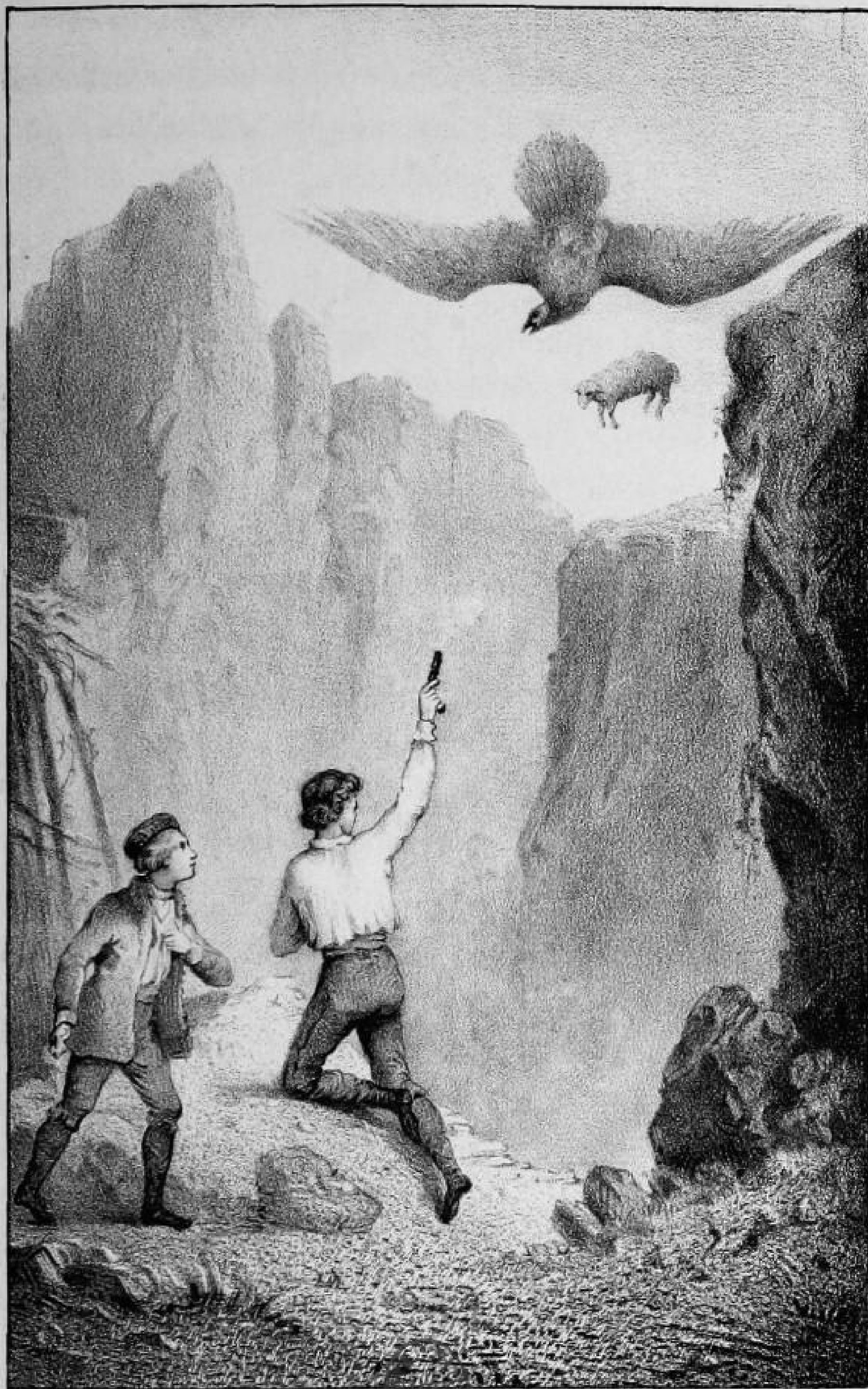
Mais celui-ci cependant en reçut comme une commotion électrique. Peut-être fût-il étourdi par ce bruit inconnu dans son désert; peut-être, dans les aventures de sa vie, avait-il eu quelque plume de l'aile brisée par le plomb d'un chasseur.

Tant il y a, qu'il laissa tomber sa proie au beau milieu du plateau, et vola éperdu jusqu'à son rocher.

Les enfants ne savaient que dire de cet événement.

Pourtant, leur premier mouvement fut de plaindre et de caresser l'agneau, tout percé de

LE ROBINSON DES ALPES



A. de Vresse, Éd. Paris

Lith. Roche, Paris

Le Vautour laisse tomber sa proie.

Page 158.

1423

coups de bec et sanglant : mais le pauvre animal ne bougeait plus, il était bien mort. Alors, comme les jeunes garçons n'étaient pour rien dans le meurtre, ils pensèrent naturellement à profiter de cette occasion très-opportune de trouver une précieuse et abondante nourriture.

Les enfants sont si mobiles ! L'émotion de l'incident, et la pensée d'une subsistance savoureuse, avaient déjà ramené des couleurs roses sur les joues de Lucien.

La nécessité fait faire bien des choses desquelles on se serait cru incapable : Édouard et Lucien dépouillèrent fort proprement la petite bête.

Lucien disposa quelques pierres plates, sur lesquelles il plaça l'agneau, tandis que son frère allumait un grand feu devant cet appareil.

Puis, les enfants s'accroupissant devant leur rôti, le retournèrent délicatement à mesure que les chairs se doraient.

Mais pendant cette opération, il est impossible de peindre la fureur du vautour, qui voyait son bon dîner se préparer pour être mangé par les autres.

Nous avons dit que quelques-uns des rocs hérissés de la montagne affectaient la forme de tour; celui sur lequel habitait l'oiseau de proie, dressé à la limite du plateau, était à peu près de cette

structure; et si les enfants n'avaient pas aperçu jusque là leur terrible voisin, c'est qu'il se tenait d'ordinaire derrière les pointes qui, au sommet du roc, figuraient les créneaux.

Mais en ce moment, penché au bord de son donjon, il donnait tous les signes de son ardente colère; son œil rouge était en feu, ses plumes hérissées; ses ailes, au lieu de se tenir collées à son corps, traînaient jusqu'à ses pattes, et frémissaient convulsivement.

Par instant, n'y tenant plus, il s'élançait du roc et venait tournoyer au-dessus de la cuisine. Il décrivait en l'air de larges spirales, puis, les rétrécissant, les abaissant, il semblait prêt à venir reprendre sa proie toute brûlante.

Les enfants éclataient de rire.

D'abord, ils avaient sous la main de bonnes branches d'arbre pour venir à bout de l'ennemi s'il se fût hasardé à ce point; puis il aurait certainement suffi d'un second coup de pistolet tiré vers lui pour le mettre en fuite.

Et même le nargant :

— C'est bien fait! c'est bien fait! lui disait Lucien, tu enrages, sacripant.

Sacripant avait été le premier nom donné à cet oiseau rapace, et il lui allait si bien qu'il devait lui rester.

— Eh bien ! oui, reprenait le bambin, nous mangerons ton agneau à ta barbe.

— N'augmente donc pas son chagrin , disait Édouard.

— Si tu en veux, continuait Lucien, vas-en chercher un autre.

— Il te répondra, dit son frère, que ce n'est pas facile; les agneaux ne tombent pas ainsi à tout bout de champ sous le bec. Du plus loin qu'il voit l'aigle ou le vautour, le chien avertit; le berger arrive avec son bâton, et d'un vigoureux moulinet empêche bien les brigands de l'air d'approcher du troupeau.

Mais le rôti cuit à point, les enfants ne pensèrent plus qu'à leur dîner.

Ce mets, accompagné de racines et de pommes sauvages cuites sous la cendre, arrosé de l'eau claire du ruisseau, leur fit un excellent repas.

Ensuite, Lucien, ayant entendu dire que l'on gardait les viandes dans la glace, monta la côte d'une cinquantaine de pas, et enfouit le reste du rôti dans un creux de rocher plein de neige, qu'il put assez bien refermer pour que personne ne vint y toucher.

Puis il leur restait encore la peau de l'agneau pour faire un bon oreiller.

Ils avaient donc la subsistance assurée pour

quelques jours ; et pour reprendre la sécurité, il ne leur en fallait pas davantage.

Les fils du comte de Laverny ne faisaient plus de vaines recherches pour regagner les lieux habités : glaces, rochers, torrent, bois de sapins, dessinaient trop vigoureusement à leurs yeux leurs formidables barrières pour qu'ils pussent songer à les franchir.

Il n'y avait absolument rien à faire, comme l'avait dit Édouard, qu'à attendre quelques bonnes nouvelles de la Providence.

Mais quelque chose leur disait au fond de l'âme qu'elles ne leur manqueraient pas.

Leur vie sur la montagne était toute contemplative ; la vue des grands spectacles de la nature remplissait seule les heures de leur journée.

Mais, dans des heures aussi uniformes et oisives, le moindre détail hors de ligne est un événement ; les enfants s'occupaient beaucoup de la connaissance qu'ils avaient faite de Sacripant.

Puis, on a toujours besoin de relations, et, parmi ces oiseaux, ces bêtes fauves, qui passaient autour d'eux comme des flèches, parmi ces voyageurs des solitudes qu'ils n'avaient jamais vus, et ne reverraient jamais, le vautour seul vivait à leur côté ; et c'était aussi le seul de ces êtres de la création avec lequel ils eussent eu quelques rapports.

Celui-ci maintenant se tenait souvent fixe et roide sur le bord de sa tour ; il attachait son œil fauve et irrité sur les enfants ; son immobilité était alternée de frémissements d'aile, qui témoignaient de quelque contraction secrète ; tout en lui annonçait que sa haine persistait, et peut-être accompagnée de projets de vengeance.

Les enfants qui se promenaient de long en large sur le plateau, en passant devant l'oiseau de proie, s'arrêtaient parfois à le considérer.

— Il est beau, pourtant, disait Édouard, son corps porte bien près de trois pieds de longueur ; sa robe est riche ; ses yeux entourés d'un rouge écarlate, ont à l'iris la nuance et l'éclat des perles. Sa tête est petite et grêle, son cou nu, mais au bas, il porte un large et beau collier de plumes fines d'un gris azuré. Les plumes de la poitrine, du ventre, des cuisses, sont d'un blanc nuancé de jaune rose ; ses belles grandes ailes se teignent d'un brun rouge, qui en descendant par nuance, arrive au noir foncé des dernières plumes et de la queue (1).

— Vois-tu, disait Lucien en raillant son ennemi, tu ferais un bel oiseau si tu n'étais pas si méchant.

(1) C'est celui que l'on nomme dans les Alpes *Vautour à barbe* ou *Vautour aux agneaux*.

— C'est vrai, dit Édouard, une vilaine physiologie gâte tout.

— Et tu as la plus mauvaise mine que l'on puisse voir, reprenait Lucien ; ainsi ne va pas prendre de la vanité, bestiole ! et te croire le roi des airs.

— Non, dit Édouard, le roi des airs est l'aigle certainement.

Et le jeune garçon, qui avait encore toutes fraîches à la mémoire les leçons de son professeur, et qui n'était pas fâché de s'en parer, ajouta d'un ton doctoral :

— On a donné aux aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus grands et plus forts que les vautours, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins basement cruels. Leurs mœurs sont plus fières, leurs entreprises plus hardies, leur courage plus noble ; ils ont au moins autant de goût pour la guerre, que d'appétit pour la proie. Les vautours, au contraire, n'ont que l'instinct de la basse gourmandise et de la voracité ; et ils n'attaquent guère les vivants que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts.

— Tu entends, Sacripant, dit Lucien, voilà qui fait ton éloge !

Et Édouard continuant à professer de mémoire :

— L'aigle, dit-il, attaque ses ennemis corps à corps ; seul il les poursuit, les combat, les saisit. Les vautours, au contraire, pour peu qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupes comme de lâches assassins, et sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie ; car, en ce genre, il n'y a qu'eux qui se mettent en nombre et plusieurs contre un ; il n'y a qu'eux qui s'acharnent sur les cadavres, au point de les déchiqueter jusqu'aux os. La corruption, l'infection les attire au lieu de les repousser. Les éperviers, les faucons, et jusqu'aux petits oiseaux montrent plus de courage, car ils chassent seuls, et plus de délicatesse, car presque tous dédaignent la chair morte, et refusent celle qui est corrompue.

— Poltron ! lâche et sale par-dessus le marché ! dit Lucien à l'oiseau de proie ; ton portrait est tout tracé !

On eut dit que celui-ci comprenait en effet les rapports injurieux qui se faisaient sur son compte ; il baissait l'oreille, semblait recueillir les paroles des enfants, et son bec grinçait d'impatience, ses plumes se hérissaient comme aux plus mauvais moments.

Édouard débitait encore sa leçon.

— On peut à la seule inspection juger de la différence de nature. L'attitude de l'aigle est fière; il se tient droit et presque perpendiculaire sur ses pieds, tandis que le vautour, qui a la pose à demi-horizontale, semble marquer la bassesse de son caractère par cette position inclinée de son corps.

On reconnaîtra les vautours même de loin, parce qu'ils sont les seuls oiseaux de proie qui volent en nombre, c'est-à-dire plus de deux ensemble, et aussi parce qu'ils ont le vol pesant, et qu'ils ont même beaucoup de peine à s'élever de terre, étant obligés de s'essayer et de s'efforcer à plusieurs reprises avant de prendre leur plein essor.

Lucien insista.

— Cela te fait joliment enrager, tout ce qu'on dit de toi, Sacripant.

Et Édouard termina ainsi :

— Enfin, dans les oiseaux comparés aux quadrupèdes, le vautour semble réunir la force et la cruauté du tigre, avec la lâcheté et la gourmandise du chacal, qui se met également en troupe pour déterrér et dévorer les morts, tandis que l'aigle a, comme je l'ai dit, le courage, la noblesse et la magnanimité du lion.

— Tu as ton compte, vieux brigand ! dit Lucien en lui tournant le dos.

Les enfants continuèrent leur promenade, sans plus songer à leur voisin, qui était pourtant des plus dangereux.





XV

UNE GRANDE SURPRISE.

Cependant la vie allait devenir bien difficile pour les petits ermites du Mont d'Argentières.

Il était impossible de prévoir, dans ces régions glacées, d'où pourrait leur venir les moindres aliments.

De plus, l'hiver était à leur porte ; et, s'il retardait un peu sa venue sur ce versant exposé au midi, le fléau, qui triompherait bientôt d'une bienfaisante mais trop faible influence, ne serait pas moins mortel.

Pourtant les enfants ne réfléchissaient pas trop profondément à ces choses, tant qu'il leur restait un peu de provisions dans le creux de rochers, et tant qu'un rayon de soleil dorait leur solitude.

L'isolement était ce qui leur pesait le plus.

La distance était trop grande, et le pied de la montagne trop hérissé de grands bois pour qu'ils pussent apercevoir aucun habitant de la plaine ; et des villes, des villages, ils ne découvriraient même que les flèches, les clochers dans les vapeurs d'opale de l'horizon.

Les oiseaux mêmes, à mesure que la saison avançait, se retiraient davantage vers la forêt ; le passage des bandes de chamois était plus rare ; les premiers jours, ils voyaient souvent des bouquetins, ces chèvres des Alpes, au corps blanc, à la tête noire, venir boire au bord du ruisseau, ils avaient même cherché, quoique vainement, à attirer l'un de la troupe jusqu'à eux, et maintenant les bouquetins aussi se montraient moins souvent.

— Te souviens-tu, Édouard, disait Lucien, mon père, le soir de notre arrivée à Annecy-le-Vieux, nous disait qu'il nous avait amené dans ces contrées, non point en raison des merveilles de la nature qui s'y trouvent, mais pour nous faire voir des hommes simples, probes et laborieux... Ah !

nous voilà bien placés pour faire leur connaissance.

— Enfant ! dit son frère, cela ne durera pas ainsi : nous retournerons au milieu de cette bonne population de Savoie, à moins que nous ne mourions bien promptement ici.

— Mais lui... notre bon père... que fait-il ?

— Oh ! pour cela, malgré l'éloignement, nous pouvons bien le dire, ce qu'il fait... S'il vit... il pense à nous, il nous cherche, il a réuni tout ce que le pays possède de guides, de gens expérimentés dans la connaissance des montagnes ; il les a envoyés de tous côtés ; il nous cherche lui-même de toutes ses forces.

— Pourtant, nous ne voyons venir personne.

— Que veux-tu ?... il faut du temps... C'est tout un monde de déserts qu'une hauteur des Alpes.

— Oui, certainement... Et n'importe, il est toujours bon de penser que sans cesse, tout le jour, mon père s'occupe de nous.

— Eh ! tiens, il me semble sentir qu'en ce moment même, il nous aime, il se livre à notre recherche avec plus d'ardeur que jamais.

— Alors, Edouard, les soins de sa tendresse, c'est comme une prière qui doit être exaucée : il

nous arrivera peut-être quelque chose de bon aujourd'hui.

Les enfants, jusque-là, ne s'étaient guère éloignés du plateau.

Ils ne s'étaient surtout point dirigés vers les hauts mélèzes qui, du côté de l'est, bornaient leur horizon ; les arbres d'hiver ne produisent rien ; et en même temps leur ombre épaisse rend le sol plus aride.

Cependant ce jour-là, pour ne rien négliger, ils voulurent aller explorer ce point de leur âpre domaine.

Edouard prit le bâton ferré de voyageur, qui lui servait maintenant à fouiller la terre pour en arracher la chicorée sauvage et quelques-unes des plantes et racines qui servaient quelque peu à leur nourriture.

Ils se prirent par la main et partirent.

— Hum ! les bêtes de cette montagne ne sont guère aimables, murmurait en chemin Lucien.

— Que veux-tu dire avec tes bêtes ? demanda son frère.

— C'est qu'autrefois, répondit le bambin, les cénobites qui demeuraient au désert n'avaient pas meilleure table que nous, cela se comprend ; mais les corbeaux ou les lions allaient leur chercher

leur pitance, qu'ils déposaient bien proprement devant eux.

— Tandis que nous...

— Nous... Il n'y a que Sacripant qui nous ait rendu une fois ce service ; et il l'a fait de si mauvaise grâce, que ce n'est pas la peine d'en parler.

— Dame ! nous ne sommes pas des saints, après tout.

A la limite de la plate-forme, les enfants gravirent, à l'aide de quelques saillies, la hauteur d'une cinquantaine de pas, qui les séparait de la zone envahie par la neige.

— Le massif d'arbres était à leur droite ; ils le rejoignirent. Edouard commença ses fouilles dans la terre, tachée de quelques touffes d'herbe, qui s'étendaient au pied ; Lucien s'avança un peu plus loin dans la même direction.

Au tournant, la vue se trouva dégagée de la barrière qu'y apportaient les grands arbres.

Au bout de quelques pas, Lucien se retourna.

— Frère, dit-il, il y a, là, un énorme tas de décombres.

— Qu'est-ce que cela ?

— Je n'en sais rien... Viens voir.

— Non... Je crois avoir trouvé quelque grosse racine, ou une sorte de tubercule.

— Tubercule ! Qu'est-ce que cela ?... Mais viens donc voir ce qui est là... Cela ressemble à quelque chose.

— Non, Lucien, laisse-moi.

Le jeune garçon disparut un moment.

Puis il revint au-dessus du tertre de rocailles, les yeux brillants, la figure agitée, battant des bras comme un moulin à vent, et répétant :

— Mais frère, viens donc !... viens donc vite !

Pourtant, comme il avait l'air fort exalté et surpris, mais non effrayé, Édouard posa tranquillement à terre son bâton et sa provision d'herbes avant de le rejoindre.

Mais dès qu'il eut gravi la distance voulue, Lucien saisit son bras d'une main, étendit l'autre devant lui, et dit d'un air superbe et imposant :

— Ceci est la cabane d'Antoine ! Ceci est la neige où le hameau de Moriat a été enseveli.

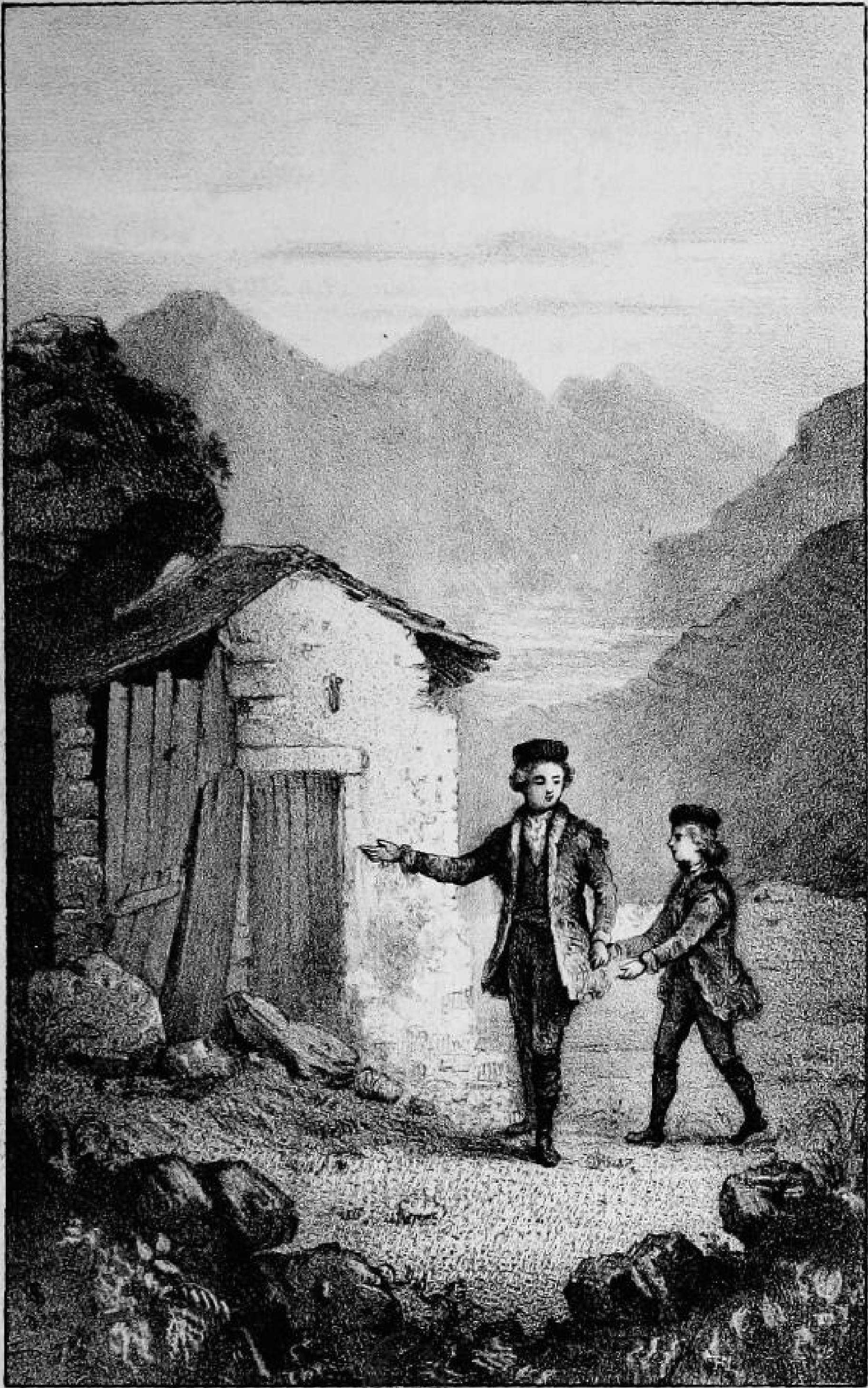
— Tu rêves, dit Édouard.

— Ah ! je rêve, viens voir !

Il entraîna son frère au milieu d'un chaos de débris, montant et descendant sur les bois et pierres des décombres, puis s'arrêtant devant une partie de bâtisse encore debout, mais ouverte de ce côté, il montra un pan de mur revêtu de chaux, sur laquelle étaient tracés des caractères au charbon.

— Lis ! dit-il.

LE ROBINSON DES ALPES

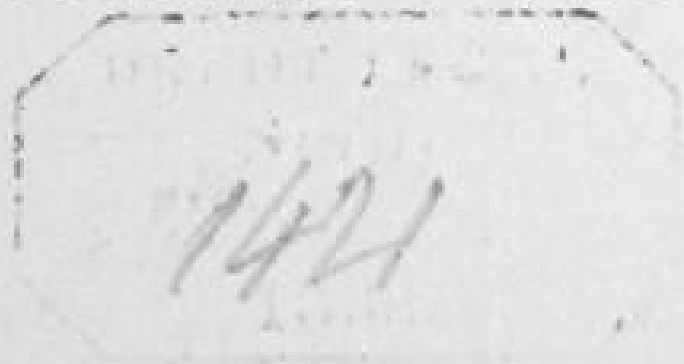


A. de Vresse, Édil. Paris.

Lith. Roche. Paris

La Cabanne d'Antoine

Page 174



— *Le cinq avril Antoine ne sera plus seul ici !*

Édouard stupéfait, après avoir lu ces mots, ajouta :

— Il est bien vrai !... C'est étourdissant !

— Mais pas trop, dit Lucien. Nous savions que le hameau où avait vécu Antoine était sur ce Mont d'Argentières, mais sans doute assez loin des chemins que nous avions parcourus avec lui. Eh bien ! ce grand ravin, qui là bas tourne la côte, est la gorge de Moriat, à l'extrémité, de ce côté, était le hameau qui avait pris son nom ; et tout à côté, séparée par un rocher et un massif d'arbres verts, la maisonnette d'Antoine, dont une partie avait été préservée... La voilà.

— Oui, c'est juste... mais je ne puis encore en revenir.

— Ah ! il n'y a pas à s'y tromper... Ces mots-là disent tout.

— Pauvre Antoine ! c'est donc ici qu'il a laissé tout son bonheur ! c'est ici qu'il a eu de si bonnes et si légitimes espérances, qui sont restées attachées à ces pauvres planches noircies, tandis qu'il partait seul...

— Oui, pour aller à Cluses, chercher ses anneaux de mariage... dont l'un, comme tu sais... celui de Ninette... s'est cassé en signe de malheur.

— Et il partait seul, le malheureux, pour toujours rester seul, pour ne plus revenir.

— Chose étrange, par exemple ! lorsque toute l'ambition de ce brave montagnard est de récolter de l'argent parmi les glaciers pour venir ici reconstruire sa demeure et y finir sa vie, c'est nous qui, en nous trouvant égarés, y sommes arrivés les premiers.

— Eh bien ! tant mieux... il me semble qu'ici nous sommes moins seuls.

— Tu trouves ?

— Oui, tandis que toute cette côte, ces rochers, ces glaces, ces arbres noirs, sont si nouveaux, si étrangers et si durs pour nous, voici un endroit dont nous savons le nom et l'histoire, qui nous parle de notre bon compagnon de voyage, et de toute sa vie que nous connaissons.

— C'est vrai. Nous allons maintenant examiner en détail ces décombres.

— Et tu vas voir tout l'intérêt que nous y trouverons.

Voici le tableau que présentait ce point de la montagne, tel qu'il était resté après l'avalanche.

Quatre énormes mélèzes, noirs et tordus, debout au milieu des troncs et des rameaux maintenant desséchés de leurs compagnons renversés, dominaient l'emplacement.

Un gigantesque rocher, à la crête hérissée, et s'avancant en angle aigu, fortement enraciné aux flancs de la montagne, et de force à braver tous les ouragans, formait à gauche un formidable arc-boutant.

Contre ce roc, étaient les décombres de la maison rustique, bois et plâtres ; puis tous les débris, toutes les mottes de terre, les bois morts, les blocs de granit que le torrent furieux y avait apportés.

La lame du roc, en fendant la masse roulante de neige, n'avait laissé jaillir qu'une partie du côté de la maison. Mais cette partie, et le choc des dévalations du sommet, l'avaient fendue en deux.

Elle était donc ouverte latéralement. Le reste de sa toiture ébranlée pendait en solive noircie dans l'intérieur. Au-dessous de ce squelette de construction, on voyait encore les objets qui avaient meublé cette partie du logis : une table, des escabeaux à demi rompus, une grande cheminée avec quelques ustensiles de ménage ; au fond, ce qui avait été un lit et n'était plus maintenant qu'un informe amas de moisissure ; puis, d'un autre côté (ce qui donnait son cachet d'authenticité à la demeure d'Antoine), on voyait rangés en faisceaux des outils de charpentier.

De l'autre côté du rocher, s'étendait la nappe de neige, c'est-à-dire l'avalanche, qui après avoir

fondu du sommet, rebondi sur la côte, roulé dans le défilé, s'était abattue dans le bassin du hameau de Moriat, l'avait broyé et enseveli, et avait pris sa place.

Édouard et Lucien, après avoir fait le tour des décombres, revinrent s'arrêter devant cette étendue de glace. Et maintenant qu'ils savaient tout ce que cachait son épaisseur, ils la considéraient pâles et tremblants.

Elle était bien faite pour former une immense pierre de tombe, cette neige blanche, froide et éternelle !

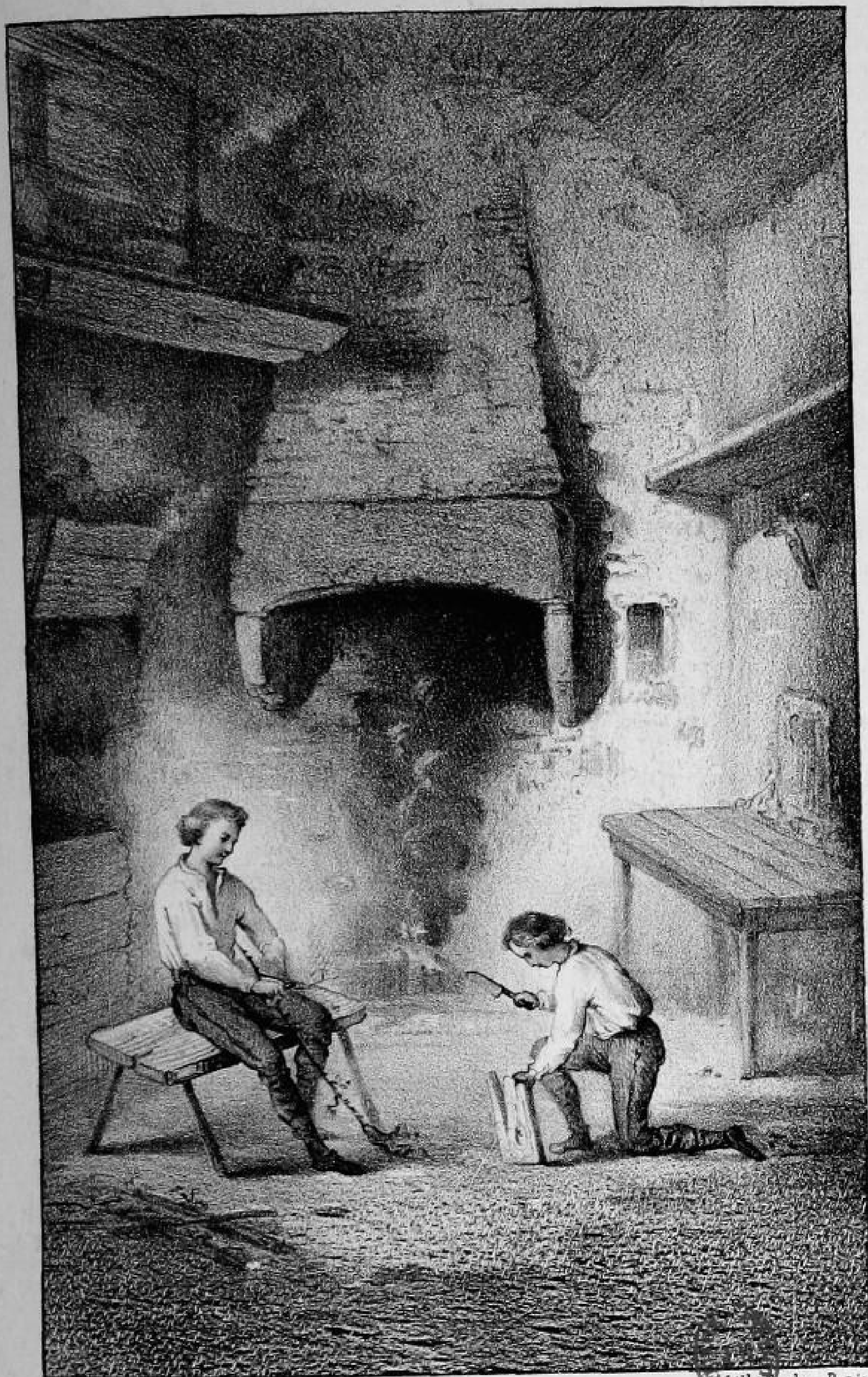
Mais c'était moins une tombe qu'un large cimetière ; ses ondulations faisaient frémir, lorsque l'on songeait que c'étaient les corps d'un village entier qui les formaient.

Ce champ de mort était aussi étrange que sinistre ; des maisons, des granges, des étables y étaient enterrées, avec leurs habitants, leurs troupeaux ; tout était mort ; c'étaient des corps inanimés dans des maisons détruites, des restes d'êtres humains dans des restes de constructions.

Les enfants firent le signe de la croix, et s'agenouillèrent saisis de crainte et de respect.

Et c'était un spectacle étrange que de voir, dans cette région funeste, deux jeunes et faibles êtres

LE ROBINSON DES ALPES



A. de Vresse Edit. Paris.

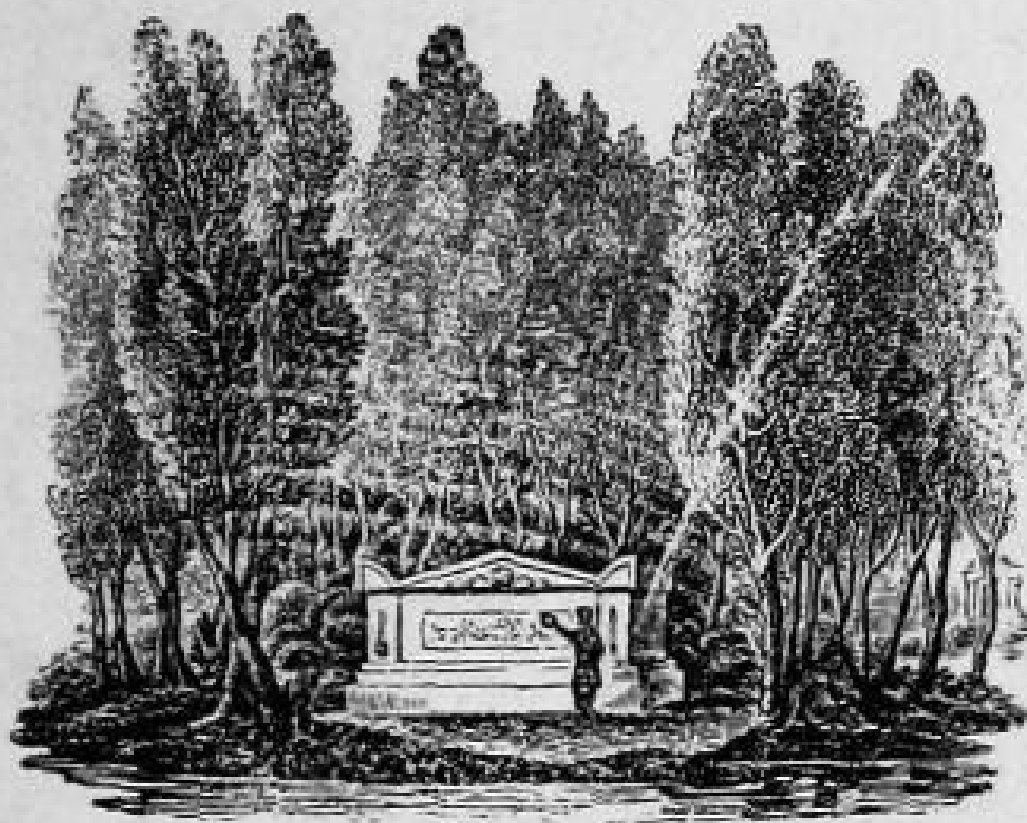
Litho. Roche Paris

La nouvelle installation

Page 179.

1420


vivants sur cette place où avaient succombé les habitants des montagnes, leurs robustes troupeaux, ce qu'il y a de plus fort, de plus vigoureux dans la création.





XV

L'INSTALLATION

L faut rendre cette justice aux fils du comte de Laverny, que, dans la grande découverte qu'ils venaient de faire, ils n'avaient d'abord pensé qu'à Antoine, et n'avaient été impressionnés que de pitié pour ses malheurs.

Mais ensuite, ils songèrent bien naturellement à tirer parti des ressources, si imprévues, que la Providence leur envoyait.

Dans leur position, ce qui avait presque l'air d'une maison quoique fortement endommagée,

n'était pas à dédaigner, et ils devaient être fort empressés de s'y installer.

Ce fut avec cette pensée bien arrêtée qu'ils s'éveillèrent le lendemain.

— C'est décidé, dit Lucien en se dressant sur son séant, nous allons déménager.

— Hum ! dit Édouard en secouant la paille de la couche attachée à ses beaux cheveux noirs, déménager, c'est-à-dire emporter le panier de provisions... dans lequel il n'y a plus rien.

— Que le rayon de miel.

— Je m'étonne toujours qu'il ait pu résister à nos furieux appétits ; mais enfin tu as tenu à le conserver.

— Et j'ai bien fait.

— Tu as entendu dire à Duingt que les ours aimaient tant le miel !... tu t'en es souvenu, et tu as voulu conserver ce rayon comme une défense contre eux.

— Songes donc !.... égaré comme nous le sommes dans le désert, si nous rencontrions une de ces affreuses bêtes, en lui jetant le gâteau, elle s'enfuirait avec cette bonne prise.

— Cela veut dire que, dans ta pensée, l'ours mangerait le miel au lieu de te manger toi-même, ce qui te semblerait infiniment préférable.

— Mais, dame !

— Eh bien, cela n'est pas si dénué de raison. Autrefois on faisait des offrandes de miel aux dieux infernaux, pour détourner de soi leur courroux... Mais ces dieux-là étaient moins carnassiers que les ours !

En parlant ainsi les enfants s'étaient levés.

Ils quittèrent pour la dernière fois la demeure édiflée par eux.

En arrivant sur l'éminence de terrain où étaient situées les ruines, ils s'arrêtèrent sur le seuil.

Et tous deux ôtant leur chapeau :

— Merci, bon Antoine, qui nous donnes le logis ! dirent-ils ensemble.

— Oui, dit Édouard, il me semble qu'il nous l'offre, et que, dans son bon cœur, il s'en réjouit ; il pense qu'une demeure d'honnête homme doit efficacement protéger deux pauvres enfants abandonnés.

Ils entrèrent, tandis que Lucien disait :

— Vois donc ! nous aurons une maison à nous, avec porte, fenêtres, lit, table, cheminée... et encore toutes les découvertes que nous pourrons y faire.

— A propos, que ferons-nous maintenant, dit Édouard, de notre hutte du plateau ?

— Nous la garderons pour notre maison de campagne, dit gravement son frère.

Ils se hâtèrent de prendre connaissance de leur nouvelle demeure.

Dans cette partie conservée de la maison, et qui avait été, à ce qu'il paraissait, une assez vaste chambre, il ne restait plus que des meubles rompus, moisiss, hors d'usage.

Le lit tombait en lambeaux ; il était semé maintenant de mousses, d'herbes sèches, que le vent y avait apportées par toutes les issues.

Deux rats de la montagne, les seuls gens qui pussent s'arranger de ce lit dans l'état où il était, s'éveillèrent et s'enfuirent à la vue des étrangers.

La fenêtre, par hasard, était encore garnie de vitres, ce qui était un grand avantage.

Le plus précieux de la maison était une grande cheminée. Près de son âtre, était encore une marmite de terre. Oui, une marmite... mais dans laquelle il n'y avait rien à mettre !

Il paraît que la partie de cette chambre où était la place ordinaire de la table à manger et des objets de service, avait été emportée et gisait sous les décombres, car il ne s'offrait plus rien qui pût servir au moindre ménage.

Au milieu de ce désastre, il ne faut pas croire pourtant que le logis fût dépourvu d'attrait.

Dans l'été qui s'était écoulé depuis la catastrophe, des lierres grimpant autour de la fenêtre

lui avaient fait un cadre verdoyant. D'autres plantes à longs jets, des lianes, des clématites, avaient filé par les fentes de la toiture, et retombant à l'intérieur avec leur grâce infinie, elles y formaient vraiment comme des lustres de feuillage. D'autres aussi pénétrant par les crevasses des parois, revêtaient, çà et là, le plâtre dégradé de gracieuses draperies.

Au pied du lit, était une petite table qui avait dû servir à la toilette; elle était encore surmontée d'un modeste miroir d'un pied carré; objet bien futile, mais qui est pourtant une des nécessités de la vie, car il cause un grand plaisir à retrouver quand on en a été longtemps privé.

En face, était à la muraille un Christ de bois noir, ayant au-dessous un bénitier, et de chaque côté des rameaux bénits. Ces rameaux formaient au Christ la décoration désirable; et comme ils étaient de buis et avaient conservé toute leur fraîcheur, on eût dit que c'était leur sainteté qui les avait préservés pour les laisser seuls vivants dans la ruine.

Au-dessous de ces objets de piété, on voyait aussi quelques livres, du papier, des crayons, le tout bien humide, bien détérioré, mais qui serait peut-être encore d'usage lorsqu'on l'aurait fait sécher au soleil.

Puis, dans un coin, étaient encore arrangés avec le soin qu'Antoine y mettait d'ordinaire, un certain nombre d'outils de charpentier.

Que de ressources pour les pauvres solitaires !

Oui, mais rien pour la nourriture, rien pour la faim, qui est le plus pressant des besoins.

Édouard et Lucien y pensaient, et ils considéraient d'un œil un peu morne les richesses qui venaient de leur échoir.

Aussi, ils restaient encore en silence, Édouard adossé contre un mur, Lucien debout devant lui, et roulant dans ses doigts ses jolis cheveux blonds d'un air assez mécontent.

Cependant l'aîné sentit quelque chose de saillant et de dur au lambris contre lequel il s'appuyait.

Il se hâta de regarder, c'était une serrure qui révélait une porte ; et en effet cette porte existait, mais tellement confondue par la moisissure avec le reste du lambris qu'ils ne l'avaient pas encore aperçue.

— Ah ! par exemple, dit Édouard, je me demande ce que peut faire là cette ouverture.

— Et pourquoi donc, dit Lucien, veux-tu qu'il n'y en ait pas.

— Vraiment, parce que la maison étant adossée à la montée de la côte, on ne peut certainement sortir de ce côté.

— Il faudrait voir.

— C'est tout vu, puisqu'il n'y a pas d'intervalle entre ce mur et la paroi de rocaïlle, cette porte ne peut conduire qu'aux entrailles de la montagne... et ce n'est guère la peine d'y aller.

— Non... on n'est déjà pas si bien dessus !

— Pourtant j'avoue que cette porte m'intrigue beaucoup.

— Moi aussi.

— En tous cas, il faut l'ouvrir.

— Il n'y a pas de clef.

— Quand il y en aurait, bon Dieu ! la rouille aurait trop bien scellé tout cela pour que rien pût céder. Il n'y a qu'à enfoncer la baraque.

— Mais la planche a l'air furieusement épaisse, et nous ne sommes pas forts.

— C'est ce qu'il faut voir... Hardi ! Lucien.

Ils prirent parmi les outils un maillet et une hachette, et ils frappèrent à tour de bras, cherchant par une double attaque à entamer la porte ou à la faire céder.

Cependant l'opération était rude pour des poignets de cet âge ; ce fut après bien des efforts, et après s'y être repris à plusieurs fois, qu'ils brisèrent enfin la lourde planche.

Cette porte ne conduisait point au dehors, elle n'allait point non plus aux entrailles du Mont, elle

avait une troisième destination à laquelle les enfants n'avaient pas songé ; elle menait simplement à un petit cellier, creusé dans la terre.

L'entrée seule donnait une faible lumière, mais qui s'arrêtait à quelques pas. Les deux frères étaient entrés dans l'intérieur ; ils cherchèrent des mains, ne pouvant s'aider du regard, ce qu'il pouvait contenir.

Tout à coup, il retentit un cri de joie ; puis un petit bruit sec, et grincant y succéda. C'était Lucien qui avait mis la main sur des noix, et en croquait déjà à belles dents, tout en en tendant de l'autre main à son frère.

Encouragés, ils palpèrent attentivement de tous côtés.

— Ceci doit être du blé, dit Edouard, en promenant sa main sur un sac.

— Et ceci assurément des pois secs, dit de même Lucien.

— Voici, je crois bien, des *panouilles* de maïs.

— Et voici un gros pain... Ah ! peste non ! ce n'est qu'une bûche.

— Mais Édouard éprouva un véritable instant de bonheur. Il venait de saisir un objet qu'il emportait sans rien dire, en entraînant son frère avec lui au dehors du cellier.

Il tenait une bouteille de vin, et il voulait jouir

en emmenant son frère au jour, des couleurs roses que ce breuvage bienfaisant allait rendre aux joues de son pauvre petit Lucien.

Celui-ci ne se fit pas prier ; il mit le goulot de la bouteille sur ses lèvres, et but jusqu'à ce que son frère fût forcé de l'arrêter.

Édouard but à son tour.

Les enfants se trouvèrent mieux réconfortés qu'ils ne l'avaient encore été dans leur désert.

Ils s'empressèrent d'attirer au dehors les provisions qui remplissaient le cellier pour les examiner. Abritées de l'air dans ce petit souterrain par la porte qui fermait bien, elles étaient dans un état de conservation fort passable.

Deux autres bouteilles accompagnaient celle qui venait d'être entamée.

Les enfants se voyaient donc maintenant un garde-manger presque assorti.

Ils allèrent chercher de l'eau, du bois ; ils firent un grand feu dans la cheminée, et mirent cuire des pois secs, tout en passant leur premier appétit sur des noix, tandis que la marmite bouillonnait.

Ensuite, après le repas, en le terminant d'un coup de vin, ils dirent encore :

— Merci, bon Antoine, et à ta santé !

La vie était donc assurée pour quelque temps :

le maïs, les légumes, pouvaient suffire à la nourriture quotidienne.

Pourtant bientôt Lucien eut envie de faire du pain. Il y avait déjà longtemps que les enfants étaient privés de ce précieux aliment, que l'habitude rend plus nécessaire que tout autre.

Donc, le petit factotum broya des grains de froment entre des pierres ; il pétrit ce mélange de son et de farine, et en fit de gros pâtés qu'il mit cuire sous la cendre.

A partir de ce moment, dans la maison, on appela cela du *pain*.

Pourtant le jeune garçon pensait souvent qu'un peu de viande compléterait bien les repas. Et lorsque, grimpé vers la fenêtre haute, il voyait aller et venir les chamois sur leurs rochers, il se léchait les lèvres, en murmurant que cela devait être bien bon à manger !

Mais, dès le premier jour, les enfants s'étaient surtout occupés de faire les réparations les plus urgentes au logis pour le rendre habitable.

A cet effet, ils jetèrent d'abord au dehors tout ce qu'il y avait de gâté et d'inutile dans la maison.

Une bonne couche de feuilles mortes, ramassées dans tous les environs, remplaça l'ancien lit.

Ensuite, les jours suivants, il n'y eut plus qu'à

fermer plus solidement le côté latéral du bâtiment, ce que l'inclinaison de la toiture et l'exhaussement du sol par les décombres, rendit, sinon facile, du moins possible à effectuer avec de la persévérance et du courage.

Ainsi les petits exilés du désert eurent la table et le logement.

Pour compléter l'installation, il fallut pourtant quelques ustensiles pour le couvert. Car, n'avoir que ses dix doigts pour se servir à table, et manger dans la marmite était peu délicat.

Avec du bois et des outils, il devait sembler facile de faire un service complet. Les enfants se mirent ardemment à l'ouvrage ; tout le jour durant ils ne firent plus que scier, limer, creuser, raboter.

Ils étaient à la tâche ; ils se donnaient l'un à l'autre des mentions honorables, accordées à celui qui avait fini le premier quelque'un de ces objets d'utilité.

Il en résulta un tas de petits morceaux de bois taillés dans les formes les plus biscornues, qui s'appelaient pompeusement tasses, assiettes, plats, cuillères, fourchettes.

Mais on voyait que chez les ouvriers, les souvenirs peu éloignés de l'enfance dominaient ; les écuelles avaient toutes la structure de cocottes de

papier ; les cuillères et les fourchettes ressemblaient à des pantins.

Les journées se passèrent gaiement à ce travail.

Lorsque tout fut parachevé, on étala le service sur la table.

Les enfants se trouvèrent donc à leur aise, grâce à l'héritage d'Antoine.

Et maintenant, satisfaits des améliorations qu'ils y avaient apportées, ils se miraient dans leur ouvrage.

— Ceci, disait Lucien, ne vaut pourtant pas tout à fait notre hôtel de la rue du Temple.

— Ni même, dit Édouard, l'auberge du *Chasseur de Chamois*, tenue par le bon M. Vateline.

— Ni même, ajouta son frère, le triste et maussade *Pavillon des Grands-Bois*.

— Oui, reprit l'aîné, mais cela vaut beaucoup mieux que ce que nous avions hier, et que ce qu'ont bien d'autres plus malheureux que nous. C'est toujours ainsi qu'il faut raisonner, mon cher !



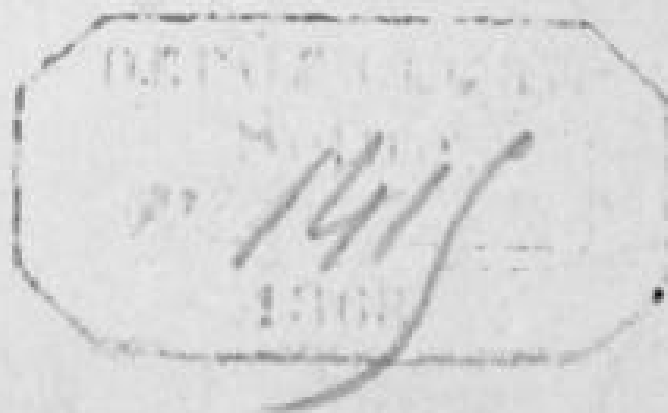
LE ROBINSON DES ALPES



A. de Vresse. Edit. Paris.

Lith. Roche. Paris

La Lecture.



Page 193.



XVI

LA LECTURE



douard dit un jour à son frère :

— Tu ne sais pas une chose, c'est qu'avec tous ces travaux manuels, nous nous sommes furieusement abrutis.

— C'est bien possible, approuva Lucien.

— Depuis bien des jours, nous n'avons pensé à rien, ni parlé d'autres choses que de pots, soupère et marmite. Puisque heureusement Antoine nous a laissé quelques livres, il est temps d'y avoir recours. La lecture débarbouillera notre

esprit de toutes ces pensées de cuisine, et lui rendra sa lucidité première.

— Oui, comme lorsque, sur le plateau, nous tenions de jolies conversations sur les perspectives nouvelles et merveilleuses qui nous entouraient.

— Justement.

— Du reste, il n'y a pas de temps de perdu. Tu sais que les livres étaient restés tout humides du contact de la neige, et que nous les avons mis sécher au soleil pour pouvoir y toucher sans les déchirer.

— C'est juste ; mais à présent, il faut savoir ce que nous possédons en ce genre.

— Oh ! ce sera bientôt fait, il n'y en a pas tant.

— N'importe.

— Reste là, je vais les chercher. .

Lucien sortit, et revint bientôt avec cinq ou six volumes fort détériorés, qu'il posa sur la table.

Il se chargea aussi de les ouvrir et d'en indiquer les titres.

— Le *Manuel du Charpentier*, dit-il en ouvrant le premier.

— Laisse, dit son frère. Hélas ! lors même que nous deviendrions passés maîtres en cet art, il n'y aurait guère ici de pratiques pour nous !

— Non, le hameau de Moriat dort tout entier dans sa tombe de neige.

— Et les ours, les loups n'ont pas besoin de nous pour leur demeure... Passe à un autre livre.

— *L'Art d'élever les Bestiaux.*

— Nous n'avons pas de troupeaux... un autre.

— *Culture des Céréales.*

— Nous n'avons pas plus de champs que de bestiaux.

— Quoique notre domaine soit vaste.

— Ce n'est pas à regretter, vois-tu : à la saison où nous sommes, la récolte serait si loin qu'il n'y aurait pas de plaisir.

— Tiens ! voilà un volume qui a des images.

— Dis le titre ?

— Un monument... Ici, un paysage.

— Mais le titre ?

— *Histoire du duché de Savoie.*

— A la bonne heure !... Voici qui en vaut la peine.

— Je vais te lire cela.

— Non, tu n'es pas fort... Tu m'écorcherais tous les noms... Mais il fait beau... Le soleil a chauffé le rocher... Viens sur notre plateau... c'est moi qui ferai la lecture.

Les enfants redescendirent à la place où ils avaient eu l'habitude de se tenir dans leurs pre-

miers et leurs plus mauvais jours, ce qui les y avait attachés.

L'horizon était en effet limpide, bien éclairé et dans toute sa beauté; rien ne semblait devoir nuire à leur plaisir.

Pourtant Édouard remarqua le vautour perché sur le haut de *sa tour*; et il lui sembla que l'oiseau de proie les regardait d'un œil plus méchant que jamais.

— Sais-tu que c'est bien triste? dit-il à Lucien.

— Quoi donc?

— Il faut penser que nous sommes ici dans la plus complète solitude, isolés du monde entier, et que, de plus, le seul être vivant qui partage avec nous ce coin du désert, est un ennemi.

— Oh! pour cela, que Sacripant me déteste, j'avoue que ça m'est bien égal... Mais seulement quelquefois...

— Eh bien?

— J'en ai peur.

— Peur?

— Un peu.

— Il est vrai, mon pauvre petit chérubin, qu'il t'emporterait comme un mouton... Mais heureusement je suis là et suffirais bien à te défendre... D'ailleurs tu sais que la vue seule du pistolet le met en fuite.

— Certainement... aussi je n'y pense guère.

Et feuilletait le livre qu'il avait apporté :

— Tiens, Édouard, dit-il, tiens, nous avons vu cette église-là.

— Oui, dit son frère, puisque c'est l'église de Saint-François de Sales à Annecy... Voilà bien son portail... sa flèche.

— Un grand saint en Savoie.

— Et partout... mais c'est ici qu'il est né, et qu'il a fait le plus de bien... Son berceau fut le petit hameau de Sales, près de Rumilly. Il était encore jeune à l'une des époques les plus tourmentées de ce pays. Les Bernois, ayant pris par les armes la ville de Thonon, y établirent le protestantisme ; peu après, les princes de Savoie ayant repris cette place, voulurent combattre l'hérésie. Alors les ordonnances, les décrets, les lois de toutes sortes furent lancés contre les protestants ; rien n'y fit. Pour en venir à bout, on employa les soldats, les bourreaux. Mais les supplices ne convertissaient pas les hérétiques ; et il faut bien dire que la mort ne les convertissait pas davantage. Enfin on eut l'idée d'appeler François de Sales, déjà fort célèbre par sa piété, afin qu'il vînt tâcher de convertir les dissidents. En peu de temps, sa douce et pénétrante éloquence se fit entendre à tous les esprits ; ses paroles évangéliques, ses

admirables exemples pénétrèrent dans tous les cœurs. Il ramena tous les habitants dans la même église ; et eut ainsi le bonheur d'épargner les souffrances aux vaincus et les cruautés aux vainqueurs.

— Tiens ! mon frère, regarde donc !... la belle, oh ! la belle cascade !

— Attends... donne... je vais lire le texte du livre... il y a écrit au-dessous de la cascade *le Saut de la Religieuse*.

Et voici les lignes qui s'y rattachent :

« En 1313, lorsque Guillaume III, comte de Gênevois, pour agrandir ses États, porta la guerre dans cette contrée du Machilly, ses soldats allaient partout brûlant et saccageant les villages.

» Au pays de Schal, et au bord d'un large courant d'eau, habitait une famille de cultivateurs. Au temps de ces désastres, une fille de ces paysans, qui était religieuse en un couvent voisin, ayant vu son saint asile incendié par les hommes d'armes de Guillaume, était venue se réfugier chez ses parents.

» Mais la maison se trouvait sur le passage des soudards. Après avoir pillé ou saccagé tout ce qu'elle contenait, ils prirent le malheureux paysan par les cheveux et le traînèrent sur le bord du torrent pour l'égorger, en se disposant aussi à

faire subir le même sort à tous les autres membres de la famille.

» La jeune nonne, éperdue, se précipita entre son père et les bourreaux pour leur demander grâce.

» A cet instant, le duc qui passait par là sur son cheval de guerre, entendit les plaintes de la nonne, et dit en riant :

» Eh bien ! qu'elle saute à pieds joints par-dessus ce torrent, et on fera grâce à son père.

» Puis il continua son chemin.

» Mais, en entendant ces paroles, la pieuse fille, folle de douleur, s'était élancée de la rive de l'eau bouillonnante, comme pour essayer de la franchir.

» Au même instant, des anges invisibles, envoyés par le Seigneur, la prirent dans leurs bras, et la déposèrent saine et sauve sur l'autre bord.

» A cet aspect, les soldats, voyant bien qu'il y avait là un miracle, et que la sainte colombe du cloître était protégée par le Seigneur, tombèrent la face contre terre ; puis, lorsqu'ils revinrent de leur étourdissement, ils s'éloignèrent.

» Après la guerre, on fit élever un couvent à la place même de la rive où la nonne avait posé le pied après sa traversée merveilleuse. Le monastère subsista depuis le quatorzième siècle jusqu'à une époque assez avancée, et on en voit encore au-

jourd'hui les ruines sur le bord de la cascade.

» Puis, ce fut en souvenir du miracle que la chute d'eau se nomma dans le pays le *Saut de la Religieuse*. »

— En effet, dit Lucien, on voit entre les grands arbres de la rive, le portique et les arcades rompues de l'ancien monastère.

— Ces gravures sont vraiment curieuses, dit son frère en feuilletant le volume. Voici les *Cheminiées des fées*...

— Et c'est drôle, dit Lucien, que les fées, pouvant si bien s'approcher du soleil, viennent se chauffer à ces vilains tas de pierres noires, où il doit beaucoup fumer.

— Tiens, dit Édouard en continuant, voici sur ce sommet l'*Église de Leschaux*, à une hauteur de deux mille sept cents pieds au-dessus du sol... puis les ruines des *Bains romains*, vers le bourg de Talloires... Ici la *Grotte de Balme*... Maintenant les ruines du fameux *Château de Musel*, détruit par les Gènevois.

— Toutes les merveilles de la Savoie.

— Ah ! mais ici, c'est la grande curiosité du pays, le *Pont du diable*, au canton de Duingt.

— Comme il est escarpé et effrayant à voir !... Pont du diable ! il a bien mérité son nom !

— Écoute son histoire.

Et Édouard lut :

« Les habitants de Droling, séparés par un profond ravin de l'antique petite chapelle de Notre-Dame, en grande odeur de sainteté, désiraient vivement un pont qui, jeté sur cet abîme, leur épargnât la peine d'un grand détour, qu'ils faisaient pour arriver au lieu saint.

» Un matin, ils furent tout ébahis de voir ce pont qui s'était dressé tout seul en une nuit. Il était d'une seule arche, et régnait à une grande hauteur sur le ravin, sur ce gouffre hérissé à ses parois de rocs, de masses d'épines, et laissant couler au fond une eau verdâtre, qui glissait sourdement, toute chargée de vase et de reptiles.

» C'était le diable qui avait fait le pont.

» Il l'avait construit d'apparence solide, mais pourvu d'une simple mécanique, par laquelle il pouvait, en mettant ou ôtant une cheville, le faire tourner sur lui-même à volonté.

» Le pont fait, il laissa passer tranquillement des seigneurs qui allaient en chasse, des soudards qui parcouraient le pays en allant de l'un à l'autre cabaret. Mais dès qu'il se hasarda sur la planche des fidèles allant à l'église, le diable tira la chevillette et les jeta en bas.

» Ce manège se continua ainsi quelque temps, parce que ne sachant pas le secret, on ne pouvait

distinguer ceux qui passeraient le pont ou seraient renversés, et que des gens par esprit de bravade voulaient toujours s'y aventurer.

» Enfin, il périt tant de malheureux dans l'abîme épouvantable, que la terreur fut dans le pays.

» Mais un saint homme d'ermite, ayant ouï parler de ce pont homicide et se doutant bien de ce qu'il en était, fit le voyage de Droling exprès pour y passer.

» Malgré tous les récits terribles qu'il entendit, il s'engagea sur la planche d'un pas lent et paisible, tenant les yeux au ciel et disant des prières.

» Cette fois, au moment où le diable allait tirer sa cheville, une force surnaturelle le retint tout à coup immobile; de rouge qu'il était il devint vert, et changé en crapaud. Il dut aller pour de longs siècles ramper dans la vase avec les autres reptiles.

» Depuis ce jour, où la vertu du saint fut plus forte que le pouvoir du démon, le pont demeura constamment immobile comme il l'est encore aujourd'hui... Cependant, beaucoup de gens assurent qu'il n'est pas sage d'y passer. »

— A la bonne heure, dit Lucien, voilà une histoire qui finit bien.

— Tiens, dit son frère, prends le livre à ton tour, et cherche ce qui te fera plaisir que je lise.

— Édouard, dit le jeune garçon en montrant parmi les gravures un haut donjon flanqué de plusieurs tours démantelées, dans le voyage, nous avons vu de loin ce vieux château... je le reconnais bien.

— Oui, dit son frère, je me souviens, c'est bien cela...

— Et ces vieilles tours en ruine.

— Même, tu as dit d'une de ces tours qui ne montrait plus que deux créneaux pointus, qu'elle avait l'air de faire les cornes au ciel.

— Mais nous ne savons pas ce que c'est.

— Eh bien, le livre va nous l'apprendre.

Edouard reprit le volume et ajouta :

« Cette gravure représente le *Château de Ripaille*. Voici ce qu'il est dit de sa fondation :

» En sortant de Thonon, on entrevoit, au milieu de nombreux bouquets d'arbres, l'ancien château de Ripaille.

» Il fut construit et flanqué de sept tours par Amédée V, surnommé *le Sage, le Salomon*.

» Ce prince, après un règne de quarante ans, abdiqua en faveur de son fils.

» Il pensait que la vieillesse était le meilleur moment pour jouir de la vie, parce que l'on a rempli sa tâche, et que l'esprit, délivré de tous

les soins et soucis qui l'avaient rempli, on devient apte alors à jouir complètement du plaisir.

» D'après ce système, il se choisit six compagnons, dont le plus jeune avait soixante ans sonnés. Et en cette année 1434, le château étant terminé, les sept bons vivants se retirèrent dans cette délicieuse retraite.

» Ils y menèrent si bonne et joyeuse vie, que le dicton populaire de *faire ripaille*, pour signifier se bien divertir, est venu des festins et autres ébalements que le bienheureux château vit dans ses murs.

» Amédée V y resta cinq ans avec son entourage.

» Mais ensuite, on ne sait s'il se lassa de son bonheur, si l'ambition le reprit, ou bien si sa destinée le condamna à de nouvelles agitations, à de nouvelles grandeurs, mais il quitta le castel.

» En 1439, le concile de Bâle, après avoir déposé le pape Eugène IV, pensa au joyeux cénobite de Ripaille, et l'élut pape sous le nom de Félix V.

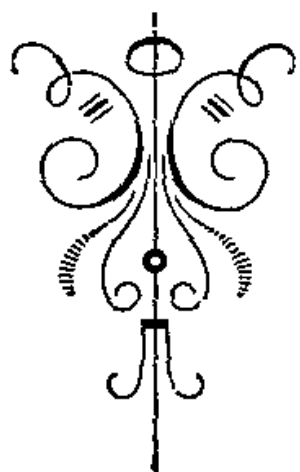
» L'empereur, qui suspectait peut-être un peu l'ancien souverain de Savoie, s'opposa à cette élection. Amédée transigea ; il renonça à la tiare de pape, comme il s'était démis de sa couronne de duc, et il accepta en compensation un chapeau de cardinal.

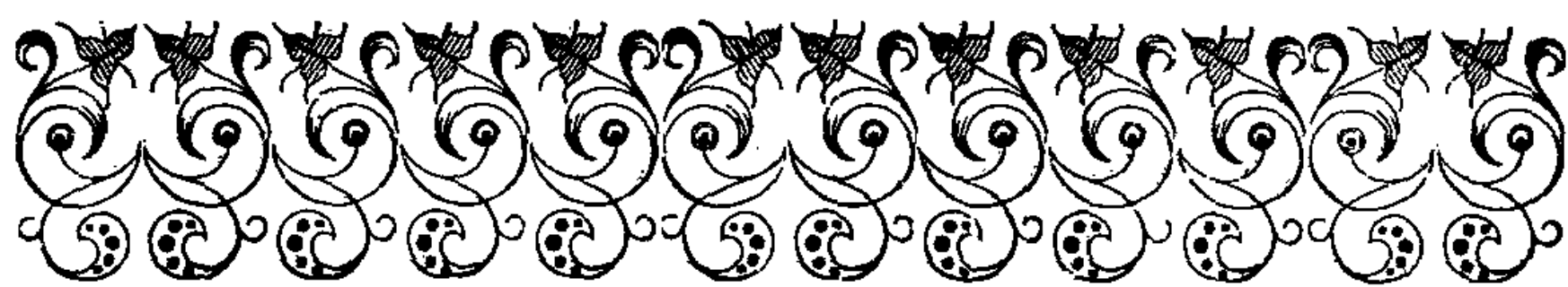
» Puis il revint finir ses jours à Ripaille, d'où il administra l'église de Genève jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1451.

» Les Bernois prirent et saccagèrent le château en 1589. Mais les débris étaient encore bons ; des religieux vinrent s'y établir. Le château resta longtemps érigé en chartreuse, et jusqu'à ce que ses murs, qui avaient logé les grandeurs du monde et de l'Église, ne pussent plus servir de demeure qu'aux hiboux. »

Après cette notice, Edouard ferma le livre.

Dès quatre heures, alors le soleil baissait, et l'air fraîchissait sur la montagne, les enfants regagnèrent leur abri.





XVII

LES LETTRES.

QU'PENDANT les jours s'écoulaient sans amener de changement dans la situation des petits solitaires de la montagne.

Plus la saison avançait, moins il était à espérer que les hasards de la chasse ou des voyages amenassent quelque brave montagnard ou quelque malheureux égaré comme eux, faire cesser leur isolement.

Seuls, entre le rocher et l'éther de la voûte céleste, ils n'avaient que Dieu.

Et les privations commençaient à marquer leurs traces sur ces délicates figures. Les vêtements des enfants, les précieuses casaques de peau de mouton qu'ils étaient obligés de porter jour et nuit, commençaient à se raper et à laisser passer la brise par quelques malheureuses ouvertures. La nourriture, assurément suffisante pour empêcher de mourir de faim, ne l'était pas pour entretenir la force et la santé, qui avaient si gracieusement fleuri sur les traits des fils du comte de Laverny ; tous deux devaient bientôt en souffrir.

Lucien regardait plus que jamais avec un œil d'envie les chamois, ses voisins, dont il aurait voulu faire de bons rôtis.

— Tu as toujours des idées de bonne chère, mon pauvre enfant ! lui disait son frère avec un triste sourire.

— Non, répondit le bambin. Je regarde, parce qu'Antoine, en chemin, me contait des choses bien amusantes sur ces animaux-là, et les chasses qu'on en fait.

— Je crois bien.

— Tu ne sais pas que ces bêtes vivent en société, qu'il y a chez eux un roi et des sujets.

— Oh ! un roi bien modeste alors, car il est vêtu et nourri comme les gens du peuple.

— Oui, mais il a le plus beau, l'autorité.

— Vraiment ?

— Antoine me l'a bien expliqué : les chamois vont par bande, et on en voit toujours un en avant à quelque distance, qui flaire le vent, inspecte la campagne, puis, se décidant à partir de l'un ou l'autre côté, est aussitôt suivi de tous les autres.

— C'est vrai, nous avons pu le voir nous-mêmes.

— Si bien que les chasseurs dirigent tous leurs efforts contre ce roi ou ce chef là. Bien avant le jour, embusqué derrière un roc, replié sur lui-même, le fusil à terre et la main dessus, le chasseur guette l'instant où l'appétit du matin amènera la bande brouter le lichen des pierres ou des troncs d'arbres. Il ne regarde que le chef, il ne s'occupe que de lui. S'il le manque, celui-ci emmène aussitôt son monde dans quelque endroit inaccessible ; s'il le tue, les autres, éperdus, courant de tous côtés, sans même savoir fuir, tombent en grand nombre sous ses coups.

— Tu as bien retenu, et pourras te faire chasseur de chamois un jour.

— Mais c'est la chasse à l'ours, qui est drôle.

— Drôle !... de se trouver face à face avec un oiseau comme ça !

— Quand on le voit sortir de ses noirs ombrages, c'est absolument comme un tronc d'arbre

qui se détacherait du bois ; il en a la grosseur, la forme, la couleur, si ce n'est qu'il s'avance d'un air bête, en rasant la terre de son museau.

— Et on se cache ?

— Au contraire, on fait un grand bruit pour qu'il vous regarde, et alors on lui jette une grosse injure à la face.

— Bah !

— On l'appelle faquin, manant ou ivrogne.

— Pourquoi ça ?

— Pour lui faire comprendre qu'on est son ennemi, que c'est un combat sérieux qu'on va engager avec lui, et ainsi ne pas le prendre en traître.

— Ah ! très-bien.

— Puis on lui tire des coups de fusil. Le plus souvent cela ne fait rien, mais on a toujours sur soi son couteau, et alors c'est un combat corps à corps. Il n'y a plus qu'à savoir qui restera sur le terrain.

— Oui, à savoir si l'animal livrera sa peau, ou si l'homme aura sacrifié sa vie pour une peau d'ours.

Édouard, au milieu de ces propos légers, s'occupait toujours de son frère et portait sur lui toute sa tendre sollicitude.

Pourtant, somme toute, les enfants, sauf cette

pénurie de la table dont nous avons parlé, prenaient assez en patience leur position, et ne pensaient pas qu'elle dût être d'une durée insupportable.

L'*Histoire de la Savoie* leur était une précieuse distraction.

Un jour, ils en trouvèrent une autre encore plus intéressante.

— Nous avons ici sur la tablette, dit Édouard, le papier dont Antoine se servait pour ses plans de charpente, puis aussi ses crayons.

— Qu'en feras-tu ? dit son frère.

— C'est ce qu'il faut pour écrire des lettres.

— Du gros vilain papier.

— Puisque le luxe est prohibé ici.

— Des crayons pas taillés.

— Nous avons nos couteaux.

— Ah ! ça, mais à qui veux-tu écrire ?

— A notre père.

— Mon Dieu ! c'est ça qui serait bon ! écrire à notre père !

— Pourquoi pas ?

— Mais malheureux, où est la poste ?

— J'en connais une ici.

— Tu es fou !

— Et qui va vite, je te jure... plus vite que tous les postillons du monde.

— Quelle est ta poste... ton courrier ?

— Le vent de la montagne.

— Le vent ?...

— En une minute, s'il était bien dirigé, et partout où serait notre père, il lui porterait notre lettre...

— Mais hélas !

— Cela ne sera pas ainsi, j'en conviens... mais enfin, écrivons toujours ; ce sera une illusion agréable ; même un moment d'espoir... On peut toujours dire : Qui sait ?

— Ainsi nous écrirons, puis ?...

— Du plus haut sommet où nous pourrons atteindre nous jetterons notre lettre à la poste du vent.

— Édouard, j'y pense...

— Dis.

— Si quelque ange invisible voulait aussi prendre notre lettre et la porter où il faudrait, comme il le fit pour le *Saut de la Religieuse*.

— Oui, tu voulais aussi, l'autre jour, que des corbeaux t'apportassent à manger dans le désert, comme ils le faisaient pour les cénobites. Mais, mon cher, tu n'es pas un saint, toi, et encore moins une sainte : ainsi ne comptons que sur nos faibles moyens.

— Eh bien, voyons ce papier, ces crayons...

Seulement nous écrirons chacun notre lettre, et je ne veux pas que tu vois la mienne.

— Poltron ! tu crains que je ne m'en moque.

— Il n'importe... ce sera comme ça.

— D'accord.

En effet, à cette époque où l'éducation des hommes était si imparfaite, celle des enfants n'existait pas encore ; et Lucien, à treize ans, n'excellait pas sur l'écriture, et encore moins sur la grammaire.

Tous deux s'assirent à part, et se mirent à leurs épîtres.

Voici ce qu'écrivit Édouard :

« Mon père,

« Fasse le ciel que tu ne te désespères pas trop ! Nous vivons, et sans doute une voix secrète en assure ton cœur. Nous t'aimons ; notre plus grande occupation est de parler de toi, de rappeler tous nos souvenirs, de nous peindre encore ces heures du matin où tu venais nous embrasser dans notre petite chambre, ces bonnes promenades que tous les jours, après déjeuner, tu nous faisais faire aux Tuileries. Nous voyons encore ce jardin, où nous nous amusions si bien avec les cygnes, les oiseaux et la vue des fleurs, tandis que pour toi, mon bon

père, il n'y avait là que l'aspect du château, dont les intrigues remplissaient ton âme de tristesse, et t'ont envoyé en exil.

» En exil !... Ah ! si nous avions pu y rester ensemble !

» Mais quelle bizarre destinée ! Voici une famille heureuse, un père et deux fils qui se chérissent, qui font mille projets, qui arrangent leur vie pour l'avenir... et qui n'ont pas même le lendemain ! Un instant rapide se passe, un coup de vent détache l'avalanche qui roule entre eux. Et l'ouragan les sépare pour les jeter chacun à des distances infinies.

» Oui, car c'est la distance la plus grande que celle où on ne sait plus ce qu'est devenu ce qu'on aime, où on ne sait plus seulement où le chercher par la pensée.

» Nous, mon père, nous sommes restés sur la montagne, où les glaces sont venues nous fermer le chemin de tous côtés. Et comme tout est étrange en ceci, nous sommes prisonniers dans l'espace le plus libre, et avec le plus vaste horizon du monde.

» Et tu ne pourrais jamais t'imaginer comment nous sommes abrités et nourris ici. Figure-toi que le hasard nous a conduits au versant de la montagne d'Argentières, dans cette cabane dont

Antoine te parlait en chemin, comme étant restée à demi conservée, sur le bord du tombeau de neige où est enseveli tout son village.

» C'est là que nous avons trouvé un refuge et quelques subsistances.

» Vois donc l'étrangeté des choses ; ce pauvre montagnard, dans sa détresse, vient (sans doute en récompense de la bonté de son cœur) porter secours à d'autres malheureux.

» Et lorsqu'il est bien le plus à plaindre de tous ; car, mon Dieu ! nos privations, la pauvreté singulière de notre couche de feuilles sèches, de notre table servie de maïs et de fèves, n'est rien auprès de cette misère de l'âme, faite à celui qui a perdu tous ses amours.

» Ainsi, moi qui espère te revoir et t'embrasser encore, oh ! je ne me plains pas !

» Après tout, qu'est-ce que cela ?... Les lézards et les grillons de la montagne ne sont pas mieux logés et nourris que nous. Et des enfants gâtés, qui jusqu'ici ne sont venus en ce monde que pour casser des jouets et manger des confitures, n'ont rien mérité de plus que ces petites bêtes-là, et ne doivent pas demander davantage.

» Non, pour l'existence, ce n'est rien.

» Mais te revoir, mon bon père !...

» Être sur ces hauteurs, avoir tout l'espace

des airs, toute l'étendue de la terre ouverte devant soi, et ne pouvoir s'élancer jusque dans tes bras!...

» Oh ! que du moins ce papier, que je livre au vent, aille jusqu'à toi, mon meilleur ami, mon soutien, mon espoir, mon père ; il te dira combien je t'aime !

» Ton fils,

» EDOUARD. »

Maintenant, nous transcrivons la lettre de Lucien, en priant qu'on y ajoute par la pensée de nombreuses ratures et beaucoup de fautes d'orthographe.

« A mon père chéri.

» Voilà une bien singulière aventure qui nous arrive là, bon père, une aventure qui nous amène au milieu des glaciers, où nous restons enfermés, qui nous force à vivre là, et qui fait de tes fils... des fils du comte de Laverny... deux véritables petits sauvages.

» Car, si tu pouvais voir comme nous sommes faits!... même après l'heure de la toilette... Au saut du lit, nous secouons bien les vestiges de feuilles mortes qui sont restés attachés à notre

personne , ensuite nos cheveux hérissés sont peignés avec nos doigts, nos habits brossés avec des chardons, nos souliers qui montrent tous les jours un trou de plus , sont raccommodés avec des joncs... Après tout, tu penses cependant si cela nous fait de beaux costumes !

» Ah ! heureusement, les miroirs sont rares, et on n'est pas souvent forcé de contempler sa triste figure.

» Hélas ! j'ai dit des sauvages, mais si l'on nous voyait à table, ce serait peut-être encore autre chose ! Quand nous sommes là, cassant des noix avec les dents, grignotant des légumes secs, on nous prendrait plutôt pour des singes.

» Il n'y a que notre cœur, bon père, qui soit toujours le même. Oh ! oui quand tu pourras nous revoir, tu retrouveras ce cœur toujours aussi tendre pour toi dans tes affreux petits enfants, tels que les a faits le séjour de la montagne.

» Je n'ai que de bonnes nouvelles à te donner aussi de notre caractère. Nous supportons notre singulière existence avec courage et patience, quelquefois même, cela te consolerait si tu le savais, nous rions encore comme autrefois.

» On dit que *l'âme se trempe dans l'adversité*... J'ai lu cela. Quand j'y pense, ma tête se redresse, je marche fier, il me semble en effet que

j'ai grandi... oui, tu seras bien étonné, bon père, quand nous descendrons d'ici : tu as laissé des enfants, tu trouveras des hommes.

» Je ne te dis rien de notre arrivée dans cet endroit, ni de notre habitation, parce que je pense qu'Édouard te raconte tout cela.

» Tu sais ainsi que nous demeurons dans la cabane d'Antoine restée au désert.

» Mais il est une chose dont mon frère ne te parle sûrement pas, parce qu'il n'y a guère fait attention, ayant l'esprit plus fort que le mien.

» Tu sais que l'avalanche a englouti le hameau de Moriat, et, à la place où l'on voyait gens, bœufs et maisons, a étendu sa nappe de neige.

» Eh bien ! la présence de ce grand tombeau tout à côté de nous est d'une cruelle tristesse. Le premier jour de notre arrivée, et souvent depuis, nous avons prié Dieu sur le bord de cette tombe. Et je crois qu'il serait utile en effet d'y faire des prières, surtout apportées par des hommes d'une plus recommandable piété que la nôtre, car tous les morts ne dorment pas en paix sous cette glace.

» Une nuit j'ai vu.... et j'en jurerais.... j'ai vu passer devant notre fenêtre une âme errante, toute blanche et légère, qui doit être celle de Ninette. D'abord, comme cela m'a semblé joli, je me suis

assis sur mon lit pour la mieux regarder, mais elle n'y était plus.

» Je suis resté ainsi. Et en pensant que c'était une morte que j'avais vue, j'ai eu peur. Comme en ce moment elle est revenue, je me suis tout à coup senti frissonner et trembler comme si elle m'eût envoyé le froid de sa tombe. Alors j'ai éveillé mon frère, et j'ai voulu lui montrer cette forme blanche ; mais elle avait encore disparu.

» Ainsi, que je l'admire ou que je m'en effraye, elle s'en va aussi vite.

» Édouard m'a raillé et m'a demandé pourquoi je voulais que ce fut l'ombre de Ninette plutôt que de toute autre.

» Je lui ai répondu que Ninette, étant plus jeune, devait avoir le plus de peine à mourir tout à fait.

» Je te demande pardon, bon père, de te parler de cette petite chose-là ; c'est que cela m'a attristé, et que je suis si accoutumé à ce que tu me gâtes et me plains ! Il me semble te sentir prendre ton petit Lucien par la tête pour le câliner et l'embrasser.

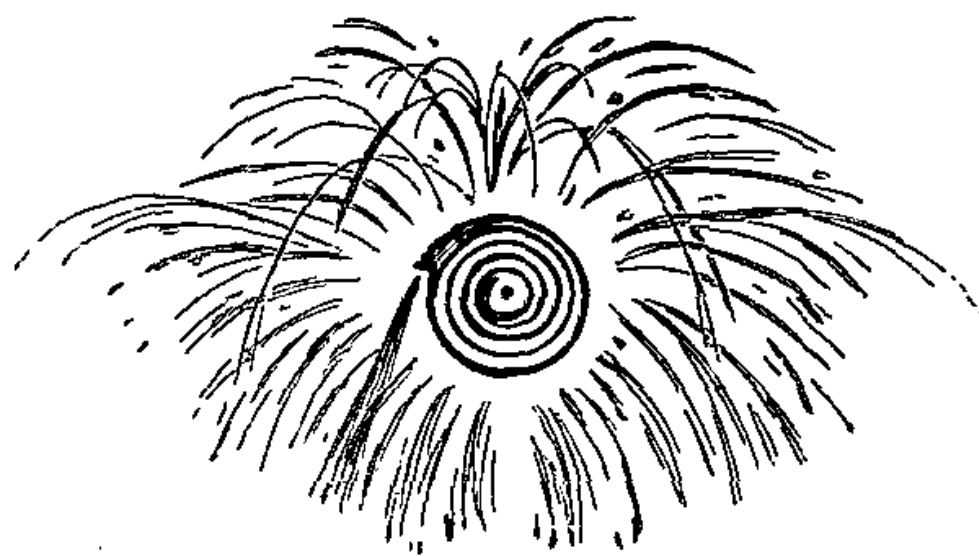
» Mon pauvre Édouard te remplace auprès de moi tant qu'il le peut ; il est plein de bonté, d'indulgence et de tendresse.

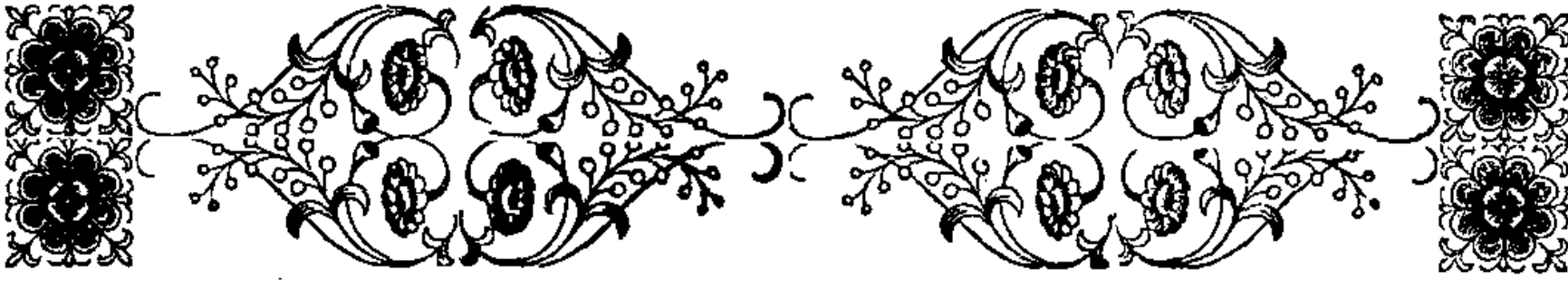
» Aime-le bien aussi.

» Et surtout, viens vite nous chercher ! oh ! viens vite !... Je sais que tu ne compteras ni froid, ni vent, ni neige, ni tempête... Viens sur le versant du Mont d'Argentières qui regarde le midi. Nous sommes là, et nous t'appelons de tous les cris de notre âme, mon bon petit père.

» Ton LUCIEN, tout à toi. »

Ces deux lettres furent livrées au vent.





XVIII

L'ENNEMI

On voit que les fils du comte de Laverny n'étaient pas au bout de leur courage, mais ils n'étaient pas non plus au bout de leurs peines.

Le lendemain du jour où ils avaient écrit à leur père fut marqué pour eux par une singulière épreuve.

Étant en disposition de prendre de l'exercice, ils descendirent sur la plate-forme, devant la petite hutte construite naguère par eux, et ils se mi-

rent à jouer au palet avec de petits cailloux plats qu'ils avaient choisis sur la côte pour cet usage.

Tous deux ainsi, courant d'un bout à l'autre de la plate-forme, se réchauffaient parfaitement sous l'âpre bise.

Mais en se trouvant à l'une des extrémités de leur champ de lice, les enfants s'arrêtèrent subitement.

Ils venaient assez souvent en cet endroit, parce que la naissance du torrent qui bondissait de sa source à peu près à un quart de lieue de là, leur donnait un imposant spectacle.

Mais ce jour-là, un objet qu'ils n'avaient pas l'habitude de voir entre ces groupes de rochers, frappa vivement leurs regards.

— Vois donc ! vois donc ! dit d'abord Lucien : une souche d'arbre qui marche !

— Cela y ressemble, dit Édouard. Mais comme les souches d'arbre ne marchent pas, Dieu veuille que cette masse brune ne soit pas un ours.

— Oh ! alors, dit son frère, le plus sage est de rentrer chez nous tout de suite.

— Non pas avant d'avoir éclairci la chose, répondit Édouard. Il en sera temps si c'est réellement l'ennemi, et s'il vient de notre côté.

— Mon avis serait de ne pas attendre... la bête a l'air de regarder par ici.

— Poltron !.... et si c'était quelqu'un.... un paysan, un voyageur, et pour nous un sauveur !

— Mon Dieu ! serait-il possible.

— Tiens, regarde !... Cela avançait d'abord tout rond comme une boule ; et maintenant cela se tient debout sur les deux pieds.

— Mais les ours aussi, se tiennent sur les pieds.

— Dans le monde, quand ils veulent faire les beaux ; mais chez eux, en négligé, ils marchent à quatre pattes.

— Vois à présent, on dirait qu'il sort de cet être singulier comme un grand bras d'acier.

— Bon Dieu ! c'est vrai... Mais alors c'est un chasseur qui porte son fusil au bras... C'est la première figure humaine que nous voyons dans ce désert, et ce ne peut être que pour notre bonheur !

— Il faut le savoir au plus vite.

— Je le crois bien !... courons de ce côté.

Les enfants prirent leur course dans la direction du torrent.

Mais à mesure qu'ils avançaient, les objets intermédiaires grandissaient devant eux, ils ne voyaient plus rien de la cime du torrent, où s'attachaient précédemment leurs regards.

De plus, sur cette côte abrupte, impraticable,

mille obstacles entravaient leur marche ; et ils se désolaient d'être si longtemps à arriver.

A une certaine distance en avant du courant d'eau, un arbre tordu et de pousse presque horizontale se trouva devant eux. Ils grimpèrent au tronc, pensant voir de là assez loin, et découvrir ce qui leur tenait tant au cœur.

En effet, de ce poste d'observation, leur regard embrassait très-bien la partie supérieure du courant d'eau, et les rocs qui formaient son rude encadrement.

Mais maintenant il ne restait plus de trace de l'être inconnu qui avait frayé ces rochers ; le lieu sauvage avait repris sa solitude accoutumée.

Les enfants revinrent chez eux la tête basse, fort tristes de cet espoir si promptement brisé.

Ils ne pensèrent plus à jouer au palet, ni à lire, ni à causer ce jour-là ; un poids pénible pesait sur leur âme ; c'était la suite de leur déception, et aussi l'avertissement d'autres peines.

En effet, depuis ce moment, l'horizon s'obscurcit pour les petits solitaires de la montagne.

Et bientôt les épreuves se succédèrent pour eux toujours plus cruelles.

Une nuit, après une journée triste et longue, ils s'étaient couchés de bonne heure et profondément endormis.

Au milieu de cette nuit, à ses heures les plus sombres, ils se trouvèrent réveillés en même temps par un profond et douloureux tressaillement, avant même de savoir ce qui leur arrivait.

Ils venaient d'être frappés d'un hurlement prolongé et sinistre ; mais, dans le trouble du sommeil, ils n'en avaient eu que l'impression pénible.

Cependant, lorsqu'ils eurent écouté un instant, Lucien s'écria tremblant :

— O mon Dieu, qu'est-ce que cela ?

— Il est facile de le reconnaître, dit Edouard ; c'est un loup à notre porte.

— Je le pensais bien, dit son frère, mais je n'avais pas le courage de prononcer ce mot-là.

— Bah ! le mot ne fait rien à la chose.

— Allons ! nous ne sortirons jamais de ces affreuses bêtes. C'était la pensée de l'ours qui nous poursuivait ; et voilà l'autre à présent.

— Il fallait bien nous attendre à quelque visite de ce genre.

— Mais sais-tu que c'est la pire espèce de loups qui habite la Savoie ? C'est le loup cervier. Il est plus petit, d'un noir plus foncé, et il porte à la gueule des crins droits qui lui donnent quelque ressemblance avec le tigre, dont il a la férocité.

— Hélas ! mon pauvre Lucien, dit son frère

avec un faible sourire, si nous avons affaire à un loup, il ne nous importerait guère qu'il fût un peu plus ou un peu moins féroce !

— C'est vrai, dit Lucien ; le meilleur enfant de la race nous dévorerait à belles dents.

Les hurlements continuèrent ; il s'y mêlait maintenant un accent de colère, comme si le loup sentant près de lui la chaire fraîche, eût laissé entendre dans ses grondements le dépit qu'il éprouvait de ne pouvoir s'en repaître.

Tout se tut un instant. Mais après ce silence, il vint un bruit plus effrayant encore.

Des grattements d'ongles grinçaient contre la cloison.

— Tiens, écoute ! dit Lucien frémissant, il est du côté de la maison que nous avons reconstruit.

— C'est égal, dit Édouard, ce côté peut tenir contre une bête fauve.

— Je ne sais pas.

— Il ne faut à ces animaux-là qu'une barrière. Les loups n'ont pas à leur service les outils des voleurs pour entrer par effraction.

— Mais la porte ?

— Eh bien, c'est une planche avec des crochets par derrière, dans lesquels nous passons toujours le soir une forte solive.

— Et la fenêtre ?

— Fermée de même... puis les loups ne grimpent pas.

— Écoute encore !... il semble qu'on entende son souffle... on dirait qu'il est à deux pas de nous.

— Il suffit qu'il n'y soit pas.

— Pour l'en empêcher, il n'y a que des planches.

— C'est ce qu'il faut. Les bêtes fauves rongent les troncs d'arbre ; mais la conformation de leur mâchoire les empêche d'entamer une surface plate, et leurs ongles ne pénètrent pas le bois.

— Enfin, si tu le crois...

— Mais d'ailleurs c'est clair. Dans ces montagnes, les cabanes de bergers, les huttes de bûcherons ne sont pas construites autrement que cela ; et les loups n'entrent pas.

— Tant mieux alors.

— Voyons, rassure-toi.

— Quand je ne l'entendrai plus.

— Est-ce sûr ?

— Ah ! je ne sais guère... songe donc... demain il nous faudra sortir.

— Pour cela, sois tout à fait sans crainte ; il est hors d'exemple, à moins de ces froids extraordinaires où ils sont privés de tout, et où la faim les tourmente, il est hors d'exemple que des loups soient vus au dehors pendant le jour.

Les enfants demeurèrent cependant assis sur leur lit à écouter.

Leur émotion était bien poignante, quand seuls, sans appui, perdus dans ce désert, au milieu de la nuit, où toute tristesse redouble, ils entendaient cette voix lugubre venir se mêler pour eux aux horreurs de ce lieu sauvage.

Les hurlements cessèrent pourtant.

En même temps, les enfants virent des filets blancs passer entre les fentes des cloisons. C'était le jour qui venait à leur aide, et raffermissait leur âme en même temps qu'il éloignait le danger.

Au matin, leur premier soin fut de regarder attentivement au dehors, avant de franchir le seuil de la maison.

Le loup, dressé et hurlant contre ces parois, n'y avait pas laissé de traces, et le sol de rocailles n'avait conservé non plus nulle empreinte de ses pas.

Mais lorsque les petits solitaires eurent fait quelques pas sur l'éminence où s'élevait la cabane d'Antoine, un spectacle tout nouveau s'offrit à leurs yeux.

Ils étaient entourés d'un brouillard glacé.

Le vaste rempart de granit, dont la structure perpendiculaire soutenait cet échelon de la montagne, dessinait vaguement sa ligne supérieure ; au delà on eût dit un océan de vapeurs grises.

A droite de la côte, les grands mélèzes, les pics de rochers, étaient enveloppés de cette brume blafarde, et, paraissant à demi sous son voile, semblaient des fantômes qui traînaient leur suaire.

De l'autre côté, où l'on savait que la vapeur flottante couvrait de son manteau un immense précipice, elle avait, avec sa teinte plus foncée, un aspect plus sinistre.

Le vent poussait des sifflements perçants. Sous son souffle glacé, on sentait frissonner la montagne. La neige, soulevant un peu ou laissant retomber sa lourde masse, tourmentait en tous sens ses ondes. Les arbres battus à leur cime, cédaient et se courbaient en grondant; et leurs branches, qui semblaient éperdues de terreur, balayaient de tous côtés la terre.

L'eau du torrent saisie par le vent se soulevait en énormes vagues, et jetait plus haut ses mugissements; sa voix, mêlée à celle de l'atmosphère, remplissait l'étendue d'un bruissement profond, sinistre, formidable.

Cette nuit-là, l'hiver était venu.

Dans ces jours de l'arrière-saison, il avait déjà envahi les autres parties des Alpes et enfermé les montagnes pour huit mois sous sa voûte de plomb; maintenant avançant encore, il venait de

s'emparer à leur tour de ces larges façades du Midi.

Ainsi, les hurlements du loup entendus dans la nuit, et qui portaient avec eux tant d'effroi, cette présence de la bête féroce qui montrait un si grand danger, n'était pourtant rien que l'annonce d'un danger cent fois plus redoutable encore.

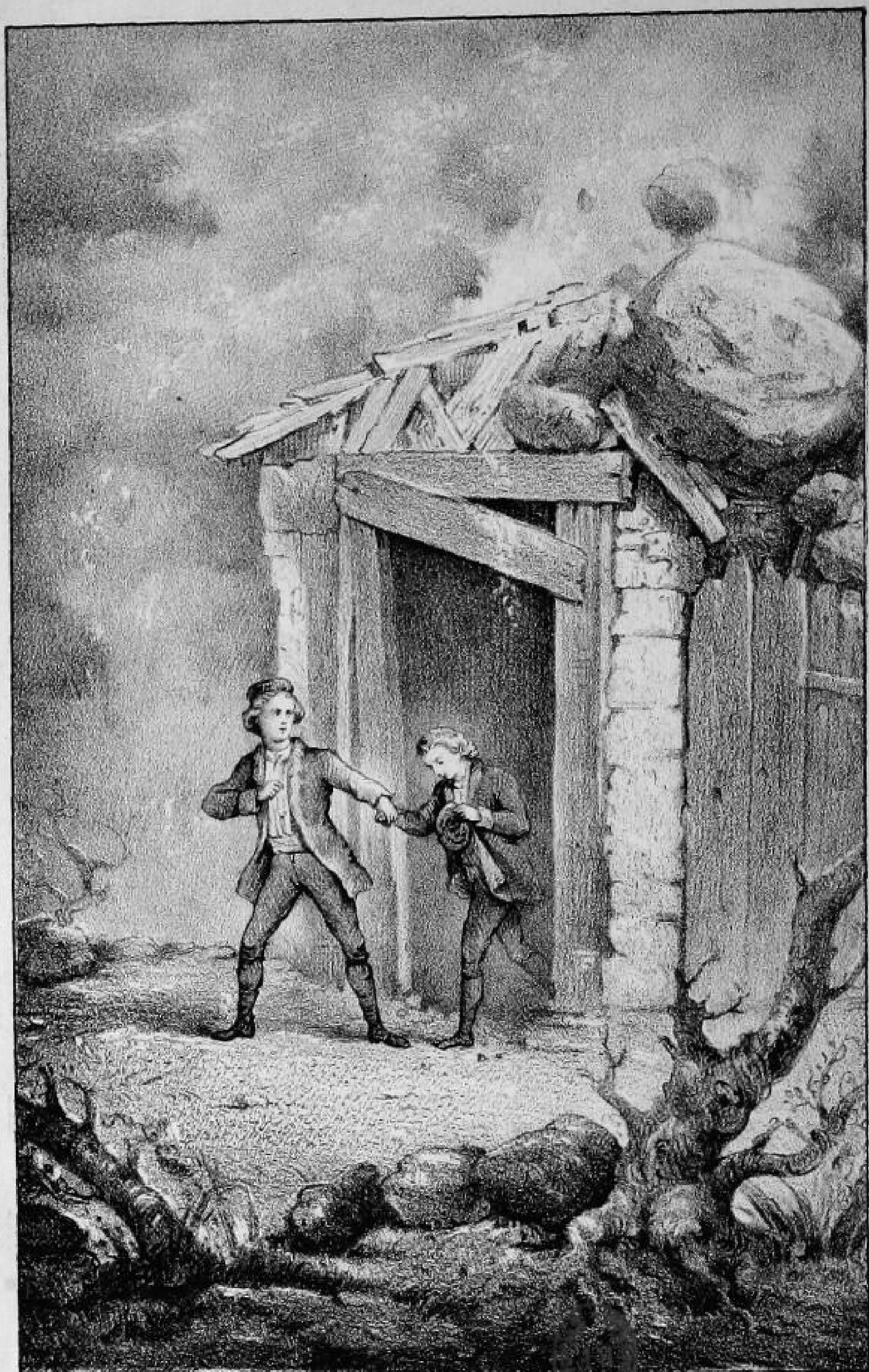
L'hiver ! l'hiver que dans cette solitude il faudrait voir commencer, il faudrait voir se poursuivre peut-être, et qui serait sûrement mortel !

Depuis ce jour, les deux pauvres enfants furent obligés de rester enfermés dans leur cabane, dans ce réduit assombri par l'obscurité du temps.

Ils n'avaient plus de distractions. Ils ne trouvaient au dedans et au dehors, c'est-à-dire dans le peu d'espace que leur laissait voir leur fenêtre, qu'une tristesse profonde; ils ne sortaient que pour aller sur le bord des taillis faire des provisions de bois ; puis ils revenaient au coin du feu, où ils ne trouvaient non plus que les longues heures d'ennui, les jours sans fin, et toujours l'accablement, la crainte.

Pour comble de malheur, les provisions s'en allaient. Le vin n'avait pas duré; les noix étaient mangées depuis longtemps; le maïs venait de finir; les pois secs avançaient; le petit sac de blé,

LE ROBINSON DES ALPES.



A. de Vresse. Edil. Paris.

Lith. Roche Paris

Ils se précipitèrent sur le plateau.

Page 231

1414

déjà fort entamé lorsqu'on l'avait trouvé, n'offrait plus guère de consistance. Il ne restait plus de vivres en tout que pour une dizaine de jour.

Et quels vivres !

Ces charmants enfants, victimes des affreux hasards de l'ouragan, n'étaient plus guère soutenus que par leur force, leur jeunesse, et cela durerait-il longtemps ?

Un jour qu'ils s'ennuyaient plus que de coutume dans la cabane, ils voulurent malgré le froid aller enfin revoir un peu leur domaine.

Sur le plateau, ils étaient enveloppés d'une neige fine comme de la poussière, qui venait se mêler au brouillard. C'est qu'en effet ils se trouvaient au sein même du nuage qui, de ces hauteurs, répandait l'ombre et l'ondée dans la plaine.

L'horizon leur était fermé par le voile opaque de l'atmosphère ; ils ne trouvaient plus ces spectacles variés d'une immense perspective, qui les attachaient et faisaient diversion aux pensées de leur situation.

Ils marchaient transis de froid et assez silencieux.

Au milieu de toutes ces formes vagues, un objet plus rapproché se montra distinctement à leurs yeux. Sur le sommet aplati et bordé de

pointes de ce rocher de forme cylindrique, qui ressemblait si fort à une tour, ils virent perché à sa place habituelle leur ennemi le vautour.

Pour les oiseaux de proie, marmottes, bouquetins, chamois, et autres hôtes de la montagne, pour ces animaux aussi endurcis à l'air de glace que les roches dans lesquelles ils vivent, ce commencement d'hiver n'était qu'une petite fraîcheur, dont ils ne songeaient ni à se plaindre ni à se garantir.

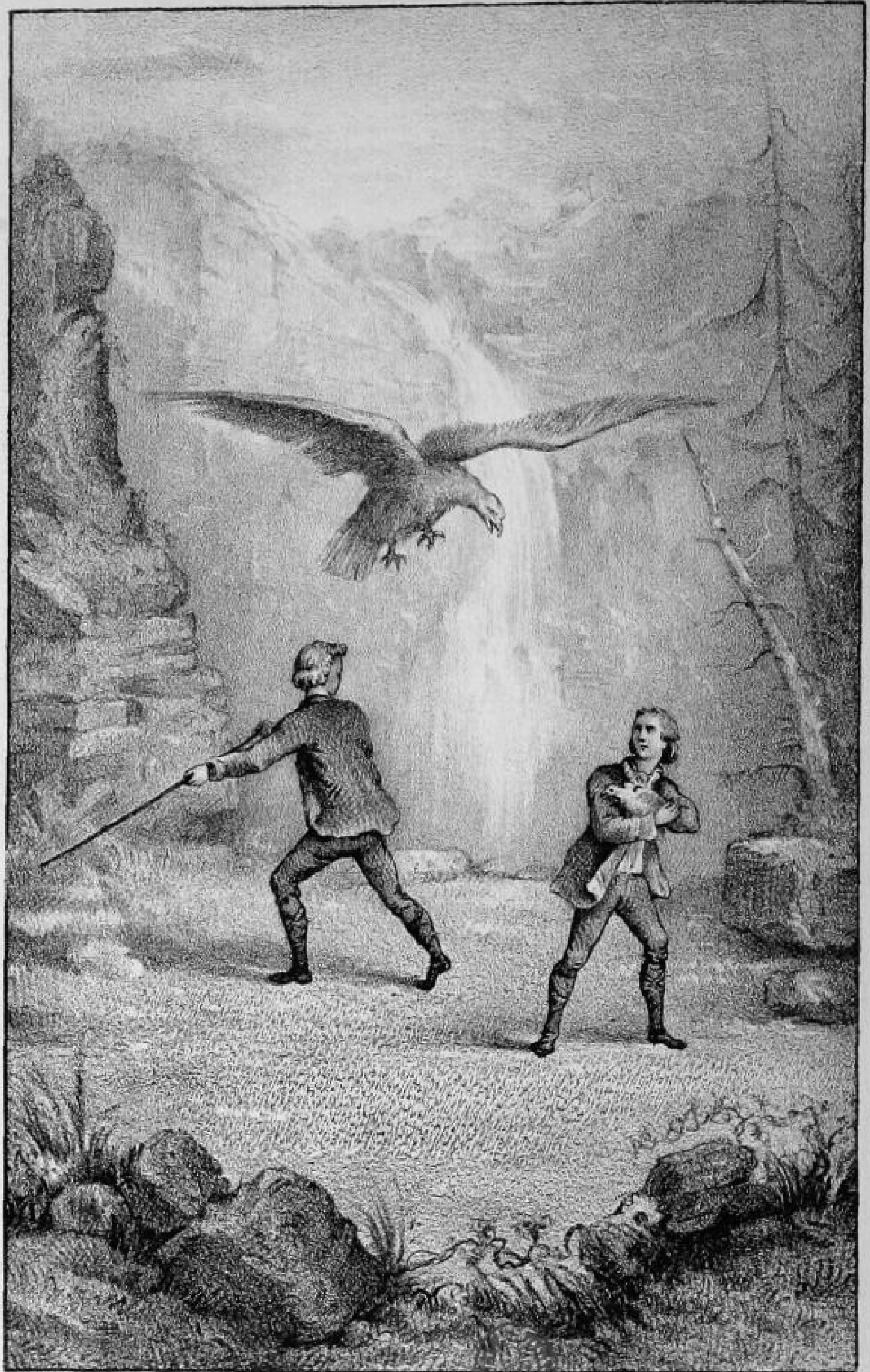
Le vautour était donc là flânant sur ses créneaux. Mais à l'approche de ces petits garçons qu'il détestait, sa colère lui revint tout entière.

Les enfants, en passant devant son perchoir, virent les plumes de sa tête hérissées, ses ailes allongées, brillantes, traînant jusqu'à ses pieds et toutes frémissantes, ses yeux rouges fixés sur eux avec l'attention et la ténacité de la haine.

Mais alors les pauvres solitaires ne s'occupaient guère de Sacripant, le rancunier volatile; ils continuèrent leur marche sur la plate-forme.

Au bout d'un instant, comme ils revenaient sur leurs pas, un point noir passa rapidement devant leurs yeux, et ils entendirent le faible bruit de quelque chose qui tombait à leurs pieds.

C'était un mélange informe et assez laid de



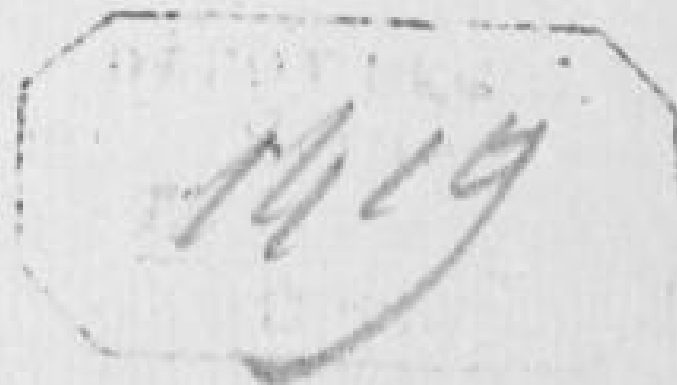
A. de Vercy. Edil. Paris



Lili Roche. Paris.

Le Vautour s'abattait au dessus de leurs têtes

Page 233.



plumes et de peau, rouge en quelques parties, grise dans d'autres.

Tandis qu'ils regardaient cette espèce de petit paquet, cet objet se mit à bouger.

Lucien le ramassa ; son frère et lui le tournèrent en tous sens, et ils virent un petit du vautour tombé de son nid.

— Est-il vilain ! s'écria Lucien. Peut-on bien avoir des enfants si laids et si mal léchés !

Le bambin éclata de rire, et reprit :

— Ah ! voilà bien un moyen de nous venger de la mauvaise mine que nous fait Sacripant et de ses airs menaçants, quand nous avons son petit magot entre les mains.

Mais il n'avait pas plus tôt achevé que le vautour fondait de son rocher et s'abattait au-dessus de leurs têtes. Il battait des ailes dans l'espace, se livrait à des mouvements furieux, et paraissait décidé à un combat à outrance pour reprendre sa progéniture.

Les enfants jetèrent des cris aigus en agitant les bras en l'air pour l'effrayer. Édouard avait toujours sur lui son pistolet, fort inoffensif puisqu'il n'était chargé qu'à poudre, mais qui avait une fois si bien chassé l'oiseau de proie ; il le pointa contre Sacripant et fit feu.

Mais à présent rien n'épouvante l'oiseau ; l'a-

mour paternel lui fait tout braver : au milieu même du nuage de poudre il soutient son assaut avec rage ; il est maintenant si près, que ses serres terribles, ses ongles crochus effleurent les cheveux de Lucien.

Édouard jette à terre son arme inutile ; il saisit un de ces bâtons ferrés de voyage dont son frère se servait toujours sur le sol glacé, et qu'il tenait encore à la main, et, levant haut ce bâton, il en porte un coup vigoureux qui fouette l'air et va tomber sur les jambes du vautour. L'oiseau rebondit sous le choc ; mais après s'être élevé à une certaine hauteur, il redescend et revient à l'attaque ; alors il reçoit un second coup qui lui rompt à demi les pattes ; et haletant, effaré, il n'a plus de force que pour revoler à son rocher.

Et cependant Lucien tenait toujours le vilain oisillon.

Le jeune garçon, un instant effrayé, suivait maintenant d'un regard satisfait la retraite de l'ennemi dans sa forteresse.

— Tu vois bien, Lucien, dit son frère ; j'avais dit qu'en cas de besoin je saurais te défendre.

— Oh ! c'est que tu n'y allais pas de main morte... je crois que j'ai été bien heureux de t'avoir.

— Il se peut.

— La maudite montagne, où tout le monde est méchant !

— Dame ! les loups, les vautours, ne sont pas les gens les plus civilisés du monde ; mais tant qu'on peut, on use aussi avec eux de leurs brutales manières.

Et Lucien apostrophant le vaincu :

— Reviens-y donc, vilain animal ! stupide bestiole !

— Il ne demanderait pas mieux, dit Edouard, mais on voit bien d'ici qu'il fléchit sur ses pattes... et même, à ce qu'il me semble, il en a une assez endommagée... Il ne pourrait plus chercher à t'atteindre, ni seulement emporter son petit.

— Oui, c'est vrai, le petit monstre, qu'en allons-nous faire ?

— C'est à y penser.

— Vraiment non. Il n'y a qu'à lui tordre le cou. Si c'est bon, nous le mangerons, autrement nous le jeterons par dessus le rempart.

— Tu n'es pas bon aujourd'hui, Lucien.

— Je veux faire bisquer Sacripant.

— Parlons raison. Ce vautour est un être de la création ; il a ses instincts dont le plus fort est l'amour paternel ; et, en le faisant souffrir dans ce sentiment, tu veux lui imposer la plus cruelle torture.

— Ah ! mais, écoute donc !...

— Parce qu'il est méchant avec nous, est-ce une raison de l'être avec lui ?

— Tu dis qu'il faut agir à leur manière.

— Pour se défendre. Puis d'ailleurs, son petit que tu tiens là, n'a point fait de mal, lui.

— Ça... est-ce que ça compte pour quelque chose ?

— Il respire, il a germe de vie, il a le droit de vivre.

— Eh bien ! d'après toi, qu'en ferait-on ?

— On le rendrait à son père.

— Bon, en le laissant là.

— Non, ce père éclopé ne peut venir le prendre. Mais comme nous l'avons remarqué souvent, le rocher du vautour serait, si on le voulait, accessible ; il a des pierres en saillie qui, jusqu'à un certain point, peuvent servir d'échelons.

— Et puis ?

— En grimpant là, on déposerait l'oisillon sur la dernière de ces saillies, où son père pourrait venir le prendre avec le bec.

— Et qui montera au rocher ?

— C'est moi : donne le petit, et tu vas voir.

En effet, l'ascension du roc n'était pas impossible, et le jeune garçon avait tout ce qu'il fallait d'adresse et d'agilité pour l'accomplir.

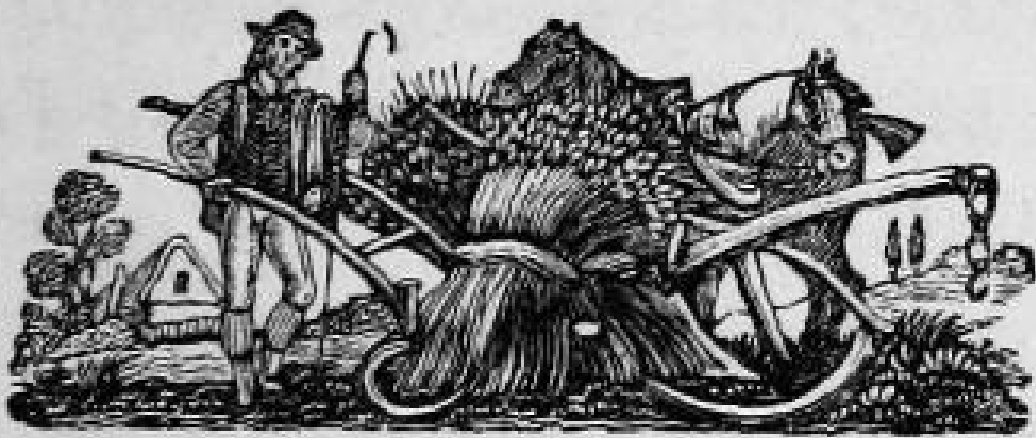
Il déposa la petite bête à proximité du logis paternel, et redescendit.

Et tandis que les deux frères s'éloignaient du plateau :

— Voilà! dit Lucien, nous avons rendu le bien pour le mal.

— C'est ce qu'il faut, dit Édouard.

— Moi, j'y ai consenti, reprit le petit bonhomme, parce que, quand il verra que nous valons mieux que lui, cela fera toujours un peu bisquer Sacripant.





XIX

L'OURAGAN

Le vent mugissait violemment sur ces hauteurs.

Les gouffres béants, les immenses défilés, les gorges profondes, les arêtes de rochers, toutes ces voix de la montagne avaient des accents terribles qui, projetés d'écho en écho, répétaient : C'est l'hiver !

Pour les fils du comte de Laverny, le jour était bien long dans la cabane et le soir bien triste. C'était le moment où la rafale lugubre redoublait,

le moment aussi où les privations d'une journée passée avec une trop mince pitance se faisaient le plus cruellement sentir.

Depuis l'avant-veille, ils n'étaient pas retournés sur le plateau.

A la nuit tombée, ils étaient assis devant leur fenêtre.

Une lune nouvelle, dont le croissant déjà élargi brillait au zénith versait sa lueur sur le sol de rocailles, dont la blancheur redoublait son éclat. En même temps, de gros nuages roulaient dans l'espace. Leurs points d'ombre foncée, et le noir cru des arbres d'hiver, tachaient largement l'étendue de la côte, où tout se détachait en nuances fortes et tranchées.

— Parole d'honneur ! disait Lucien, je voudrais que le loup revint cette nuit.

— Pourquoi ça ? demanda son frère.

— Parce que j'ai si faim, oh ! mais si faim ! que c'est moi qui le mangerait.

— Pauvre garçon !... mais il ne viendra pas, nous avons clair de lune.

— Cela les gêne donc pour sortir ?

— Oui, il leur faut la nuit noire.. Mais au lieu d'un quartier de loup, prends un morceau de ce bon pain que tu as confectionné ce matin.

— Il n'est pas mal réussi... mais c'est que le

blé diminue... il faut que le pain de ce matin fasse deux jours.

— Prends tout de même, il en viendra d'autre.

— Par où et comment.

— Les oiseaux, quand ils picotent leur graine, ne se demandent pas où ils en prendront ensuite.

— Écoute donc, ils sont faits à ce genre de vie ; ils n'ont pas été élevés comme nous dans un hôtel de Paris ; ils ne sont pas habitués à ce qu'un valet vienne trois fois par jour annoncer que le repas est servi.., Ah ! dame ! ils sont moins difficiles pour la stabilité du régime.

— Enfin, ils vivent.

— Grâce à la Providence.

— Fera-t-elle moins pour nous que pour eux ?

— Non, sans doute... j'en accepte l'augure... Eh bien alors, puisque nous n'avons rien de mieux à faire, allons nous coucher et faisons un bon somme.

— Oûi... le vent nous bercera... il est assez fort pour cela.

— L'affreux vent... c'est ce qui me déplaît le plus dans notre prison sauvage.

— En vérité ?

— Parce qu'au milieu de son bruit... tu as beau dire... je distingue très-bien les gémisse-

ments de ceux qui reposent dans ce champ de mort, que nous avons ici pour voisinage.

— Enfant !

— Je t'en réponds.

— Et que disent-ils dans leurs plaintes ?

— Je ne sais... mais quand on y songe... un village entier !... Ce n'est pas dans l'ordre ordinaire que tant de gens meurent à la fois. Et puis, ceux-ci ont été saisis tout à coup sans avoir le temps de se recueillir, de penser à leur salut ; ils ont le droit de se plaindre.

— Tu n'en sais pas davantage ?

— Non.

— Mon bonhomme, tu as entendu la voix des habitants de Moriat, tout comme tu as vu une nuit l'ombre de Ninette.

— Ninette !... voilà une singulière destinée !... une pauvre petite fille trouvée dans la neige, qui paraît tout à coup sur la terre, qui y demeure quelques années, et puis, s'en va subitement comme elle est venue.

— Et tu penses que n'ayant pas assez de ce monde, elle revient encore s'y promener la nuit ?

— Oh ! pour cela, je t'assure...

— Eh bien, je te crois.

— Vraiment ?

— Mais certes, puisque cette âme de Ninette, je la vois moi-même en ce moment.

— Allons donc, tu te moques.

— Non, je te promets.

— Et cela ne t'effraye pas ?

— Pas le moins du monde. Même, je vais te la montrer, et tu n'auras pas plus peur que moi.

— Voyons.

— Regarde... juste en face de notre fenêtre, cette mince roche blanche qu'éclaire la lune, n'a-t-elle pas la forme d'une femme ?

— Oui, à peu près... Maintenant un nuage passe et elle disparaît.

— Attends !... peu à peu le nuage s'éloigne, la clarté se fait, la forme se détache de nouveau dans sa blancheur limpide... puis voilà que, sous une nouvelle ombre du ciel, elle va se perdre encore.

— Après, Edouard ?

— Eh bien, ne penses-tu pas que si tu étais là-bas, de l'autre côté de la chambre, blotti dans le fond de ton lit, et dans le moment du réveil où l'on n'a pas la pensée bien nette, tu ne pusses bien prendre ceci pour la fiancée d'Antoine ?

— Peut-être... je ne sais pas trop.

— Vraiment si.

— Ce qu'il y a de certain, c'est que ce que

tu me dis me rassure... Ainsi, viens Edouard : allons nous coucher, répéta le bambin en se frottant les yeux.

Les deux frères dormirent paisiblement. Une chose que le bon ange des enfants leur garantit toujours, est le sommeil.

Le lendemain, le temps était moins mauvais ; il y avait un de ces passagers retours du soleil, qui revient encore par instant visiter notre terre avant de s'en séparer pour six mois.

Les petits habitants du Mont d'Argentières en profitèrent pour sortir de leur réduit.

Mais leur course ne devait pas être de longue durée. Dès qu'ils furent descendus de l'éminence où reposait leur cabane sur l'échelon inférieur, un singulier incident les arrêta subitement.

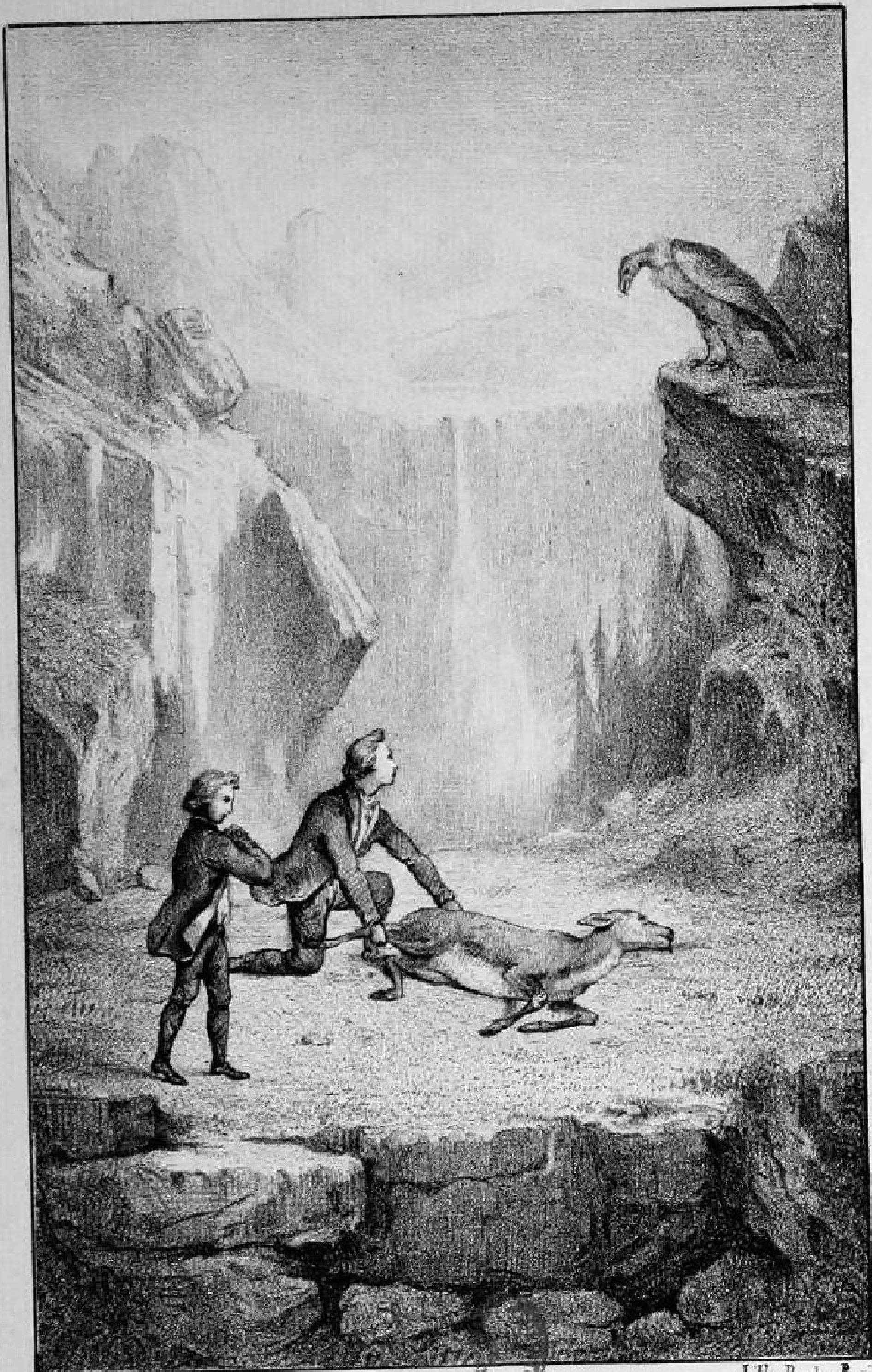
Au milieu du plateau, à la place même où aux premiers jours de leur arrivée ils avaient fait rôtir l'agneau, et qui gardait encore la trace noire du feu, à cette place, un chamois était étendu mort.

Les enfants ne pouvaient en croire leurs yeux. Comment cette chasse, si désirée par Lucien, s'était-elle faite toute seule ?

Ils regardèrent.

Les blessures que l'animal portait au cou, sur son poil fin, d'un brun clair, ces blessures

LE ROBINSON DES ALPES.



A. de Vresse, Edit. Paris

Lith. Roche Paris

Au milieu du plateau un chamois était étendu mort.

Page 244.

1417

comme celles du petit de la brebis , avaient l'air d'être faites par des coups de bec ; et, sur le reste de son corps, il existait aussi des écorchures qui paraissaient produites par des serres.

Pour les deux frères , le premier mouvement fut tout à la joie d'avoir trouvé une si bonne nourriture. Dans leur position, on n'est pas difficile en fait d'aliment, et un certain goût sauvage ne repousse pas.

— Évidemment , dit Édouard, c'est encore Sacripant qui a laissé tomber ici sa proie.

— Il n'en peut être autrement , dit Lucien. D'autant mieux que le voilà sur son rocher qui nous regarde.

— Tiens ! il n'a plus l'air en colère du tout.

— C'est la première fois que nous lui voyons cette bonne figure-là.

— Vraiment oui.

— Mais c'est bien drôle , reprit Lucien. Comment cette bestiole a-t-elle encore lâché son dîner, puisque cette fois rien ne venait l'effrayer.

— Hum !... cela ne se comprendrait guère.

— Il faut bien cependant...

— Sommes-nous bien sûrs que ce vautour, si fort, si agile, si bien connu dans les Alpes pour ses rapines, ait été assez maladroit pour lâcher invo-

lontainement sa proie, et lorsqu'il était à la porte de chez lui.

— Il l'aurait donc fait exprès.

— Peut-être.

— Pour nous en faire cadeau ?

— Eh bien, oui. En reconnaissance de ce que nous lui avons rendu son petit.

— Il est de fait qu'il a dû être bien content, au train qu'il faisait pour le ravoir... Mais est-ce sérieux ce que tu dis ?

— Certainement.

— Et il est reconnaissant ?

— Pourquoi pas aussi bien qu'un autre.

— Oh ! Édouard....

— J'avoue que c'est faire porter l'instinct des bêtes bien loin, le faire aller jusqu'au sentiment.

— Ce qui serait bien fort.

— Mais non, puisque ce n'est pas sans exemple. On te fera un jour lire l'histoire des animaux célèbres, et tu y verras des choses tout aussi surprenantes que cela.

— Enfin, ce qu'il y a de sûr, c'est que nous voici du rôti pour plusieurs jours. Emportons-le, Édouard ?

— Nous ne saurons donc jamais si c'est le hasard qui a amené cet incident, ou s'il est une

preuve de la merveilleuse intelligence attribuée par quelques personnes aux animaux ?

— Mon Dieu, non.

— Et j'en aurai grand regret.

— La chose en vaut la peine... Il y aurait peut-être moyen...

— De s'en éclaircir ?

— Oui. Tu sais, quand nous avons pris l'agneau... que pour celui-là Sacripant avait laissé tomber bien malgré lui!... quand nous l'avons pris et fait sortir, ce brigand de la montagne était furieux ; il aurait voulu nous dévorer, c'était clair, et ce n'est pas sa faute s'il ne l'a fait.

— Je comprends, nous allons voir maintenant...

— Ce qu'il dira quand nous emporterons le chamois.

— S'il ne dit rien, c'est qu'il l'aura mis là pour nous.

— Parfaitement.

— Prends la bête d'un côté et moi de l'autre, allons-nous-en tranquillement, et examinons la figure de Sacripant.

Les enfants firent ce qu'ils disaient ; ils regardèrent attentivement l'oiseau de proie dans ce moment décisif.

L'examen fut tout à l'avantage de celui-ci ; nul

signe d'agitation ou de dépit ne se montra en lui ; immobile sur ses longues pattes, il se contenta de tourner son cou pelé, en suivant les enfants du regard tant qu'il put les voir sur le plateau.

Ainsi, nous dirons comme Édouard, cet incident venait-il d'une cause simple, d'un hasard, ou bien se produisait-il en raison de ces facultés élevées, que nous n'avons pas encore su constater positivement chez les animaux, et dont la nature seule a le secret ?

Quoi qu'il en fût, ce retour inespéré de subsistance rendit quelques jours de force, de santé aux pauvres petits ermites ; leur nature courageuse et légère fit le reste ; ils recommencèrent à attendre, à espérer ; et, dans cette position qui n'était pourtant pas changée, ils retrouvèrent quelque chose de leur douce gaieté.

Mais ce fut leur dernier sourire.

Un jour, le temps qui n'avait été jusque-là que terne, sombre et froid, prit un aspect surprenant.

Ce jour aussi, les aliments que les jeunes exilés avaient successivement et par des ressources inespérées trouvés sur la montagne, allaient finir entièrement. Cette perspective était terrible ; et pourtant les fils du comte de Laverny n'eurent pas le temps de s'y arrêter devant une calamité plus imminente.

Quoique ce fût dans la matinée, le jour était devenu tout à coup si obscur qu'ils n'y voyaient plus dans leur cabane.

La nuit envahissait le lit de feuilles mortes, la table couverte de leurs ustensiles de ménage ; il eut été impossible de rien trouver sur la tablette des livres ; la cheminée, où le feu présentait son orbe rouge au milieu, était du reste perdue dans l'ombre. Et le christ même, leur dernière ressource pour prier et retrouver des forces, disparaissait sous ce triste voile !

Le vent aussi avait une violence inconnue jusque là.

Inquiets de ces signes menaçants, les enfants ne pouvaient voir ce qui se passait au dehors que dans la partie de la montagne qui se montrait de leurs fenêtres ; la maison de planches était leur seul refuge contre l'ouragan qui les eût terrassés partout ailleurs, et ils s'y tenaient enfermés.

Mais l'aspect du seul espace qu'ils pussent découvrir était bien assez effrayant.

Le ciel abaissé et la cime du mont se fondaient dans une même nuit épaisse.

Les sommets de neige, la zone de landes qui régnait au-dessous, les pics aigus qui se dressaient comme si le sol eût fait pousser d'immenses épines de granit, tout cela se chargeait de l'obscurité du

temps, et avait surtout cette teinte blafarde et plombée, dont le reflet de cuivre est partout le présage des tempêtes.

Le sol tremblait sous la rafale ; les blocs de roche enracinés depuis des siècles ne pouvaient plus tenir sous ses coups. Des masses de pierre, des quartiers de glaçons, des troncs d'arbre, toutes ces dépouilles amassées en chaos qu'on nomme les *moraines*, se détachaient des hauteurs et roulaient en formant un torrent de débris. Le courant arrachait d'autres dépouilles sur sa marche et, en grossissant, descendait toujours plus puissant et terrible.

Les enfants, les bras enlacés, se tenaient pressés l'un contre l'autre et n'avaient plus la force de parler.

Ils devaient bientôt arriver à l'excès de l'épouvante. Au milieu du bruit du vent, se fit entendre un roulement sourd, profond.

Édouard et Lucien se regardaient ; leurs yeux semblaient dire :

— Le tonnerre... Mais le tonnerre ne se fait pas entendre en hiver...

Ils écoutèrent encore, et reconnurent avec plus de surprise et d'effroi que le bruit se produisait dans le sein de la montagne.

Le grondement continu se détacha bientôt en

coups séparés, et prit la force des détonations de la foudre (1).

Cet orage sans éclairs, sans chaleur, cet orage froid, mystérieux, ce tumulte, ce tonnerre souterrain, était cent fois plus effrayant que ceux de notre ciel.

Mais il se produit enfin dans les grondements de cette foudre cachée un éclat si formidable, qu'une énorme masse de rocher éclate et s'ouvre en deux.

Aussitôt sous la secousse tout s'ébranle; les blocs de granit vacillent; l'un d'eux, énorme comme un rocher entier, roule des hauteurs et fond sur la cabane qui s'écroule presque entièrement sous son poids horrible.

Le toit, les lambris tombent autour des infortunés habitants.

La voix des enfants s'unit dans un seul cri déchirant de détresse.

Ils se précipitent sur le plateau.

Les voilà sans pain, sans asile, seuls, perdus dans l'ouragan.

Ils tombent à genoux et prient Dieu.

(1) Ces cataclysmes sont connus dans les Alpes. Aux environs de Servoz, la partie supérieure de la montagne de Fiz, se détacha au milieu d'un ouragan, avec un bruit tellement formidable, que les habitants de la contrée firent annoncer à Turin qu'un nouveau volcan venait de s'ouvrir.



XX

LE VIEUX CHASSEUR

CEPENDANT au milieu de ces bizarres événements, le comte de Laverny avait dû, ou mourir dans la journée de l'avalanche, ou, s'il avait été sauvé, se livrer à une recherche ardente et incessante de ses enfants.

Ni l'un ni l'autre cependant n'était arrivé.

A l'instant où Antoine avait vivement conduit Édouard et Lucien dans cette grotte où ils devaient trouver un abri pour les premiers moments, M. de Laverny était poussé par le flot de neige au

fond du précipice. Le guide, en revenant à lui, n'avait pas eu le temps de le retenir, et n'avait pu que l'enlacer de ses bras et se laisser entraîner avec lui, pour atténuer la chute sur la pente effroyable.

Avec le courage, le sang-froid, la force prodigieuse de ces montagnards accoutumés à combattre les éléments, de ces guides responsables de la vie des voyageurs, Antoine avait accompli le plus périlleux sauvetage. S'accrochant avec rage aux moindres aspérités, aux racines, aux saillies de la pente, il avait ralenti le mouvement terrible de la descente, et empêché une chute mortelle.

Le comte était arrivé au bas de la côte vivant, mais meurtri, ensanglanté, sans connaissance.

Antoine l'avait fait transporter au *Pavillon des Grands Bois*, où il était resté six semaines entre la vie et la mort.

En revenant à lui, la première pensée du comte fut le regret de n'avoir pas partagé le sort de ses enfants, quel qu'il pût être, et à peine eut-il la force de se lever qu'il manifesta la volonté de battre la montagne, en dépit de tout obstacle, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé ses enfants morts ou vifs.

Antoine n'avait pas attendu ce moment.

Cet homme du plus noble cœur, s'était consacré tout entier au salut de ses voyageurs.

Dans ce pays perdu, une bicoque jetée au pied des monts avait été le seul asile où il pût faire transporter le comte. Il ne s'y trouvait nulle ressource pour son état, et presque personne pour le servir. Antoine allait lui-même dans les hameaux les plus proches chercher les vulnéraires pour panser ses blessures, les plantes qui pouvaient combattre l'ardeur de sa fièvre, et il passait toutes les nuits auprès de son malade, dormant à peine quelques moments sur un siège.

Puis, le jour, après avoir préparé ce qui était nécessaire, et confié le voyageur aux soins d'un garçon de la maison, il partait par tous les temps pour aller explorer quelque partie de la côte, sur laquelle il espérait retrouver les traces des fils du comte de Laverny.

Mais ses recherches avaient été partout interrompues. A mesure que la saison avançait, tant d'obstacles s'opposaient à sa marche, tant de ravins avaient débordé, tant de passages avaient été coupés par les éboulements, qu'il était obligé de faire de longs détours et avançait peu sur sa route.

S'il avait pu coucher dans quelque chalet en chemin, il eût porté ses investigations plus loin le

lendemain, mais fidèle à son devoir de garde-malade, il voulait revenir veiller auprès du comte.

Le fils du hameau de Moriat avait bien souffert; et le malheur élève tant l'âme, que, dans ces tristes circonstances, il était devenu un héros de charité.

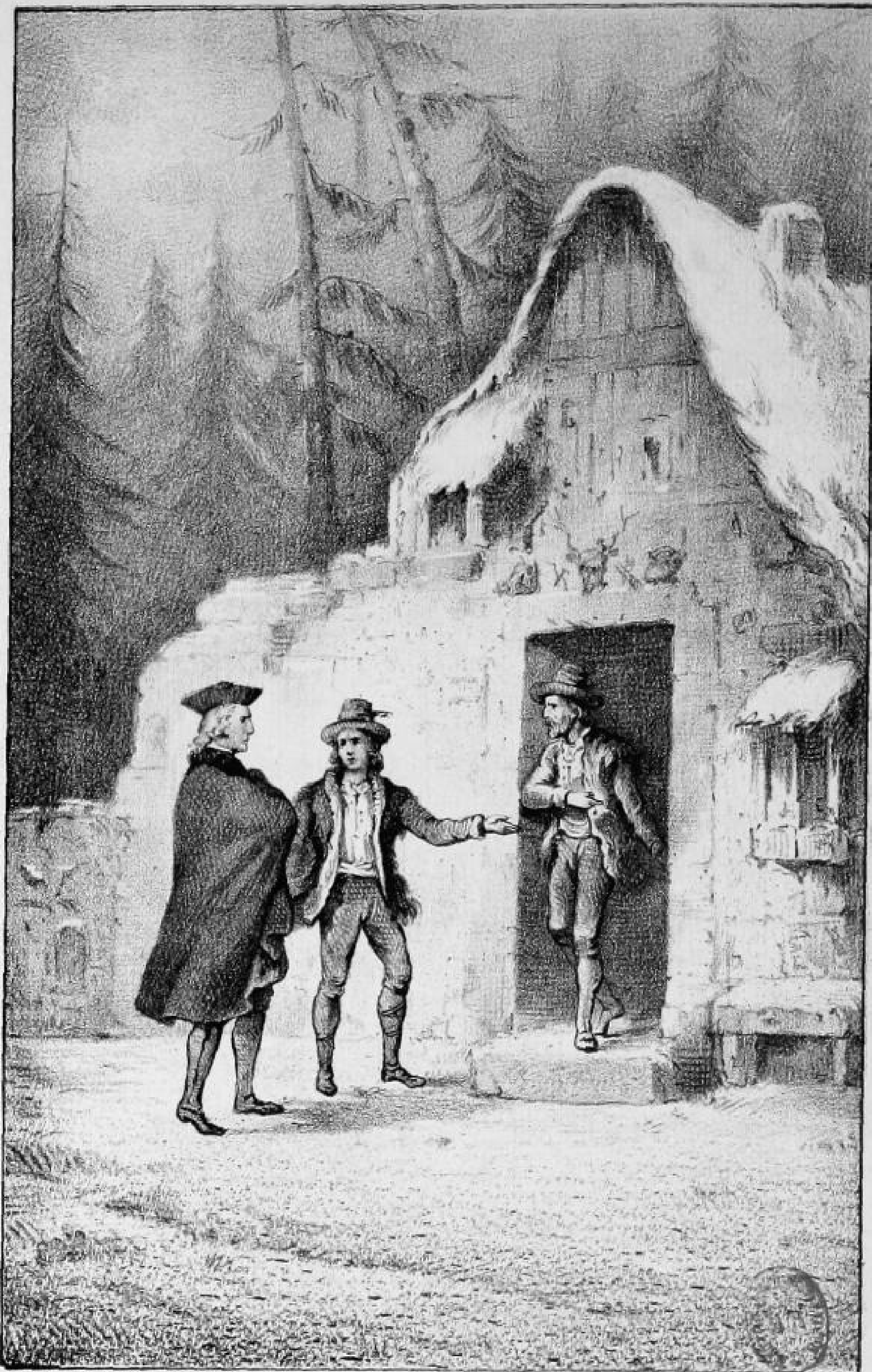
Ainsi, dans ce cabaret de chasseurs toujours rempli de joyeux compagnons, à côté de cette salle dans laquelle retentissait le bruit des verres et des chansons, le jeune montagnard, la tête plongée dans ses mains, passait sa longue veillée à méditer sur ses peines et celles des autres.

Lorsque le comte voulut partir pour son excursion hasardeuse, quoiqu'il fût encore d'une grande faiblesse, Antoine ne tenta nul effort pour le retenir. En effet, dans de telles inquiétudes, ce malheureux père était moins à plaindre en battant la campagne qu'à rester chez lui à dévorer ses angoisses.

Le premier jour M. de Laverny et son guide allèrent coucher à mi-côte.

Le lendemain matin, Antoine dit au comte :
— Nous allons tâcher aujourd'hui d'arriver plus haut sur le Mont d'Argentières. Gagner ces sommets est un combat à livrer contre eux, et nous ne sommes que deux soldats.

LE ROBINSON DES ALPES.



A. de Vresse, Éd. Paris.

Lith. Roche. Paris.

La Cabanne de trompe la mort.

Page 257.

1416

— Dont l'un même est bien invalide ! dit le comte avec un triste sourire.

— Ainsi, reprit le guide, un renfort ne ferait pas mal pour nous aider à lutter contre les blocs de rocher, les courants débordés, qui feront rage pour nous repousser.

— Tout ce que vous voudrez, Antoine.

— Je connais en cet endroit un homme plus fort que moi... c'est le seul de nos montagnes en qui je reconnaisse cet avantage... un chasseur d'ours, qui a vieilli dans le métier.

— Eh bien, mon ami ?

— Nous pouvons aller chercher pour venir avec nous Trompe-la-Mort.

— Il se nomme ainsi ?

— Oui, parce qu'il aurait été tué cent fois s'il n'avait été plus fin que la grande faucheuse.

— Et il n'habite pas loin ?

— On voit sa hutte d'ici.

— Eh bien, Antoine, allons chercher Trompe-la-Mort.

Ils arrivèrent bientôt à une pauvre cabane enfouie sous les sapins, basse, écrasée, noircie par le temps et l'ombre épaisse des arbres.

Cependant son propriétaire en était si fier, qu'il ne l'eût pas changée contre un palais.

A la porte et sur toute la devanture, on voyait

clouées tant de têtes d'ours, de loups, de sangliers, et de pattes de ces animaux pour achever l'assemblage, que l'on se serait cru devant une ménagerie, dont tous les hôtes s'avancèrent hors de leur cage.

Le maître du lieu était chez lui.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, contrefait, borgne, boiteux. A chacune de ses grandes aventures en montagne, sa personne avait été rudement abîmée, et les parties atteintes ne s'étaient pas remises. Mais sa vigueur musculaire n'en était pas diminuée ; il pouvait toujours fort bien marcher toute une nuit à la poursuite d'un ours, et au matin le combattre.

Antoine lui expliqua le but de l'excursion qu'on allait entreprendre, et ce qu'on attendait de lui.

— Et vous vous voulez, dit le chasseur, chercher deux marmots dans ce tas de glaciers ? c'est chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Nous les avons laissés sur la montagne, il y a six semaines, dit Antoine, et ils y sont encore.

— S'ils y sont, dit Trompe-la-Mort, de quoi voulez-vous qu'ils vivent.

Antoine voyant que M. de Laverny frémissant allait ne plus espérer retrouver que le corps de ses enfants, se hâta de répondre :

— Nul ne sait ce qu'a pu faire pour eux la

bonté divine... Nous allons les chercher, tu viens avec nous, et voilà.

— Soit, dit le chasseur. Et où allons-nous?

— Partout.

— Peste, voilà un chemin bien précis.

— Les enfants doivent être sur la côte du nord.

— Hum!... cela vaut encore mieux. L'ascension de ce côté est impossible en raison de l'amoncellement des glaces, mais, au midi, avec la perpendicularité de la pente, elle est plus impossible encore.

— Eh bien, encore une fois, c'est au nord.

— Ah!... tiens! tiens!... c'est que si c'était au midi... j'aurais quelque chose à dire.

— Parle toujours.

— Oh! un rien.

— N'importe, dis.

— C'est qu'à ma dernière chasse... un ours magnifique, tel que la terre n'a pas son pareil... mais qui m'a donné un mal! Dieu de Dieu! aussi méchant ma foi qu'il était gros...

— Laisse l'ours.

— C'est que je n'ai jamais trimé aussi longtemps après une bête... depuis *le solitaire*... Car j'ai tué

un solitaire... monsieur ne sait peut-être pas ce que c'est.

— Laisse le solitaire.

— Eh bien, voilà. Dans presque toutes les forêts, il y a un sanglier qui est lié avec le démon par un pacte secret. En raison de ce marché, il est à l'abri des pieux et des balles des chasseurs. Comme il vieillit, tandis que peu à peu le bois se dépeuple de ses descendants jusqu'à deux ou trois générations, et qu'il reste tout taciturne, maussade et bourru dans son antre, on l'appelle le solitaire.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— Il est vrai, c'est de mon ours.

— Mais mille fois non !... Dis ce que tu as vu au versant méridional du pic d'Argentières.

— Ah ! voilà. Comme j'avais aperçu à cent pieds au-dessus de ma tête, sur le rocher où bouillonne la grande cascade, monseigneur l'ours qui buvait son petit coup, après dîner sans doute, je serrai bien mon fusil entre mes mains élevées au-dessus de ma tête et grimpai vers cette hauteur à toutes jambes.

— Tu dis qu'il n'y a pas de chemin.

— Il y en a un pour moi.

— Comment cela ?

— Suffit ! J'arrivai ainsi vers les landes qui s'étendent au-dessous de la gorge de Moriat, en partant du torrent et en allant se perdre au tournant de la montagne.

— Mon Dieu ! s'écria le guide, c'était vers cette gorge que tu étais allé !

— Hélas ! oui, mon pauvre Antoine ; je me trouvais juste au-dessous de ce défilé, au débouché duquel ton hameau était situé, et où il a été englouti.

— N'importe, dit le jeune montagnard avec un profond soupir, n'importe, continue.

— Je montai donc toujours, les yeux fixés sur la belle robe brune du seigneur en question. Mais voilà qu'arrivé bien doucement et en cachette tout près du degré de rocher sur lequel mon ours était perché, va te promener ! je ne vois plus personne. Comme bien vous pensez, je regardai de tous côtés, alors mes yeux s'étant portés au loin, vers la droite, à l'extrémité du défilé on se trouve l'échelon de la montagne bordé par le grand contrefort de rocher, je remarquai à cette place, deux points noirs, qui se mouvaient, deux points noirs, trop gros pour être des oiseaux, trop petits pour être des hommes.

— Mais, juste ciel ! s'écria M. de Laverny,

c'étaient peut-être des enfants ; c'était peut-être Édouard, Lucien.

— Dame ! je ne sais pas, dit Trompe-la-Mort, mais ce pouvait bien être aussi des bouquetins : car ça en avait à peu près la grosseur et ça sautilait tout de même.

— Ah ! n'importe, reprit le comte, vous avez couru de ce côté ?

— J'y pensais, répondit le chasseur. Mais voilà que juste à ce moment, en tournant la tête vers la gauche, par là-bas où sont les grands bois, j'aperçois de nouveau mon ours, qui tout en flânant, et regardant le temps qu'il fait, s'en va tranquillement se coucher... C'est vous dire que je ne perds pas de temps pour lui courir après.

— O malheur ! dit le comte, nous n'en saurons pas davantage !

— Si fait bien ! répond le chasseur, je vais vous dire comment je suis venu à bout de ma bête... c'est-à-dire, pas ce jour-là, ah ! mais non ! mais après deux grandes chasses encore...

— Vieux fou ! s'écria Antoine, songe à te taire là-dessus, garde tes chasses pour toi. Tu as entendu qu'il s'agit d'un intérêt de bien autre importance.

Et se tournant vers le comte.

— Monsieur pense-t-il que d'après la simple

remarque faite par Trompe-la-Mort, lorsqu'il se trouvait en vue de cet échelon méridional de la montagne, il faille abandonner nos premiers projets et diriger d'abord les recherches vers ce point opposé?

— Oui, Antoine, dit M. de Laverny, cette observation est bien peu de chose... à peine un faible indice... Mais malheureusement, de l'autre côté de la montagne, nous n'avons absolument rien qui puisse guider nos démarches.

Antoine aussi, sans qu'il sût pourquoi, et sans qu'il songeât même à s'en rendre compte, était vivement poussé à commencer l'entreprise par l'exploration de cette partie du Mont d'Argentières.

— Eh bien, écoute, dit le guide au vieux chasseur, tu as entendu que nous étions décidés à porter nos recherches sur toute l'étendue de ces côtes, même dans leurs endroits les plus inaccessibles ; le versant méridional est du nombre ; tu vas venir avec nous pour nous aider à surmonter les obstacles du chemin.

— Ce n'est guère possible, dit Trompe-la-Mort, à moi ni à personne.

— Allons donc, reprit Antoine, tu es monté sur ce sommet pour ton ours, tu peux bien y monter pour nous.

— Je ne dis pas non.

— Et maintenant, il faut laisser là tes secrets de chasseur, que nous ne pensons pas à te prendre, et t'expliquer nettement.

— Que veux-tu que je t'explique?

— Voyons; tu as dit d'abord qu'à ce versant, la pente était si âpre et rapide, qu'il était presque impossible de la gravir, qu'il n'y avait pas de passage praticable.

— Eh bien, oui.

— Tu as dit ensuite qu'il y avait un chemin.....

— Eh bien oui.

— Qu'est-ce que cela signifie? parle donc à la fin.

— Il y a un chemin à moi, et pour moi.

— N'importe, tu vas nous y conduire et tu nous le feras prendre.

— Ah! je veux bien vous y conduire, mais pour le prendre, quand vous le verrez, vous n'en ferez rien.

— Cela nous regarde.

— Comme ça, vous êtes décidés?

— Tout à fait.

— Et vous ne m'en voudrez pas quand vous verrez la chose?

— Eh non ! c'est assez dit. Prends ta casaque, ton bâton et marche devant nous jusqu'à ton mystérieux chemin.


— Oui, partons à l'instant ! insista M. de Laverny.





XXI.

AU DERNIER MOMENT

i empressé que fût M. de Laverny à se mettre en route, il était des précautions indispensables à prendre avant de tenter une expédition des plus périlleuses.

Antoine s'était muni d'une gibecière garnie de vivres. Les voyageurs se sustentèrent donc de tranches de viandes froides, de bon vin et de quelques doigts d'eau-de-vie, se prémunissant ainsi autant que possible contre les fatigues de la marche et les assauts des éléments.

Puis ils partirent.

Ils avaient plus d'une lieue à faire en tournant à mi-côte, avant d'arriver au point où devait commencer la montée.

Antoine était décidé à s'en remettre en toutes choses au vieux chasseur. Quoique le jeune montagnard fut expérimenté et vaillant entre tous les habitants des monts savoisiens, Trompe-la-Mort devait être reconnu pour son supérieur; il était au-dessus de lui par le fait de l'âge et de l'expérience; il avait trente années de service de plus dans cette rude carrière de combats contre les Alpes, partout hérissées et partout en défense.

Le vieillard regarda le ciel en fronçant le sourcil.

— Il faut avoir le diable au corps, dit-il, pour tenter cette entreprise qui vous est passée par la cervelle... La chose était bien assez difficile, et voilà encore le temps qui va se mettre contre nous.

— Je le crains, dit Antoine.

— Craindre, c'est gentil!... tu peux bien en être sûr. Regarde le pic du Buet qui vient de vêtir sa calotte noire et sa soulane blanche, comme un prêtre qui vient à notre enterrement : c'est signe que la bourrasque ne nous ménagera pas.

— C'est égal, nous avancerons tout de même.

— Sans doute, à la condition d'être archifous

tous trois. Car je n'ai jamais mis le pied sur les monts savoisiens, ou voilà le plus bel orage qui s'apprête.

— Crains-tu donc de tenter l'aventure, Trompe-la-Mort ?

— Moi !... avoir peur de cela... le plus souvent !... J'en ai assez vu de ces ouragans ! En voyageant de compagnie avec eux, je me suis rompu les reins au Montauvert, cassé une jambe à l'Aiguille verte, éborgné au Brévent, et tout cela ne m'a point fait de mal.

— Le fait est que tu portes assez joliment ces accidents-là.

— Je m'en vante.

— Et en même temps tes soixante ans.

— Tiens ! il y a des chênes encore plus vieux que moi, et qui se portent bien, dit naïvement le vieillard.

Le premier trajet des voyageurs, quoiqu'il fut en ligne droite, n'était pas sans difficultés.

En quittant Moiron, ils coupaient une côte sillonnée de profonds ravins où, à chaque instant, on franchissait ces profondeurs sur de vacillants troncs d'arbres.

Plus loin, il leur fallut accomplir *le tour du diable*. C'était un large mamelon que l'on tournait sur un sentier taillé dans le roc vif, de deux

pieds de largeur, qui avait d'un côté la paroi du mont, parfois hérissée de roches qui forçaient à se courber pour passer au-dessous, et de l'autre côté une descente à pic de cent pieds de profondeur.

En sortant de là, ils tombèrent dans une espèce de bassin marécageux, rempli de broussailles, de hautes herbes, de vase à moitié congelée, où tout à coup le pied tombait dans un courant d'eau, caché au regard par les plantes aquatiques ou la première couche de glace.

Après s'en être tirés, les trois compagnons arrivèrent dans une étendue qui n'offrait plus de ces dangers, mais qui exerça davantage leur patience. C'était cet endroit appelé dans le pays, on ne sait trop pourquoi, *le champ des moines*, à moins que les rochers semés dans le sol comme d'énormes quilles ne figurent aux regards des habitants une procession de moines. Ces rochers ont tous la forme cubique. La difficulté que présente leurs parcours vient de ce que, resserrés entre eux, ils laissent à peine la place pour passer, et qu'il faut décrire dans la marche de continuels zigzags, même de longs circuits autour de leurs flancs, qui ramènent à peu de chose près au point d'où l'on était parti.

Le temps perdu désespérait M. de Laverny ; ses

compagnons aussi regrettaient ces longs détours parce qu'ils s'y fatiguaient en vain, et qu'ils sentaient avoir besoin de toutes leurs forces.

Enfin, les voyageurs arrivèrent à la côte de *Chourme*, où tout se fond dans un indescriptible chaos.

Ici l'on voit d'énormes masses grises, ayant au centre une gueule béante qui montre dans sa profondeur une teinte d'un rouge de sang. Ce sont les carrières d'où l'on extrait le marbre rouge, si précieux dans ces contrées. Là bas, ce sont des roches qui surplombent en festons, en larges découpures, comme une cascade de pierres qui en coulant se fut arrêtée dans sa marche. Ailleurs, des monticules d'âpre terrain qu'il faut gravir sous le vent ou des voûtes écrasantes qu'on ne peut franchir qu'en rampant, puis des monceaux d'épines qui battent le sol pour repousser les pas en arrière.

Mais partout la perspective offrait la même teinte uniforme de tristesse.

Ces parages, en été, présentaient de sauvages beautés, des charmes pittoresques, de gracieux accidents de terrain. Un mois s'était écoulé, et il n'y avait plus que le deuil de la nature, l'effroi qu'il répand dans l'âme !

Puis, ce jour-là, à mesure que l'heure s'écoulait, le temps devenait plus sombre, les nuages plus me-

naçants, le vent prenait plus de violence; les mauvais présages de Trompe-la-Mort se réalisaient avec une rapidité effrayante.

Vers midi, l'ouragan éclatait dans toute sa fureur.

Nous ne reviendrons pas sur la perturbation jetée par l'orage dans ces contrées, car ce jour était celui où nous en avons décrit les effets foudroyants sur l'échelon élevé du Mont d'Argentières.

Le vieux chasseur avait amené les deux voyageurs au but désiré par eux, au point où il lui était possible, à lui, quand il le voulait, de gravir la côte.

Il s'arrêta, se croisa les bras, et dit à ses compagnons en riant :

— Eh bien, me voici à l'entrée de mon chemin. Nous allons voir si le cœur vous en dira.

M. de Laverny et Antoine regardèrent.

Devant eux descendait en grondant un large torrent. A leurs pieds, le courant d'eau achevait sa tumultueuse descente, et, tournant brusquement du côté opposé, il se formait en bassin d'où le trop plein allait par divers canaux s'épancher dans la plaine.

— Voyons, dit Antoine, montre-le, ce chemin ?

— Le voilà, dit Trompe-la-Mort, en étendant la main devant lui.

— Où ça? reprit le jeune guide. Il n'y a que des roches perpendiculaires, d'autres projetées en avant. Un chamois n'y monterait pas.

— Mais moi j'y monte. A la chasse dont je t'ai parlé, j'étais ici, et voici là-haut, à une centaine de pieds, la pierre sur laquelle mon ours se pourléchait de son eau fraîche. Il fallait bien le rejoindre si je voulais le tuer.

— Et par où as-tu passé? montre ton chemin, à la fin!

— Le voilà, dit-il en étendant la main devant lui.

— Explique-toi, ou je t'arrache ta vieille barbe!

— Le voilà, encore une fois.

— Tu me montres le torrent.

— Et c'est mon chemin; il n'y en a pas d'autre.

Le comte pâlit, croyant que le vieux montagnard s'était raillé de lui, et jurant qu'il le lui ferait payer cher.

Antoine crispait ses poings déjà brandis devant lui.

— Ah! ah! reprit Trompe-la-Mort, je pensais bien que ce chemin-là vous en auriez assez, rien que de le voir.

Pourtant Antoine, ne pouvant perdre confiance en ce doyen des chasseurs, dit avec plus de calme :

— Parle enfin clairement; je t'attends.

— Eh bien, regarde, dit Trompe-la-Mort. Tu vois ces flots du torrent soulevés par la rafale qui, en suivant son cours, les repousse par instant sur l'autre rive.

— Ma foi, je vois le vent qui bat et les eaux, et pas autre chose.

— Dans ces instants-là, il y a de notre côté, une ligne du lit du torrent qui reste à sec. Eh bien, l'on grimpe sur ses graviers, ses pierres échelonnées... et pas mal glissantes, par exemple!... quand l'eau retombe, et vient largement vous baigner les jambes, on attend tranquillement qu'un nouveau coup de vent vienne vous balayer les marches supérieures, et on les enjambe à leur tour, toujours ainsi jusqu'au bout.

— Et on arrive ainsi?

— A moins que le flot un peu trop fort ne vienne vous flanquer à bas, et vous faire dégringoler jusqu'au pied du chemin.

— Et alors?

— On se frotte les membres, et on remonte, pour mieux arriver une autre fois.

— J'ai compris! s'écria le comte de Laverny. Mes amis, tentons l'escalade!

— Certainement, dit Antoine. Notre vieux Trompe-la-Mort passera devant pour nous donner l'exemple. Vous suivrez, monsieur le comte, et moi je viendrai derrière vous, pour vous soutenir si vous chancelez ou si le pied vous glisse.

— Eh bien, vous êtes des braves, dit le vieux chasseur. En avant !

Tous trois se mirent à monter dans l'ordre indiqué par Antoine.

Il est impossible de peindre cette lutte contre l'eau en furie, contre son bouillonnement puissant et terrible, cette tentative des hommes contre l'élément cent fois plus fort qu'eux-mêmes, et, qui n'ont de salut qu'en rampant, en se cramponnant au sol, leur unique et éternel soutien.

Ce lit du torrent, dans sa partie découverte à intervalles inégaux par les coups de vent, était formé de pierres aiguës, contournées en tous sens, pleines de vase, quelquefois enchevêtrées de noires racines ou de mousses glissantes.

Quand le flot revenait, montant parfois jusqu'à la ceinture, il fallait attendre dans une position insupportable, en s'attachant de toutes ses forces aux broussailles, aux épines du rivage, où les mains se déchiraient, puis recommencer l'ascension terrible, en retrouvant dans chaque pas un supplice.

Cependant, l'ouragan continuait et augmentait encore. Il s'y mêlait maintenant ces grondements souterrains qui, dans les Alpes, sont son expression la plus effrayante.

C'étaient ces convulsions aux entrailles de la montagne dont l'éclat suprême avait, ainsi que nous l'avons vu, fait fendre le bloc de rocher, dont les fragments étaient allés tout renverser autour d'eux.

Cependant les trois intrépides compagnons n'étaient pas encore à moitié de leur audacieuse escalade, quand un flot impétueux, soulevé, balancé en l'air, vint dans son reflux frapper le comte de Laverny en pleine poitrine. Renversé, il eût roulé au bas du torrent si Antoine, avec un mouvement rapide comme l'éclair, n'eût détourné la chute pour rejeter le comte sur les rochers du bord.

Le malheureux voyageur resta là, meurtri, ensanglanté, brisé dans tout son être.

Il n'avait plus la force de parler.

Mais levant la main, il montra à ses compagnons les hauteurs de la montagne.

Ils comprirent ce signe, et continuèrent leur route périlleuse.

Le comte les suivit du regard. Au bout de quelque temps, il les vit arriver sur cette large pierre

indiquée par Trompe-la-Mort comme le point où l'ascension devait finir, et les investigations se porter vers cet échelon de la montagne, où quelques vagues indices qui lui étaient apparus en cet endroit, avait déterminé l'entreprise fournie avec tant d'efforts.

Cet endroit était à droite, à un quart de lieue environ du torrent.

Les deux montagnards disparurent sur le chemin.

Et le comte attendit.

Ce père livré à des angoisses sans nom, est là, seul, étendu sur le rocher ; il voit les amas de nuages d'un ciel lugubre, et ne cherche que l'image de ses enfants ; il entend la détonation qui bouleverse une cime du mont, et il écoute si quelque son étranger à l'orage ne viendra pas lui révéler le retour de ses enfants !

Son cœur bat avec violence. Quel sera le résultat de cette recherche presque insensée ? Des enfants ont-ils pu vivre si longtemps dans cet aride et meurtrière solitude ? S'il en est ainsi, y sont-ils encore, et quel point habitent-ils ? Est-il possible d'attacher quelque espérance à un simple aperçu du vieux chasseur, si indifférent lorsqu'il jetait un regard de ce côté de la montagne, tandis que la vie de trois personnes peut-être était attachée à un

examen moins fugitif qu'il eût pu faire. Que doit-on croire, espérer ? Y a-t-il le moindre motif d'attendre quelque succès de cette entreprise, ou bien tant d'efforts auront-ils été déployés pour rien... pour une chimère passant devant les yeux de cet homme sauvage ?

Il est des moments, où le temps passe si lourdement ! il est de ces attentes où le sang se glace, où l'on ne respire plus, où l'oppression tue !

Le comte, anéanti, sent que sa paupière s'appesantit, que ses yeux vont se fermer... peut-être pour toujours.

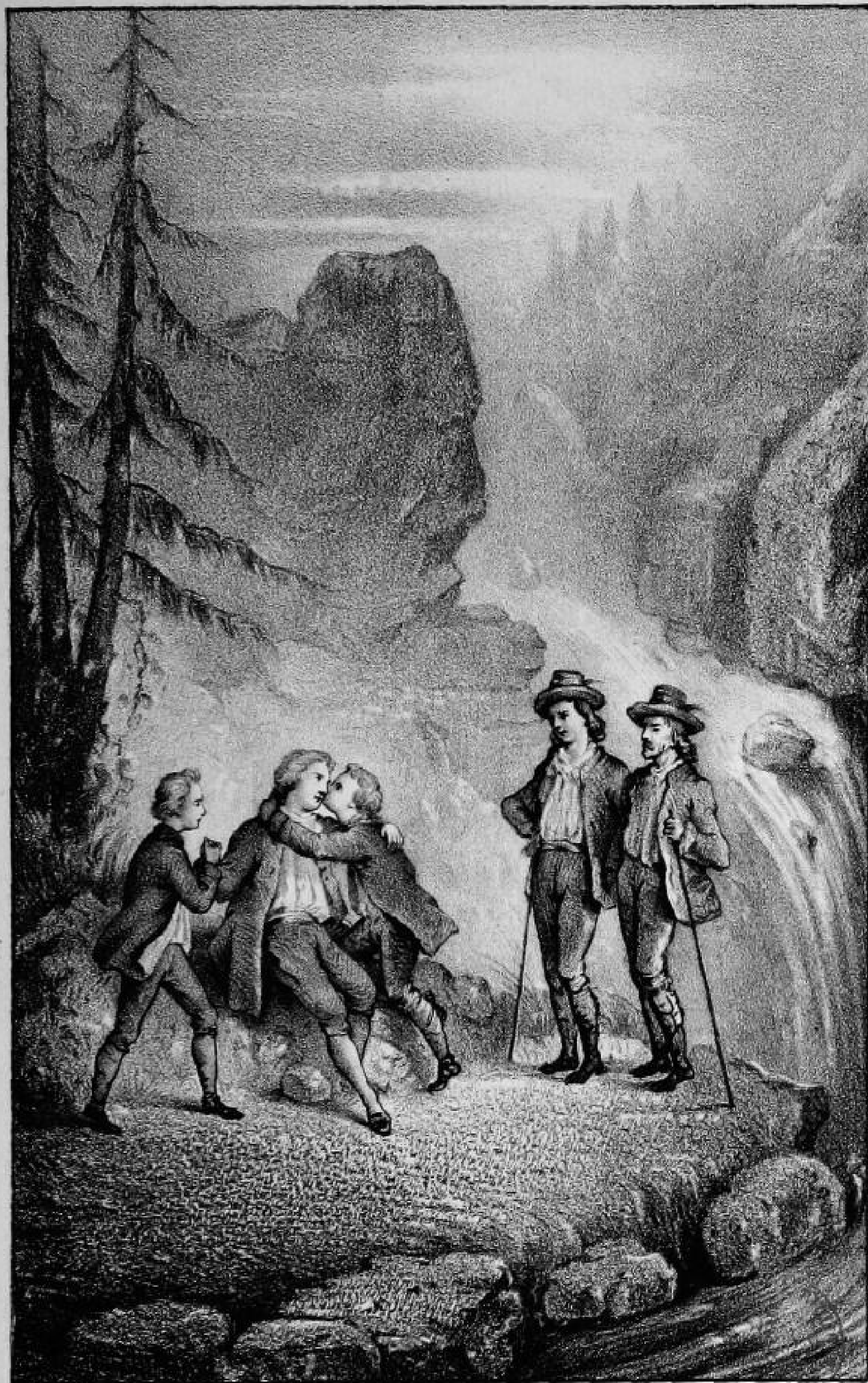
Mais à ce moment même, il voit les deux montagnards reparaître dans l'espace supérieur... leur figure est grandie. Ce changement d'aspect tient à un fardeau que chacun d'eux porte sur ses épaules... précieux fardeau, car dans cette forme vague le comte a déjà reconnu ses enfants !

Trop faible pour cette joie bien plus foudroyante qu'aucune douleur, il tombe sans connaissance.

Lorsque le comte revint à lui, il était déposé sur la mousse au pied du torrent ; Édouard et Lucien le serraient dans leurs bras, l'embrassaient de toute leur âme.

Ainsi c'était dans le moment où les deux petits exilés du Mont d'Argentières, chassés de leur abri en ruines, n'avaient plus la moindre ressource

LE ROBINSON DES ALPES

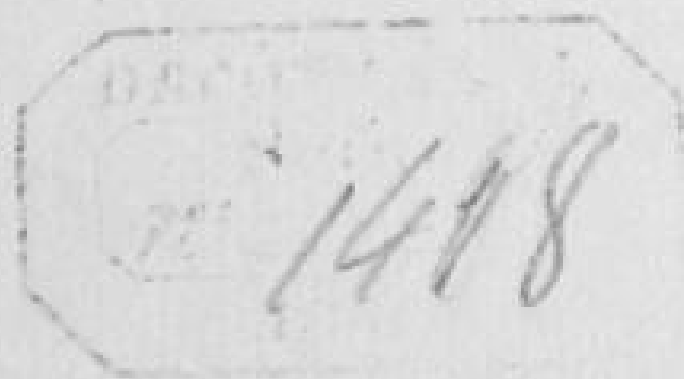


A. de Vence Edit. Paris.

Lith. Roche Paris.

Edouard et Lucien retrouvent leur père.

Page 278



qui pût soutenir encore un jour leur vie, et que la tourmente les enveloppait de toutes ses horreurs, c'était dans ce moment que deux sauveurs, sortant de l'ouragan même, leur avaient été envoyés par le ciel !

Les braves montagnards, à force d'habileté et d'énergie étaient parvenus à descendre de roche en roche les deux enfants ; puis ils étaient retournés chercher M. de Laverny, qu'en réunissant leurs efforts, ils avaient sauvé de même.

Après ce moment bien solennel pour le comte de Laverny et ses fils, il ne peut plus y avoir dans cette famille réunie que consolation du passé, joie et bonheur pour la vie entière.



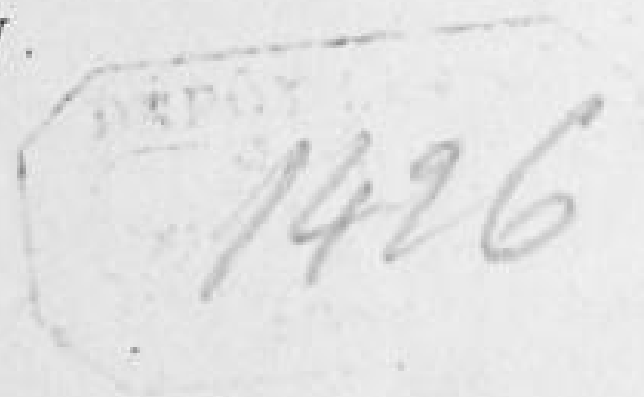
LE ROBINSON DES ALPES



A. de Vresse, Editeur, Paris

Lith. Roche Paris

Le Lac d'Annecy.





XXII

CONCLUSION



Les voyageurs allèrent d'abord réparer leurs forces si éprouvées chez M. Vateline, dans son auberge du *Chasseur de Chamois*, à Annecy-le-Vieux.

Le comte de Laverny et Édouard y trouvèrent toutes les ressources nécessaires à leur santé affaiblie, et les services les plus affectueux. Pour Lucien, la bonne hôtesse s'en chargea seule ; et quoiqu'elle revît son petit chérubin bien changé,

à force de soins, de tendresse et de bonnes galettes, elle l'eut bientôt remis dans son état primitif.

Ensuite, il est inutile de dire que M. de Laverny combla de bienfaits le digne Antoine. Il lui donna largement de quoi reconstruire une solide maison à la place de sa cabane renversée, et la meubler à son usage. Mais, de plus, le comte et ses enfants restèrent toujours d'excellents amis pour leur guide des montagnes. En été, ils allaient parfois le voir dans cette solitude de Moriat, pleine pour tous de tant de souvenirs.

Ainsi Antoine, fidèle à son vœu, put finir ses jours auprès du vaste et froid tombeau de sa famille, afin que ces chers morts ne restassent jamais sans amour et sans prières.

Le vieux chasseur Trompe-la-Mort eut sa part des largesses et de la reconnaissance de cette famille, qui lui devait en partie son salut.

Le comte de Laverny, poursuivant ses projets de retraite, s'établit en Savoie. Il y fit beaucoup de bien ; et on lui doit une partie des établissements utiles qui restent encore aujourd'hui dans le pays.

Édouard, à vingt ans, embrassa la carrière des armes, et il sut bientôt s'y faire un brillant et honorable chemin. Cette profession était la seule dans laquelle il pût encore servir son pays ; et son

père et lui, malgré l'exil, se sentaient toujours appartenir à la France.

Lucien conserva son humeur aimable et légère, ses charmantes qualités de grâce, de gaieté, qui étaient bien propres à le faire aimer, mais pas trop à autre chose. Il épousa une jeune fille riche et jolie, et se fit toute la vie caresser et dorloter par sa femme et ses enfants, jusqu'à ce que ses beaux cheveux blonds fussent devenus de neige.



